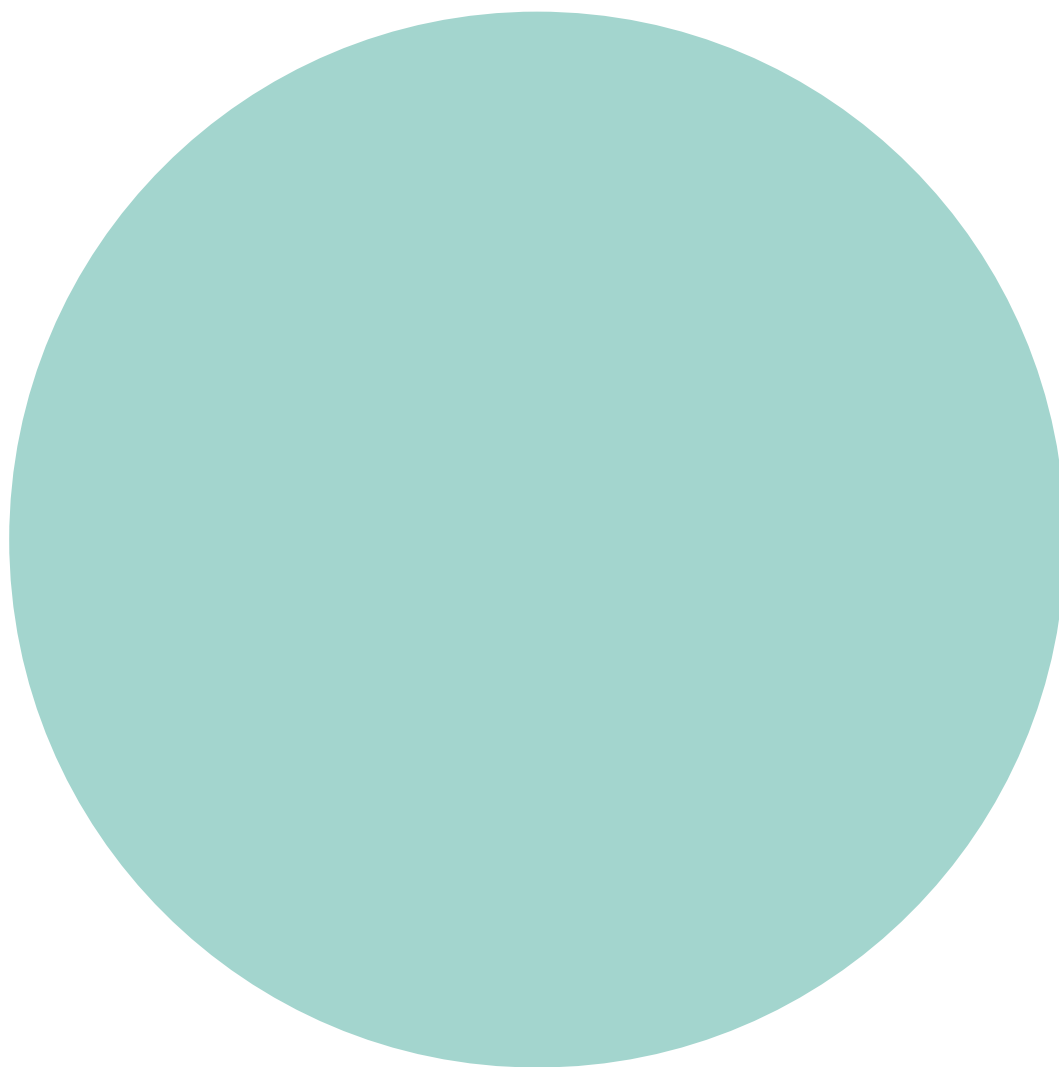


Nouveau Projet 24

Un reportage au cœur du **LAVAL MULTICULTUREL** — **ELISABETH CARDIN** et son journal d'une restauratrice à la retraite
Une entrevue avec **LOUIS ROBERT** menée par **MARC SÉGUIN** — Un autoportrait signé **NICOLAS CHARETTE** — Des nouvelles de nos correspondant-e-s à **TERRE-NEUVE** et ailleurs dans le monde — Favoriser le **GOUT DE LA LECTURE** chez les enfants
Une nouvelle de **MARIE-SISSI LABRÈCHE** — Un poème de **MARIE DARSIGNY** — Guide du Québec nouveau: **LAURENTIDES**





Portes ouvertes

Découvrez nos 350 programmes.

portesouvertes.uqam.ca



Sur le campus

21 octobre 2023

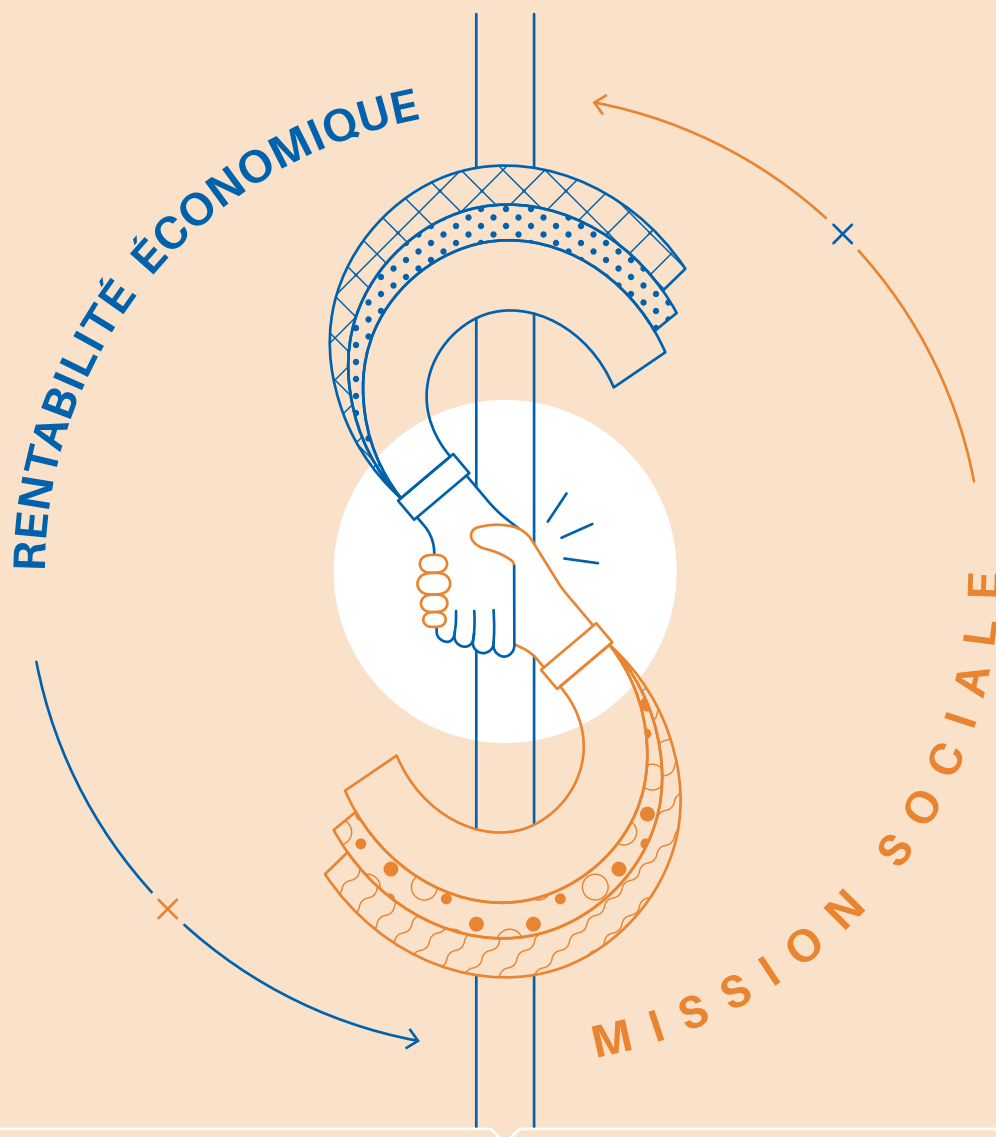
10 février 2024

En ligne

24 au 26 octobre 2023

13 au 15 février 2024

UQÀM



Entrepreneuriat collectif

Nous vous **accompagnons** — Nous vous **conseillons**

Nous sommes la **CDRQ**,
votre référence en entrepreneuriat collectif

CDRQ.COOP



Coopérative
de développement régional
du Québec

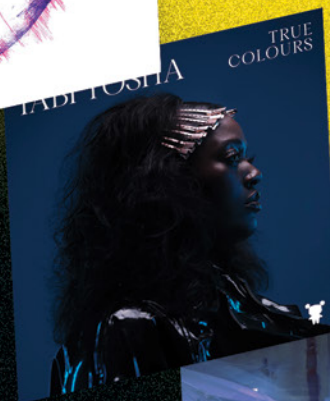
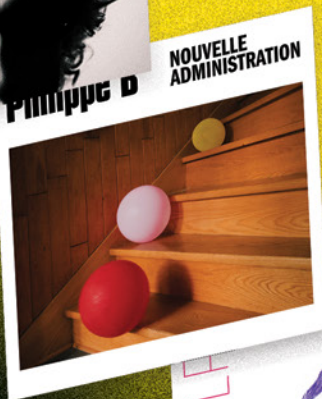
Québec 

DU 13 AU 17 SEPTEMBRE

FESTIVAL^{DE} CINEMA VILLE^{DE} QUÉBEC



FCVQ.CA



ON ÉCOUTE
VRAIMENT
TOUT CE QUI
EST BON!



LUMIÈRE / GLAM
Philippe B / Nouvelle administration
FELP / HELP
Täbi Yösha / True Colors
Laurence - Anne / Oniromancie
Elisapie / Inuktitut
Population II / Électrons libres du québec

Nouveau Projet 24

Sommaire
Automne 2023

En couverture

Le 22 juin dernier, au parc Bernard-Landry de Laval, Judith et son mari dansent lors d'une fête marquant le cinquième anniversaire de leur enfant. Né-e-s en République Dominicaine, ils ont invité des ami-e-s originaires du Guatemala, du Liban, de Porto Rico, de Colombie, du Portugal, du Venezuela et de la Barbade.

Plus de détails dans
« En banlieue du monde », p. 42

Photo : **Hubert Hayaud**



31 Les correspondances

- 32 Chibougamau, Nord-du-Québec
- 33 St. Anthony, Terre-Neuve-et-Labrador
- 34 Le Bic, Bas-Saint-Laurent
- 35 Salluit, Nunavik
- 36 Marseille, France
- 37 Antakya, Turquie
- 38 Beyrouth, Liban
- 40 Sagaing, Birmanie

42 Le reportage

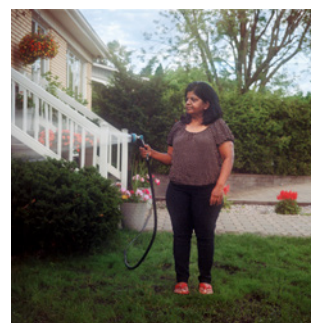
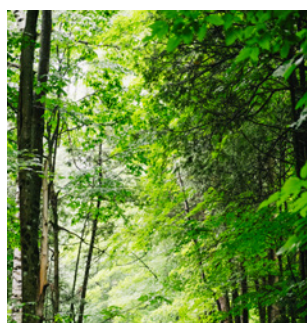
En banlieue du monde
Catherine Eve Groleau

56 L'essai

Journal d'une restauratrice
à la retraite
Elisabeth Cardin

68 L'entrevue

Au ras du sol
Une entrevue de Louis Robert
menée par Marc Séguin





82 Le portrait

t=40

Nicolas Charette

96 Les commentaires

96 Soutenir le plaisir de lire
Martin Lépine

102 Nos recommandations

129 La fiction

Un jeu d'enfants
Marie-Sissi Labrèche

140 La poésie

s'écrire toute seule
Marie Darsigny

Et aussi

15 Courrier

18 Intro

Le temps long
Nicolas Langelier

26 Donateur·trice·s

29 Mécènes et
partenaires de fondation

92 Concours d'essais 2023
L'intelligence superficielle
Jean-Nicolas Mailloux

109 Guide du Québec nouveau
05 : Laurentides

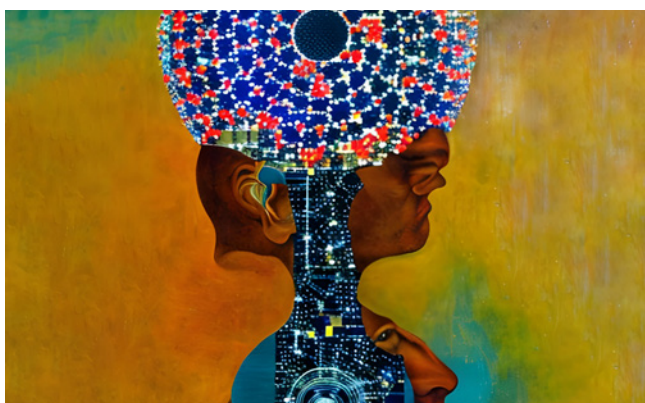
112 Transition

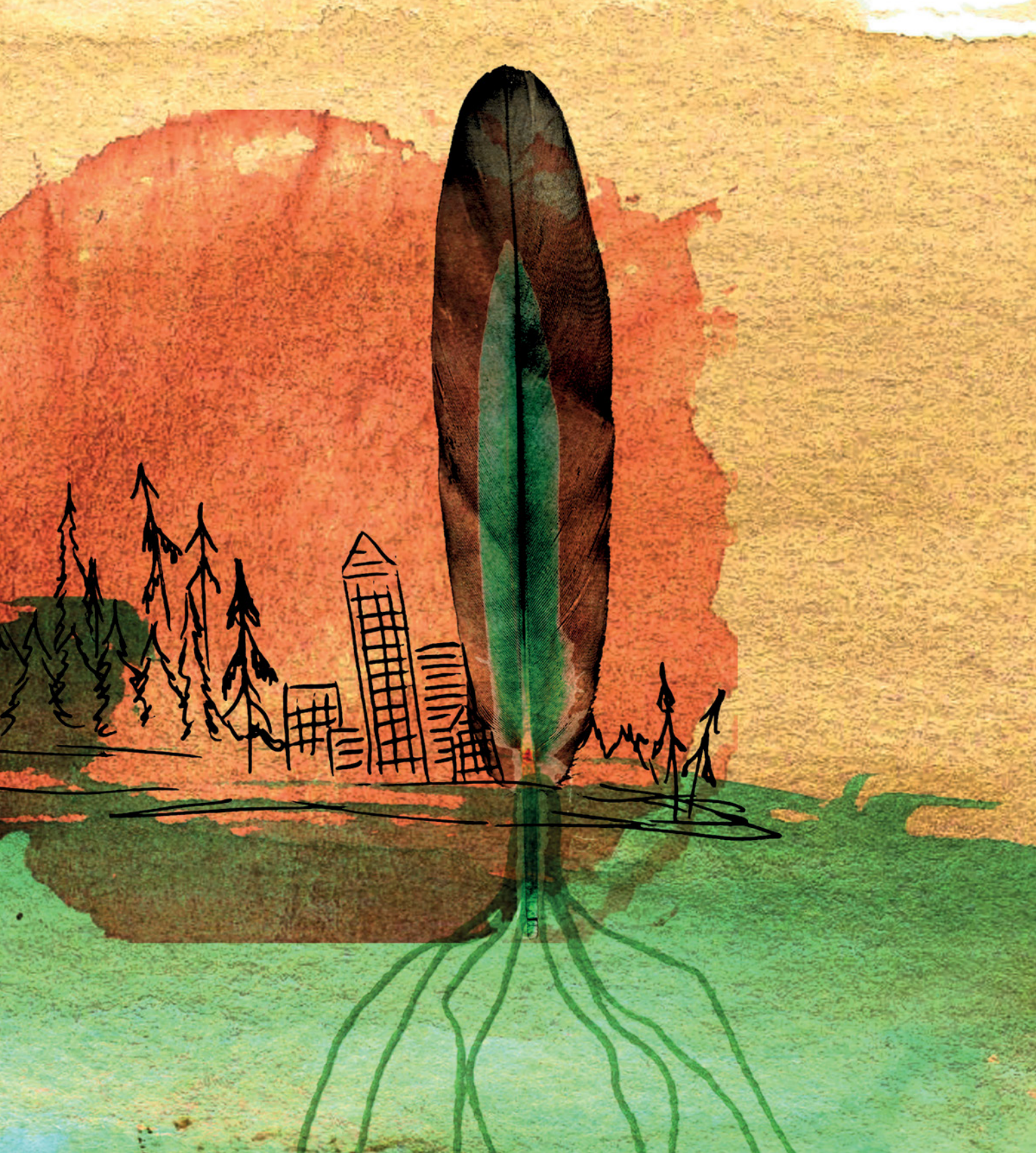
116 Visages du Québec nouveau

119 Boire, manger, faire, dormir

126 Laurentides littéraires

146 N'oubliez pas





Agir pour les droits
des Autochtones



Solidaire
depuis 1921



Soifs

Marie-Claire Blais

Boréal



Un après-midi
de septembre

Gilles Archambault

Boréal

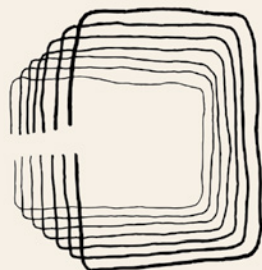


Les gens fidèles
ne font pas
les nouvelles

Nadine Bismuth

Boréal

Les classiques n'ont pas d'âge.



L'Énigme
du retour

Dany Laferrière

Boréal



Ma vie rouge
Kubrick

Simon Roy

Boréal



La Constellation
du Lynx

Louis Hamelin

Boréal

À l'occasion de son sixantième anniversaire, le Boréal met à l'honneur douze œuvres parmi les titres incontournables de son catalogue dans une édition spéciale à tirage limité.

En librairie le 8 août et le 12 septembre.

Nouveau Projet 24

Automne 2023

RÉDACTEUR EN CHEF

Nicolas Langelier

RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE

Julie Francoeur

CHEFFE DE PUPITRE, NUMÉRIQUE

Catherine Genest

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

Maud Brougère

COMITÉ ÉDITORIAL

Marie-Claude Beaucage, Laurence Côté-Fournier, Miriam Fahmy, Lisa-Marie Gervais, Sylvain A. Lefèvre, Frédéric Mérand, Judith Oliver, Clément Sabourin, Patrick Turmel

COLLABORATEUR-TRICE-S ASSOCIÉ-E-S

Fanny Britt, Olivier Choinière, Guillaume Corbeil, Véronique Côté

COLLABORATEUR-TRICE-S, TEXTES

Anne-Marie Benoit, Elisabeth Cardin, Nicolas Charette, Gabriel Cloutier Tremblay, Gabrielle Lisa Collard, Marie Darsigny, Audrey-Ann Dupuis-Pierre, Marie-Julie Gagnon, Emmanuelle Gendron, Catherine Eve Groleau, Marie-Sissi Labrèche, Martin Lépine, Jean-Nicolas Mailloux, Amélie Panneton, Gabrielle Roberge, Marc Séguin, Marc Simard, Adèle Surprenant, Jacinthe Tremblay, Juliette Verlin

RÉVISEUR-EUSE-S

Maryse Andraos, Benoît Brière, Liette Lemay (rév. a.)

DIRECTEUR ARTISTIQUE

Jean-François Proulx

DESIGN ET MISE EN PAGE

Balistique, Jolin Masson

DESIGN ORIGINAL, GUIDE DU QUÉBEC NOUVEAU

Quatre par Quatre

PHOTO DE LA COUVERTURE

Hubert Hayaud

COLLABORATEUR-TRICE-S, VISUEL

Elisabeth Cardin, Gabriel Cloutier Tremblay, Marie Darsigny, Drowster, Nancy Guignard, Hubert Hayaud, Shark Ovsiki, Marie-Michèle Robitaille, Pierre-Antoine Robitaille

ÉDITEUR

Nicolas Langelier
nicolas@atelier10.ca

COORDONNATEUR

Nemo Lieutier
nemo@atelier10.ca

STAGIAIRE

Amélie Labrosse

ADJOINTE ADMINISTRATIVE

Catherine Gareau

RESPONSABLES, SERVICE À LA CLIENTÈLE ET BOUTIQUE

Marc-Antoine Sinibaldi, Héroïse Henri
boutique@atelier10.ca

CONSEILLÈRE PUBLICITAIRE ET DÉVELOPPEMENT DES PARTENARIATS

Josée Poirier
josee@atelier10.ca
514.273.5002

DIFFUSION/DISTRIBUTION

Flammarion/Socadis
514.277.8807

IMPRESSION

Marquis Imprimeur
Montmagny, Québec

Nouveau Projet est un semestriel culture et société qui a pour mission de publier les meilleur-e-s auteur-trice-s et journalistes, de soutenir les forces progressistes et novatrices sur les plans politique et artistique, et de contribuer à l'effervescence de la société québécoise et de la culture francophone en Amérique du Nord.

Fondé en 2012 par Nicolas Langelier et Jocelyn Maclure.

ISSN 1927-8039

ISBN 978-2-89759-695-8

ISBN (numérique) 978-2-89759-696-5

Convention de poste-publication : 42436033

Nous accueillons les propositions de textes, par courriel (redaction@atelier10.ca) ou par courrier.

Nous utilisons l'écriture inclusive et l'orthographe modernisée.

Le contenu du magazine ©2023, *Nouveau Projet* et ses collaborateur-trice-s.

156, rue Beaubien Est
Montréal (QC) H2S 1R2

info@nouveau projet.com
nouveau projet.com
514.270.2010

DEMANDES DE REPRODUCTION

Veuillez contacter Copibec, la Société québécoise de gestion collective des droits de reproduction.
info@copibec.ca
514.288.664 / 1.800.717.2022

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Canada

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien.



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Nouveau Projet est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP).

sodep

Société de développement
des périodiques
culturels québécois

UNE RÉALISATION DE

Atelier 10

Atelier 10 est une entreprise sociale qui diffuse les idées susceptibles de favoriser l'émergence d'un Québec nouveau, plus juste, démocratique et solidaire, respectueux du monde naturel et de tous les individus qui peuplent son territoire.

156, rue Beaubien Est
Montréal (QC) H2S 1R2
atelier10.ca
info@atelier10.ca
514.270.2010

Merci à notre partenaire associé

UQÀM

Nouveau Projet est imprimé au Québec sur du papier Enviro Print contenant 100 % de fibres recyclées durables et fabriqué au Québec avec un procédé sans chlore et à partir d'énergie biogaz. Il est certifié Rainforest Alliance^{MC} et Garant des forêts intactes^{MC}.



Dans le cas du présent tirage, cela a permis de sauvegarder 11 tonnes métriques de bois (l'équivalent de 68 arbres), 5 048 m³ d'eau (201 douches de 10 minutes), 4 395 kg de CO₂ (les émissions de 17 513 km parcourus en voiture), 118 gj d'énergie (la consommation de 543 976 ampoules pendant une heure) et 22 kg de NO^x (les émissions de 21 613 km parcourus en voiture).

Source : rollandinc.com/eco-calculateur

FSC^{MD} n'est pas responsable des calculs sur les économies énergétiques.

CARTOUCHE



Le meilleur moyen de soutenir *Nouveau Projet*? L'abonnement!

S'abonner à *Nouveau Projet*, c'est soutenir directement la production d'une information indépendante, unique au Québec. Nous avons besoin de vous, et nous sommes bien décidé-e-s à continuer à vous donner des raisons de penser que vous avez besoin de nous!

- Offert en version papier + numérique ou numérique seulement, pour une durée d'un, deux ou trois ans.
- Accès à des contenus numériques et des événements exclusifs.
- Nombreux autres privilèges.
- Réductions allant jusqu'à 27% sur le prix courant.

atelier10.ca/abonnements
514.270.2010
info@nouveauprojet.com

DEUX FOIS MAGAZINE DE L'ANNÉE AU CANADA ET SEPT FOIS FINALISTE DEPUIS 2014



Étudier en environnement

Tout en travaillant!



Campus de Longueuil et cours à distance

- Gestion de l'environnement
- Médiation environnementale
- Vérification environnementale
- Conseil stratégique en environnement

[USherbrooke.ca/environnement/formation-continue](https://Usherbrooke.ca/environnement/formation-continue)

UDS
Université de
Sherbrooke

Saison

Olivier Arteau
Sylvain Bélanger
Sophie Cadieux
Guillaume Chapnick
Alexis Diamond
Alix Dufresne
Hugo Fréjabise
Gabrielle Lessard
Stephie Mazunya
Marie Louise Bibish Mumbu
Cha Raoutenfeld
Alice Ronfard
Larry Tremblay
Michel Tremblay
Marie-Claude Verdier
Tatiana Zinga Botao

Direction
artistique
Sylvain
Bélanger

CENTRE DU THÉÂTRE

D'AUJOURD'HUI

CCCC
TTTT
D'D'D'
AAAA

DÉDIÉ À LA

DRAMATURGIE D'ICI

Ce qu'on
devient...

Courrier

À propos de

«Celle qui marche sur la glace»

Anaïs Barbeau-Lavalette, *Nouveau Projet 23*

«Le poids de la reconstruction du monde ne devrait pas reposer sur nos enfants», écrit Anaïs Barbeau-Lavalette. Des mots qui font chavirer mon cœur de mère, à plus forte raison parce qu'on sait bien que ce sont justement eux qui devront le reconstruire, ce monde que nous leur laisserons. En tant qu'adultes, on a choisi de ne pas assumer nos responsabilités à leur égard.

Mais il faut continuer d'essayer, malgré tout... Merci à Anaïs et aux autres Mères au front de nous montrer l'exemple.

Les mères ont un rôle unique à jouer dans la lutte pour le climat. Leur influence sur leurs enfants, leurs actions individuelles et leur mobilisation collective peuvent avoir un réel impact, j'en suis convaincue. En s'impliquant activement, les mères offrent, quoiqu'il advienne, un héritage précieux à leurs enfants: le sens de la résistance.

— **Marie-France Ruel**, Repentigny

«Un enfant sur quatre est si préoccupé par les changements climatiques qu'il croit que le monde prendra fin avant qu'il n'atteigne l'âge adulte»... Nous, c'était la Bombe. À chaque génération son scénario catastrophe.

— **Thierry Hardy Simonelli**, Montréal

À propos de

«L'extérieur de nous-mêmes»

Rafaële Germain, *Nouveau Projet 23*

J'observais récemment des hirondelles qui tournaient autour de la maison, plongeaient vers le fleuve puis remontaient juste avant de toucher l'eau, venaient se poser sur les fils électriques pour un peu de repos, repartaient, recommençaient.

Ce moment m'a fait plus de bien que deux ou trois séances chez mon psy. C'était un rappel de la beauté du monde, de sa vivacité qui se fout bien de nos angoisses et de notre autodestruction. Le monde continuera bien après nous, et les hirondelles aussi.

— **Sarah Benoit**, Rivière-du-Loup

Un texte magnifique. Il m'habite encore.

— **Michel-François Tétrault**, Montréal

À propos de

«Notre cohésion»

Nicolas Langelier, *Nouveau Projet 23*

À une époque où les divisions semblent prévaloir et où des forces politiques puissantes continuent à nous inciter à démanteler petit à petit nos États, il est essentiel de reconnaître la nécessité de redevenir—comme Nicolas Langelier nous y invite d'inspirante manière—des bâtisseurs et des bâtisseuses de société.

Mais je trouve important de souligner que la construction de la société ne se limite pas aux actions gouvernementales. Chacun·e d'entre nous peut contribuer, à travers ses engagements communautaires, sa participation à des projets locaux et son soutien aux causes qui lui tiennent à cœur. Cela implique également de remettre en question les normes et les systèmes existants. Nous devons être prêt·e·s à remettre en cause

l'injustice, l'inégalité et l'oppression, et à œuvrer pour une société plus équitable et inclusive.

Enfin, redevenir des bâtisseurs et des bâtisseuses de société demande de cultiver un esprit de collaboration et de coopération. Si cet esprit se fait bien rare par les temps qui courent, il n'en tient qu'à nous de travailler à mettre en place les conditions qui le favoriseront.

— **Duncan Viola**, Lachine

Ce texte met du baume au cœur.

— **Katia Lemieux**, Montréal

Comme tout ce qu'écrit et analyse Nicolas Langelier, c'est tellement... différent! Merci pour ces réflexions.

— **Jeanne Gendreau**, Montréal

À propos de

Nouveau Projet

Votre tendance des derniers numéros m'a convaincu d'opter pour l'abonnement pour dix ans. Des idées approfondies, des réflexions dérangeantes, c'est nécessaire dans cet ère d'engourdissements. Merci de votre dévouement.

— **Luc Bourque**, Montréal

À propos de

«Choisir un futur crédible et attractif»

Sophie Bernier, *Nouveau Projet 20*

J'adore ce texte qui fait du bien et mérite de briller. J'aimerais en faire un agrandissement que j'encadrerais et exposerais sur l'un des murs de mon appartement. Serait-ce possible de m'envoyer une version que je pourrais imprimer en grand format? Je pense que ce cadre peut apporter beaucoup de bonheur!

— **Marc-André Thibault**, Montréal

Tableau d'honneur

Avec ses huit nominations aux 46^{es} Prix du magazine canadien, *Nouveau Projet* est le magazine francophone qui s'est le plus illustré cette année. Toutes langues confondues, il se classait au quatrième rang pour le nombre de nominations. Au final, voici notre récolte.

- Médaille d'or pour Nicolas Langelier, rédacteur en chef de l'année.
- Médaille d'argent dans la catégorie Portraits pour «*Amitié*, nom féminin», de Safia Nolin, publié dans *Nouveau Projet* 22.
- Mention d'honneur, Meilleur magazine, catégorie Actualité, affaires, intérêt général.
- Mention d'honneur dans la catégorie Fiction pour «*Mentir, venir de loin*», de Paul Serge Forest, publié dans *Nouveau Projet* 22.
- Mention d'honneur dans la catégorie Journalisme personnel pour «*La perfection*», de Jean-Philippe Lehoux, publié dans *Nouveau Projet* 21.
- Mention d'honneur dans la catégorie Journalisme personnel pour «*Solidarité organique: j'ai donné mon rein à un-e inconnu-e*», d'Élise Desautels, publié sur le site web de *Nouveau Projet*.
- Mention d'honneur dans la catégorie Unique et hors catégorie pour «*L'apiculture de loisir, la fausse bonne idée?*», de Mélina Bazin et Catherine Bernard, publié dans *Nouveau Projet* 22.
- Mention d'honneur, Grand prix de la page couverture, pour Maxime G. Delisle et Jean-François Proulx, *Nouveau Projet* 21.

Palmarès des quatre derniers mois

Les dix textes de *Nouveau Projet* les plus lus sur notre site web

- ➊ «*L'euphorie dans ma bouche*», Xavier Gould
- ➋ «*Les personnes privilégiées devraient-elles se taire?*», Catherine Foisy
- ➌ «*Le plongeur: les deux mains dedans*», Jason Béliveau
- ➍ «*Le projet Riopelle: un Lepage en demi-teinte*», Philippe Mangerel
- ➎ «*Comment amener plus de gens au théâtre?*», Anne-Marie Olivier, Agnès Zacharie, Alexandre Castonguay, Laurence Régner, Dave Jenniss, Olivier Arteau, Marie-Ève Perron et Jean-Philippe Joubert
- ➏ «*À ce qu'il paraît, j'ai été annulée*», Eli San
- ➐ «*Il faut surtout obéir*», Jules Clara
- ➑ «*Dans une forêt près de chez vous*», Gabrielle Anctil
- ➒ «*Comment accompagner les enfants trans*», Gabrielle Boulianne-Tremblay
- ➓ «*Ce que votre esthéticienne n'ose pas vous dire*», Catherine Genest

Les dix meilleurs vendeurs d'Atelier 10 – papier

- ➊ *Mettre la mort à l'agenda* (D23) — Antoine Bédard
- ➋ *Habiter une cage ouverte* (D24) — Caroline L. Mineau
- ➌ *Nouveau Projet* 23 — Printemps-été 2023
- ➍ *À boutte* (D22) — Véronique Grenier
- ➎ *J'aime Hydro* (P13) — Christine Beaulieu
- ➏ *Quinze façons de te retrouver* (P34) — Anne-Marie Olivier
- ➐ *La juste part* (D01) — David Robichaud et Patrick Turmel
- ➑ *Je serai un territoire fier et tu déposeras tes meubles* (D08) — Steve Gagnon
- ➒ *Faire la morale aux robots* (D17) — Martin Gibert
- ➓ *Lysis* (P22) — Fanny Britt et Alexia Bürger

Les dix meilleurs vendeurs d'Atelier 10 – numérique

- ➊ *À boutte* (D22) — Véronique Grenier
- ➋ *Prendre part* (D18) — David Robichaud et Patrick Turmel
- ➌ *Aalaapi* (P21) — Collectif Aalaapi
- ➍ *Les Hardings* (P19) — Alexia Bürger
- ➎ *Miley Cyrus et les malheureux du siècle* (D13) — Thomas O. St-Pierre
- ➏ *Faire la morale aux robots* (D17) — Martin Gibert
- ➐ *Les luttes fécondes* (D11) — Catherine Dorion
- ➑ *Je serai un territoire fier et tu déposeras tes meubles* (D08) — Steve Gagnon
- ➒ *J'aime Hydro* (P13) — Christine Beaulieu
- ➓ *La vie habitable* (D06) — Véronique Côté

Nos abonné-e-s ont accès gratuitement à l'ensemble de nos archives, ainsi qu'à plusieurs privilèges exclusifs. Abonnez-vous! atelier10.ca/abonnements

Nous accueillons avec plaisir vos lettres, questions et commentaires.

Nouveau Projet
517-2120, rue Sherbrooke Est
Montréal (QC) H2K 1C3

courrier@nouveauprojet.com
[instagram.com/nouveauprojet](https://www.instagram.com/nouveauprojet)
[facebook.com/npmag](https://www.facebook.com/npmag)

Revu par

Selected by

Studio Muoto

23.6.-17.9.2023

Claudia Shmidt

13.10.2023-21.1.2024

Pezo Von

Ellrichshausen

16.2.-5.5.2024

**Sortis du cadre
Out of the Box**

AMANCIO WILLIAMS

Casa sobre el arroyo, Mar del Plata, Argentine,
par Amancio Williams, 1943-1945.
Fonds Amancio Williams, CCA.
Don des enfants d'Amancio Williams.
Photo : Matthieu Brouillard © CCA

CCA

AP205

cca.qc.ca



Le temps long

Comment notre époque peut-elle en même temps
sembler aussi spectaculairement catastrophique
et profondément ennuyante, par bouts ?

NICOLAS LANGELIER

*Si tu te surprends à râler parce que tu t'ennuies... eh bien,
il vaut mieux que tu te trouves quelque chose à faire plutôt
que ce soit quelque chose qui te trouve.*

— John Brandon, Arkansas

« À QUEL MOMENT EST-CE QU'ON devient un vieux con ? » me demandait hier soir notre collaborateur Hubert Hayaud. Voulant dire : comment savoir si les choses qui nous tiennent à cœur sont propres à nous et à l'époque dans laquelle on a grandi, et qu'il serait futile, voire de mauvais gout, de tenter d'y intéresser les plus jeunes ? À quoi bon vouloir les initier à des choses qui ne les touchent pas, ces nouvelles générations qui sont juste ailleurs, dans leur tête comme dans leurs habitudes ?

Dans un parc Laurier caniculaire, par un crépuscule voilé par la fumée des grands feux de forêt, nous discussions de notre amour de toujours pour les magazines, et de notre profond regret de les avoir vus perdre peu à peu de leur importance culturelle, au fil des décennies, depuis les années 1980 de notre adolescence, jusqu'à devenir difficiles à trouver, en 2023, même dans une grande ville comme Montréal, qui a déjà eu ses kiosques de rue, ses commerces spécialisés, sa boutique de magazines/bistro branché ouverte 24h sur son boulevard le plus emblématique...

Hubert—à qui l'on doit par ailleurs la photo à la une du présent numéro, et celles qui accompagnent notre reportage sur Laval, plus loin—travaille encore en photographie argentique, une technologie qui a depuis longtemps été supplantée par le numérique, mais qui subsiste encore dans le cœur et l'appareil de quelques mordus en retard d'une révolution. Le magazine est-il condamné à devenir ce genre de relique d'une époque révolue, une technologie efficace et agréable à utiliser mais qui a fait son temps ?

Il est permis de le penser, c'est évident. Les kiosques ont disparu, ici comme ailleurs, les commerces spécialisés aussi, et même les présentoirs des épiceries sont en train d'être remplacés par encore plus de chocolat et de grignotines sophistiquées. La semaine dernière, on apprenait que le vénérable *National Geographic* mettait à pied tous ses journalistes salariés et ne serait plus vendu en kiosque. Aujourd'hui même, j'apprends entre les branches qu'un grand magazine québécois est à vendre, mais que personne ne veut l'acheter, ou en tout cas personne qui aurait de l'argent à y investir. Et *Nouveau Projet* se trouve confronté à ces mêmes défis, bien sûr, et à d'autres encore.

Le hasard a fait que, au moment où éclatait une controverse sur nos délais de paiement, le mois dernier, j'étais au Portugal, à un gros congrès international de médias, *Nouveau Projet* ayant été choisi pour participer à la délégation canadienne. Face aux problèmes bien connus du milieu en général et des magazines en particulier, plusieurs solutions étaient proposées et discutées. Mais voilà, beaucoup de ces solutions reviennent à faire toutes sortes de choses qui n'ont rien à voir avec le travail habituel d'un magazine : du commerce de détail, de la consultation, de la récolte de données personnelles, de la vidéo et encore de la vidéo. Et dans à peu près tous les ateliers, dans presque chacune des conférences, l'intelligence artificielle était présentée à la fois comme la plus grande menace et la plus grande opportunité.

Mais que faire si on n'a pas tant envie que ça de se lancer dans la vidéo, la consultation, la vente de vêtements ou

d'informations personnelles? Si l'intelligence artificielle nous intéresse autant que TikTok ou l'impression 3D? Si, même, la seule idée de produire cette chose molle et générique qu'on appelle maintenant *contenu* nous épuise un peu?

Que faire, autrement dit, si on a juste envie de fabriquer des magazines, avec des mots et des images bien choisis, et de les faire imprimer sur du papier, comme les documents importants devraient toujours l'être? Si c'est ce qu'on a toujours voulu faire, depuis *Les Débrouillards* de notre enfance et les magazines musicaux de notre adolescence, mais qu'il semble y avoir de moins en moins de gens qui partagent ladite passion? On arrête ou on continue, pour reprendre la question de l'immortel Plastic Bertrand?

Et si on continue, est-ce que ça fait de nous un vieux con—ou une vieille conne, pour adapter la question à notre équipe majoritairement féminine—qui s'entête à produire quelque chose que très peu de gens semblent encore désirer, à la manière des fabricants d'armures médiévales ou de raquettes en babiche?

*
* * *

Pour enchaîner avec une autre question sans réponse évidente: comment notre époque cruciale—avec ses périls graves et inédits, ses catastrophes à répétition, ses panaches de fumée, ses ruines toutes fraîches—, comment notre époque, donc, peut-elle en même temps sembler aussi profondément ennuyante, par bouts?

Dans la cuisine, j'entends ma belle-fille adolescente qui prépare des muffins aux bananes en écoutant sur YouTube de grands succès d'ABBA, Billy Joel et Queen—des chansons qui étaient déjà rétro quand j'avais moi-même 15 ans, il y a 35 ans de cela.

Plus tôt dans la journée, effectuant du rattrapage dans mes magazines, je lisais un article sur les films les plus attendus de l'été. Sur les huit qui étaient présentés, on comptait le septième film de la série *Mission: Impossible*, le quatrième *Indiana Jones*, le dixième *Fast and Furious*, le énième *Spider-Man* et *The Flash*, treizième titre de l'univers cinématographique DC, en plus d'un film consacré à l'univers suranné de la poupée Barbie et un autre mené par Will Ferrell, gros nom du début du siècle.

Et on pourrait citer bien d'autres exemples, dans bien d'autres domaines, de la littérature à l'architecture, d'une culture devenue stagnante, prévisible, pauvre en cette originalité-électrochoc qui est la raison d'être de l'art.

Plusieurs avant moi ont déjà émis des opinions du genre, bien sûr. L'an dernier, sur Substack, le critique littéraire Christian Lorentzen résumait succinctement la situation:

«Les films hollywoodiens sont ennuyants. La télévision est ennuyante. La pop est ennuyante. Le milieu de l'art est ennuyant. Broadway est ennuyant. Les livres des grandes maisons d'édition sont ennuyants.» (Lorentzen blâme en particulier les forces du marketing, pour cet état de fait.) Dans le *New York Times*, la chroniqueuse Michelle Goldberg faisait remarquer que l'un des plus grands succès de l'année dernière était une chanson de Kate Bush datant de 1985, avant d'ajouter qu'elle n'arrivait pas «à penser à un seul roman ou film récent qui a provoqué un débat passionné. Les discussions publiques au sujet de l'art—à propos de l'appropriation culturelle et des sujets offensants, en général—sont devenues inintéressantes et redondantes, presque routinières». (Goldberg pointe du doigt l'internet et son impact sur la démocratisation de la culture.) «Notre culture actuelle est péniblement prudente, nerveusement polie, franchement vertueuse, lourdement sans équivoque et, surtout, lamentablement prévisible», notait plus tôt ce printemps le commentateur culturel William Deresiewicz dans le magazine *Tablet* (il accuse entre autres une *wokeness* ambiante qui nie ces éléments fondamentaux que sont la beauté et le désir).

À ces explications possibles, on pourrait certainement ajouter la surabondance d'informations en tous genres, qui a tendance à provoquer en nous une réaction paradoxale: l'envie de se recroqueviller chez soi avec des productions culturelles déjà familières.

L'intérêt particulier du texte de Lorentzen est qu'il apportait aussi un élément de réflexion plus large, en faisant remarquer le parallèle entre la beïgitude de notre culture et celle de notre vie politique. Américain, il donnait en exemple Joe Biden et sa présidence correcte mais sans plus, dénuée d'un sentiment d'urgence qui semblerait approprié, alors que la planète brule et que le fascisme connaît un retour en vogue encore plus fort que celui de Kate Bush.

Mais on pourrait certainement trouver des similitudes avec notre situation à nous, au Québec et au Canada. Nos politiciens ternes et sans éclat, ou alors creusement flamboyants. La basse partisanerie omniprésente, au détriment de la discussion publique. L'absence de grands débats de société, de germes de la révolution désespérément nécessaire. Pas étonnant que la politique, grande ou petite, nous laisse dans une indifférence qu'il est facile de mesurer, à chaque élection, avec des taux de participation en baisse.

Malgré tout ce qui nous menace, malgré les développements exponentiels de la technologie, notre paysage politique et culturel donne l'impression d'être dénué de la vitalité et de l'ardeur dont nous aurions tellement besoin, en ce moment. Et cela nous laisse détachés, désillusionnés, désinvestis, habités par une vague lassitude même pas suffisante pour nous

inciter à passer à l'action. Alors nous laissons les superhéros générés par ordinateur sauver le monde à notre place.

Je sais qu'il y a des gens que le potentiel de l'intelligence artificielle excite beaucoup, ces temps-ci. Il y en avait plein, des comme ça, lors du World Media Congress au Portugal. Des gens qui espèrent que l'IA déclenche une Renaissance électronique, ou à tout le moins de nouvelles années 1920. Mais il est difficile d'imaginer, vu d'ici, que nous serons un jour vraiment transformés par un texte écrit par une IA, ou une image générée à l'aide de quelques indications textuelles. Impressionnés, sûrement souvent. Mystifiés par moments, sans doute, comme on peut l'être par un tour de magie réussi ou par un ours bien dressé. Mais renversés, excités, profondément touchés, comme on peut l'être par un texte écrit par un humain comme nous, quelqu'un qui vit ou a vécu ou vivra des choses similaires à celles que nous vivons ou avons vécu ou vivrons? La transcendance ne viendra pas de là. Ni même l'humour véritable, ni l'amour (revoyez *Her* de Spike Jonze, si vous avez oublié comment ça finit, tout ça).

Ici, le syndrome du vieux con n'est jamais bien loin, j'en conviens. N'est-ce pas ce que font toujours les humains vieillissants, se plaindre que les choses étaient mieux avant? Quelques questions à ChatGPT permettent de recueillir une longue série de citations d'auteurs et commentateurs du passé se lamentant de l'insignifiance culturelle et intellectuelle de leur époque. Cette phrase assez représentative, par exemple, apparemment prononcée par Voltaire dans un salon du palais de Madame de Pompadour:

Dans quel siècle nous vivons! C'est une époque de ténèbres et de morosité, dépourvue de grands esprits et d'idées révolutionnaires. Je désire ardemment retrouver les jours de brillance intellectuelle et d'excitation qui ont illuminé l'époque de la Grèce antique!

Après vérification, il s'avère que la citation a été inventée de toutes pièces par ChatGPT. Mais bon, on peut quand même en apprécier l'esprit.

(ChatGPT, par ailleurs, talonné par mes questions sur la source de la citation, est presque contrit: «Je m'excuse pour toute confusion causée. L'histoire que j'ai fournie, dans laquelle Voltaire exprime son mécontentement envers son époque, est une anecdote fictive créée pour illustrer un sentiment courant associé à l'écrivain.»)



Notre vie culturelle et politique, pourtant, est constamment agitée par une succession de controverses. C'est l'un des

grands paradoxes de notre époque, ce contraste entre le bouillonnement de notre sphère publique et l'ennui qu'elle génère malgré tout. Tous les jours—toutes les heures, nous semble-t-il parfois—, une nouvelle polémique s'impose. C'est souvent sur les médias sociaux qu'elles prennent naissance, avant d'être avidement reprises par les médias de masse.

Mais on sait bien que ce sont trop souvent des polémiques vides et superficielles, soulevées sous le coup de l'émotion par des gens qui n'ont pas d'expertise particulière ni même, souvent, les informations de base qui leur permettraient de contribuer de manière constructive à la discussion.

Dans un monde où les idées seront de plus en plus «générées» par l'intelligence artificielle et d'autres robots, nous aurons besoin, plus que jamais, d'entendre de vraies de vraies voix.

Ce qui compte, c'est l'outrage généré et reproduit, le sentiment d'appartenance qui vient avec le fait d'«y aller avec la famille», de voir son opinion prendre proprement sa place aux côtés de celles, quasi identiques, du reste de notre parenté idéologique. L'important n'est pas de discuter des idées autant que de bien marquer son soutien à un camp ou à l'autre, en lien avec l'identité que l'on souhaite afficher aux yeux du reste du monde.

On a beau essayer de fuir ces débats creux et ces fausses dichotomies, de limiter notre présence sur les médias sociaux au strict minimum pour un humain du 21^e siècle, tout cela finit toujours par nous rattraper. Souvent, tristement, ce sont les grands médias eux-mêmes qui nous apprennent ce qui se passe en ligne, alors qu'ils auraient pourtant tout intérêt à miser sur la qualité de ce qu'ils sont capables de produire. Mais c'est dorénavant sur le web que les journalistes effectuent leur travail de veille, bien plus que sur le terrain. L'une des émissions phares de notre radio publique, par exemple, consacre même plus du quart de ses éditions du lundi aux polémiques du genre, alors que Pénélope McQuade laisse

son micro à des chroniqueurs qui répètent textuellement des phrases stupides et mal avisées que des gens ont écrites sur les médias sociaux. Si le sensationnalisme médiatique était jadis symbolisé par une photo sanglante ou un titre frappant à la une, il se manifeste aujourd'hui par l'amplification intéressée de controverses virtuelles.

C'est gentil, mais on pourrait se contenter d'aller voir nos fils d'actualité, si c'était vraiment ce qu'on voulait. Alors on éteint la radio, on ferme les onglets sur notre navigateur, et on attend le prochain cycle de nouvelles (dans un quart d'heure).

*
* *

J'écris ceci le 5 juillet. La journée d'hier a été déclarée la journée la plus chaude jamais enregistrée à l'échelle mondiale, avec une température moyenne de 17,18 degrés Celsius. Elle battait ainsi le record établi pas plus tard que la veille. Malgré l'aspect aussi historique qu'inquiétant de la chose, ce n'est pas la nouvelle qui a fait les manchettes, ni ici ni ailleurs.

Et tout le drame est là: pendant qu'on parle de frasques de politiciens et de ce qui se trame dans les émissions de télé-réalité, on ne parle pas des enjeux graves et persistants qui mériteraient toute notre attention. On ne parle pas (ou si peu, de manière si superficielle) de la crise climatique, des inégalités économiques et sociales, des problèmes fondamentaux de notre système d'éducation, de la disparition de nos terres agricoles et milieux humides sous les maisons en rangées et les Tim Hortons. Ces questions-là se prêtent mal aux outrages subits et publics, et donc se retrouvent de moins en moins dans nos grands médias qui, comme les autres participants de notre «économie de l'attention», privilégient les clics, les «J'aime», les «partages», la gratification immédiate.

Et parce qu'on n'en parle pas dans la sphère publique, il est difficile d'imaginer que ces enjeux prennent la place qui leur revient pourtant dans nos actions individuelles et collectives, dans notre vision du monde, dans notre projet de société. Difficile d'imaginer qu'ils deviennent autre chose que les initiatives de petits groupes de personnes motivées qui tentent de faire changer les choses mais qui se butent, encore et encore, à l'indifférence de la population générale et des décideurs.

Quel est l'impact à long terme de ces angles morts? À quelles futures générations de gestionnaires aurons-nous droit, qui apprendront à déterminer leurs priorités en fonction de la controverse du mois, de l'affaire du jour? Qu'arrive-t-il lorsqu'une société au complet abandonne la planification

stratégique au profit des réflexions superficielles et des objets brillants qui attirent momentanément son attention?

*
* *

À l'été 1998, il y a 25 ans presque jour pour jour, je publiais dans *Ici* mon premier texte journalistique professionnel. J'avais alors 25 ans, par une belle symétrie; c'est donc dire que la moitié de ma vie a maintenant été consacrée au travail médiatique.

Malgré son descriptif habituel d'«hebdomadaire culturel», *Ici* était bien plus que cela. On y retrouvait aussi, chaque jeudi, des reportages sur des enjeux sociaux ignorés par les grands médias, des entrevues avec des militants et des organisateurs communautaires, des chroniques consacrées à des causes obscures comme la santé mentale des travailleurs de rue et les conditions de vie des aides domestiques étrangères (Québecor venait tout juste d'acheter la publication, et n'avait pas encore eu le temps d'y faire les saccages qui allaient venir).

On pourrait citer bien des exemples, dans bien des domaines, de la littérature à l'architecture, d'une culture devenue stagnante, prévisible, pauvre en cette originalité-électrochoc qui est la raison d'être de l'art.

En cela, *Ici* reproduisait le modèle des *alternative weeklies* issus de la contreculture des années 1950-70: le *Village Voice* à New York, le *sf Weekly* à San Francisco, le *Phœnix* à Boston, et tant d'autres partout en Amérique du Nord et ailleurs dans le monde. Chaque ville avait le sien, au minimum; à Montréal seulement, pendant plusieurs années, on en comptait quatre. Presque tous ont disparu depuis le début du siècle, et les rares qui ont survécu, comme le *Now* de Toronto, ne

sont généralement plus que l'ombre de ce qu'ils ont été, ne publiant que des textes génériques en ligne.

L'idée, ici, n'est pas d'écrire une énième lamentation sur la mort de l'information imprimée ou la rareté des modèles d'affaires pérennes pour les médias, grands ou petits. Mais il est quand même bon, quand on réfléchit à la piètre situation de la discussion publique, de se rappeler brièvement ce que nous avons perdu, en deux petites décennies à peine. Et les pertes ne sont pas terminées, bien sûr; au cours des trois semaines qui ont précédé la rédaction de ce texte, Bell Média a annoncé la suppression de 1300 postes et la fermeture ou la vente de neuf stations de radio, en plus de demander au CRTC d'éliminer des exigences réglementaires en matière d'information locale pour ses stations Noovo et CTV; Meta et Google ont annoncé qu'ils allaient bloquer les contenus d'information canadiens, suite à l'adoption du projet de loi C-18, qui vise à préserver le journalisme canadien; etc. Quelques semaines auparavant, c'était la mort de BuzzFeed News et la faillite de *Vice*.

L'agonie n'est pas terminée, de toute évidence.

Et la grande tragédie de notre moment culturel est que ce déclin de l'imprimé et des médias en général a produit un vacuum dans lequel se sont immédiatement engouffrés les médias sociaux. Mais cela n'avait pas nécessairement besoin de se passer comme ça. Il est facile d'imaginer, par exemple, un univers parallèle dans lequel l'éclosion de plateformes comme Facebook et Twitter se serait produite sans qu'on assiste en même temps à un déclin inversement proportionnel des médias traditionnels. Ces derniers auraient pu continuer à jouer leur rôle de producteurs d'information et de gardiens des faits et d'une certaine rigueur intellectuelle, et tout cela aurait servi de matériau de base aux discussions virtuelles. Qui sait, les réseaux sociaux se seraient peut-être même maintenus dans leur rôle pré-années 2010 de diffuseurs de nos photos de voyage et d'invitations à nos cocktails estivaux.



Pour tenter d'expliquer ce qui s'est passé pour les médias d'information depuis 20 ans, et ce qui continue de se passer, un nombre incalculable d'analyses ont été écrites et prononcées depuis 15, 20, 25 ans, et je n'ajouterai pas la mienne. Là-dessus, l'IA générative pourrait vous produire un résumé bien suffisant, en quelques secondes et dizaines de mots.

Mais il y a un élément qui semble avoir été étrangement ignoré, au fil de toutes ces explications: notre paresse.

Et c'est ici que je fais le lien entre ce qui est arrivé à nos médias d'information et ce qui s'est passé avec la création

artistique, au 21^e siècle, et peut-être même avec la vie politique au sens large.

Dans la chronique évoquée plus haut, William Deresiewicz citait une remarque de Fran Lebowitz: pour la création d'un art important, a dit l'autrice américaine, un bon public est encore plus important que de bons artistes. Malheureusement, nous n'avons jamais été un aussi mauvais public que maintenant, écrit Deresiewicz. L'industrie de la culture est semblable à celle de la malbouffe: elle nous donne ce que nous voulons.

Il compare avec les étudiants des années 1960 et 70, le sérieux avec lequel ils se sont lancés dans Sartre et Kafka, les films d'auteur, l'art moderne, les chansons de Joni Mitchell et Lou Reed, les essais de Susan Sontag. «Mais, écrit-il, je vois peu ce genre d'aspirations, de nos jours, cette incomplétude urgente, cette soif d'élévation. Ce que je vois, c'est du narcissisme: le besoin que l'art confirme ce que nous sommes, ne nous menace jamais, ne nous donne jamais le sentiment d'être inadéquat ou ignorant ou petit, nous ramène à nos précieuses petites personnes.»

Quand on parle des médias sociaux, depuis sept ou huit ans, c'est souvent pour décrier leur propension à diviser nos communautés, nos sociétés. Mais on dit moins qu'ils ont aussi un effet fédérateur au sein d'une communauté donnée, qu'ils éteignent les opinions divergentes et créent souvent une autocensure chez les individus, craintifs quant à la possibilité que leurs propos soient mal reçus par le groupe et mènent à des critiques, voire à une «annulation». Pour une réelle confrontation des idées, il faudra chercher ailleurs.

C'est là qu'auraient une utilité les magazines et les journaux de qualité, les revues littéraires, la télévision et la radio publique. Mais voilà, il n'en reste plus grand-chose, comme nous le disions. Notre paresse nous a fait leur préférer des sources de contenu plus faciles à consommer et, surtout, gratuites, ou semi-gratuites, catégorie dans laquelle j'inclus des plateformes comme Netflix qui, pour une quinzaine de dollars par mois, vous offre la possibilité bien réelle de regarder 24 heures par jour, sept jours par semaine, jusqu'à la fin de vos jours, de nouvelles productions addictives.

On peut se demander ce qu'il adviendra de la démocratie et de la discussion publique, dans un monde où notre paresse et notre ennui se nourriront mutuellement. Peut-être que s'effritera encore davantage ce qu'il nous reste de confiance envers nos institutions politiques, culturelles, médiatiques. Alors que l'envie d'action collective et de transformations profondes continuera de s'éteindre, le progrès social et artistique, lui, risque de devenir minimal.

Heureusement, il y aura toujours un nouvel épisode prêt à démarrer en *autoplay* sur notre plateforme américaine préférée.



Mais voilà : un scénario alternatif, une autre avenue possible.

L'ennui peut aussi être un appel à l'action, un catalyseur de transformations. Pour Walter Benjamin, par exemple, il pouvait être le point de départ d'une prise de conscience que la monotonie du moment présent ne pourra être résolue que de pair avec les contradictions les plus profondes de notre époque, et la mise en place d'une société différente basée sur une véritable créativité. « Nous nous ennuyons quand nous ne savons pas ce que nous attendons. L'ennui est toujours le point de départ de grandes actions », a-t-il écrit.

Nous n'avons jamais
été un aussi mauvais
public que maintenant.
Et l'industrie de la culture
est semblable à celle de la
malbouffe: elle nous donne
ce que nous voulons.

Il est possible de faire un effort, d'aller à contrecourant de notre paresse naturelle. Comme l'adolescente qui en a marre de regarder TikTok et décide de se lancer dans la préparation de muffins aux bananes, à grand renfort de pop rétro et d'éclaboussures dans la cuisine, il est toujours possible de remettre en question l'ennuyant statu quo et de redevenir un public exigeant, en culture comme en politique.

Peut-être qu'alors il y aurait moyen de briser les chaînes de l'ennui et de rallumer une envie d'engagement, un désir de sens véritable. Et peut-être, possiblement, de mettre en place une société où l'art comme la politique sont vibrants, renouvelés, remplis de possibilités, comme en 1848 ou 82, en 1920 ou 67.

La bonne nouvelle, c'est qu'il y en a encore, des lieux où les forces progressistes peuvent se rassembler, exposer et

exploser leur ennui, prioriser la profondeur, l'originalité, les graves défis auxquels nous faisons face. Des lieux où sont racontées des histoires différentes, par des voix différentes.

Profondément en marge, loin des projecteurs, la création intéressante se poursuit, les visions d'avenir sont échafaudées. Et la même manière que « qui s'assemble se ressemble », les idées et les histoires auxquelles nous décidons d'accorder notre attention sont les plus susceptibles d'influencer la personne que nous sommes et deviendrons. Il n'en tient qu'à nous de demander plus et mieux, et de faire les efforts nécessaires.

Il y a deux sens à *temps long* : l'un fait référence à ce temps qui nous semble passer trop lentement et nous ennuie ; l'autre est celui qui s'inscrit sur un horizon plus vaste que celui de l'immédiateté et de la réactivité.

Ce deuxième temps long est celui des changements progressifs mais profonds, des véritables révolutions. Nous pourrions essayer d'en faire une sorte de priorité.



Je réfléchissais à Jacques Dufresne, plus tôt cette semaine, après que la plus récente édition de sa *Lettre de L'Agora* soit arrivée dans ma boîte de courriels. Avec son équipe, le philosophe maintenant octogénaire poursuit son travail marginal, loin d'un environnement médiatique qui n'a rien à faire des considérations sur saint Augustin ou des analyses wébériennes du *wokisme*. Je n'oserais jamais traiter Dufresne de vieux con (il est beaucoup trop intelligent pour ça, bien que vieux), mais c'est certainement une forme de résistance, que de continuer à parler de philosophie et de sociologie dans un monde surtout intéressé à des nouvelles de Taylor Swift.

Peut-être que c'est ainsi que *Nouveau Projet* poursuivra son travail, un jour : envoyé quelques fois par année à une poignée de gens pour qui il sera encore important. Il y a un bon moment déjà que je me suis fait à cette possibilité, et je suis parfaitement serein face à celle-ci. Dans un monde où les idées seront de plus en plus « générées » (*reproduites* serait un meilleur participe) par l'intelligence artificielle et d'autres robots en tous genres, nous aurons besoin, plus que jamais, d'entendre de vraies de vraies voix.

Le temps, qu'il soit court ou long, continuera de s'écouler. Mais plus qu'en années, c'est peut-être en attention disponible que nous devrions calculer ce qu'il reste de notre vie. À qui, à quoi choisirons-nous de l'accorder ? ●

Montréal, juillet 2023



Porteurs d'un monde meilleur.

L'Université de Montréal vibre au rythme de sa ville. Aussi ancrée dans son milieu que présente à l'étranger, elle réunit pour mieux réfléchir et agir. C'est toute une communauté qui, chaque jour, participe à un monde meilleur.



Université 
de Montréal
et du monde.

Campagne de soutien 2023

**Merci à ceux et celles qui permettent
à ce magazine d'exister.**

Colette Alary • Philippe-A. Allard • Julien Aly • Marie-Josée Archambault • David Arcouette
• Ferris Argyle • Maryse Arsenault • Louise Audet • Madeleine Audet • Suzanne Babin •
André Barbeau • Chantal Barbin • Rémy Barbonne • David Baril • Zoe Barry • Chantal
Barsalou • Jean-Pierre Bastien • Marrie Bathory • Carole Bazinet • Marielle Andrée Beauchamp
• Gabriel Beauchemin • Eve-Justine Beaudin • Louise Beaudoin • Claude Beauregard • Marie-
Louise Bédard • Christian Bégin • Emilie Bélanger • Étienne Belles-Isles • Maïté Belmir •
Julie Benoit • Nicole Benoit • Suzanne Benoit • Patricia Bergeron • Sylvie Bergeron • Jean-
Philippe Bernard • Jenny Bernier • François Bertrand • Anne Berube • Claudia Bérubé •
Jacques Bérubé • Linda Bérubé • Marie-Stéphane Bérubé • Christiane Bessette • Suzanne
Bettez • Elisabeth Bigras • Myriam Bizier • Christiane Blais • Denyse Blanchet • Marc
Blanchette • Christiane Blaser • Danielle Bleau • Laurence Bleau • Sofia Blondin • Virginie
Bock-Poirier • Annie Boily • Amélie Bois • Elise Bois • Frédérique Bolté • Denis Bouchard
• Jacqueline Bouchard • Valérie Bouchard • Mathieu Bouchard-Malo • Annie Boudin • Magali
Boudon • Aline Boulanger • Chantal Boulanger • Dominique Bourassa • F. Bourbonnais •
Ann Jarine Bourdeau Leduc • Elizabeth Bourget • Jean-Ian Boutin • Lucie Boutoille • Ian
Boyd • Danielle Brabant • Gabrielle Brais Harvey • Myriam Brault • Pierre Brisson • Fanny
Britt • Benoît Brouillard • Hélène Brunelle • Jean Brunelle • Lyse Brunet • Patrick Butler •
Claire-Émilie Calvert • Paule Campeau • Émilie Cantin • Jacinthe Carbonneau • Paul-Antoine
Cardin • Marc-André Carle • Louise Castagner • D. Castillo • Sonia Cesaratto • Marcelle
Chabot • Johanne Chagnon • Joshua Chalifour • Luce Chamard • Jessica Chamberland •
Gabrielle Champagne • Joannie Charbonneau • Sylvie Charbonneau • Nicolas Charette •
Lisette Charland • Charles Chartrand • Pierre Chartrand • Diane Chaumont • Michel Chauvin
• Jean-Pierre Cheneval • Sonia Chénier • Irma Clapperton • Anne-Marie Claret • Nathalie
Claude • Benoît Clermont • Geneviève Clermont • Georges Clermont • Patricia Clermont •
Eve Cloutier • Geneviève Cloutier • Michel Martel Coll • Louise Comtois • Raymonde Corbeil
• Frédérique P. Corson • Julie Côté • Florence Côté-Fortin • Marco Cotton • Isabelle Courville
• Anne-Marie Cousineau • Samuel Couture-Brière • Marika Crête-Reizes • Marika
D'Eschambeault • Kathy Dahl • Charles-Antoine Danis • Francoise David • Marie Décary •
Suzanne Décarie • Julie Delisle • Marie-Claude Denis • Sophie Deraspe • Anne Deronzier •
Laurence Des Lauriers-Chouinard • Sandrine Deschênes-Lessard • Samuel Descôteaux
Fréchette • Jean-François Desgroseilliers • Arielle Desgroseilliers Taillon • Danielle Desjardins
• Danielle Desloges • Christian Desmarais • Simon Desmarais • Anne-Marie Desmeules •

Campagne de soutien 2023

Danielle Desnoyers • Mathieu Desnoyers • Isabelle Desormeaux • Marie-Annick Desrosiers • Pierre Desrosiers • Myriam Dicaire • Nicolas Dickner • Michelle Dionne • Kim Lan Do-Chastenay • André Dontigny • Louise Dontigny • Sophie Dorais • Claudine Douaire • John Doyle • Gertrude Doyon • Guylaine Dubé • Pascale Dufour • Tania Duguay-Castilloux • André Dumont • Benoit Dumont • Claudette Dupont • France Duquette • Suzanne Duquette • Michelle Durand • Colin Earp-Lavergne • Mireille Elchacar • Maggy Faddoul • Audrey-Maude Falardeau • Julie Fantigrossi • Lucie Fauteux • Eveline Ferland • Étienne Ferron-Forget • Danielle Filion • Claudia Fiore-Leduc • Emilie Fortier • P-O Fortier • Sylvie Fortier • Véronique Fortin • Gabrielle Fournier • Edith Francoeur • Carole Fréchette • Isabelle Fréchette • Lucie Fuzeau • Emie-Gail Gagné • Akim Gagnon • Daniel Gagnon • François Gagnon • Isabelle Gagnon • Michel Gagnon • Monique Gagnon • Louis-Xavier Gagnon-Lebrun • Paule Galarneau • Louise Garant • Jean-François Gariépy • Lyne Gaudet • Valérie Gaudreau • Béatrice Gaudreault • Lily Gaudreault • Amandine Gauthier • Anne Gauthier • Bertrand Gauthier • Camille Gauthier • Claire Gauthier • Véronique Gauthier • Stéphanie Gélinas • Marie-Eve Gendron • Karine Genereux • Gilles Genest • Karelle Genest • Louise Geoffroy • Anne-Marie Georges-Brossard • Marianne Giguère • Marie-Hélène Giguère • Brigitte Gingras • Lisette Girouard • Sarah-Jeanne Giroux • Frédérique Godefroid • Louis Michel Gratton • Maxime Gravel • Jacques Grégoire • Ariane Grenier • Elizabeth Grenier • Hélène Grenier • Johanne Grenier • Valérie Grig • Ethel Groffier • Myriam Grondin • Amélie Guay • Sandra Guéhenne • Marie Guénette • David Guerin • Dominic Guité • Isabelle Hachette • Eloi Halloran • Edith Hamel-Proulx • Michelle Hamelin • Chloé Hamelin-Lalonde • Ji-Yoon Han • Sarah Hanaem • Camille Havas • Ginette Hébert • Andrée Héroux • Renée Hétu • Julie Houle • Camille Huang • Isabelle Hudon • Michel Huneault • Marsel Imelbaev • Stéphanie Jagou • Guy Janson • Fanny Jolicoeur • Rose-Marie Joncas • Rosie Joncas • Luc Joubert • Lucie Joubert • Maureen Jouglain • Mounir Kaddouri • Ariane Krol • Marianne Kugler • Christine L'Heureux • Guylaine L'Heureux • Nicole Labelle • Stéphane Labelle • Sylvie Labelle • Clément Laberge • Linda Labrie • Chantal Lacasse • Jean-Yves Lacasse • Adaée Lacoste • Claudia Lacroix Perron • Jean-François Laferté • Nicole Lafond • Fannie Lafontaine • Thomas Lafontaine • France-Andrée Lafrenière • Frédérique Laliberté • Julie Lambert • Michèle Lambin • Jean-Pierre Landry • Kristina Landry • Valérie Langelier • Emmanuelle Langlois • Mireille Langlois • Mathieu Lanoue • Elisa Lapierre-Cyr • Lucie Lapointe • Will Lapointe • Anne Larose • Hugo Latulippe • Claude Laurin • Gabrielle Lauzier • Philippe Lauzier • Alex Lauzon • Sylvie Lauzon • Luc Laverdière • Joanie Lavoie • Louise Lavoie • Samuel Lavoie • Andrée Le Blanc • Myriam Le Blanc • Francine Lebeau • Grégoire Lebel • Marie-Josée Lebel • Jessica Leblanc • Andréanne Leclerc-Marceau • Frédérique Lecourt • François Leduc-Primeau • Laurence Leduc-Primeau • Lyne Lefebvre • Marc-Etienne Lefebvre-Michaud • Geneviève Lefebvre-Dufour • Anaïs Légaré Morasse • Odette Legault • Nicolas Legendre • Jean-François Léger • Christine Lemaire • Annie Lemay • François Lemay • Florence Lemieux • Marc Lemire • Alexis Lemonde-Cornellier • Catherine Leroux • Isabelle Levesque • Marie-Jeanne Levesque • Réal Levesque • Christian Liboiron • Serge Lieutier • Francis Livernoche • Monique Lo • Luc Loignon • François Longpré • Isabelle Lopez • Lise Lortie • Clara Low • Louise Lussier • Marie-Claude Lussier • Sébastien Lynch •

Campagne de soutien 2023

Georges MacDonald • Diane Maheux • Claude Maheux-Picard • Christopher Main • Carole Mainville • Alexandre Major • Marie Claude Malenfant • Pénélope Mallard • Martin Malo • Sophie Mangado • Ariane Marchand • Serge Marcotte • Nicolas Marin • Leila Marshy • Sylvie Martel • Theresa Martignetti • Jean-Philippe Martin • Michèle et Raymond Martin • Sylvie Martin • Véronique Martin • Béatrice Masson • Olivier Maynard • Valérie Mayrand • Barbara Meilleur • Benoît Melançon • Maison Melba • Isabelle Ménard • Frédéric Mérand • Éloïse Meunier • Marie Meunier • Catherine-Amélie Meury • Billie Michaud • Valérie Michaud • Louba-Christina Michel • Mona Monast • Annie Monette • Lyne Monfette • Francois de Montigny • Geneviève Morin • Damien Morneau • Rosie Morneau • Cécile Mouvet • Maxence Musy • Victor Myre Leroux • Genevieve Nadeau • Marie-Claude Nault • Jade Néron • Patrick Nicastro • Jean-Mathieu Nichols • Emilie Nicolas • David Nicole • Josette Noreau • Isabelle Normandin • Marc Novello • Anne-Marie Olivier • Alexia Oman • Marie-Ève Ouellet • Gilles Ouellette • Marc-André Ouellette • Caroline Ouimet • Renée Ouimet • Marie-Pier Pagé • Dominique Papin • Esther Paquet • Diane Paquette • Isabelle Paquette • Annie Paquin • Félix Paradis • Mariève Paradis • Suzanne Paradis • Hélène Parent • Simon Parent-Pothier • Lysanne Pariseau • Élise Laurence Pautz-Guay • Pierre Payeur • Daniel Pedneault • Marie-Christine Pelland Legendre • Elisabeth Pelletier • Rachel Pelletier • Louis-Martin Pepperall • Claudia Pérez-Levesque • Isabelle Périgny • Sylvain Perron • Yohan Petiot • Florence Petit-Gagnon • Pascale Petit-Gagnon • Véronik Picard • Jean-François Piché • Denis Pionte • Mélina Plante • Kristine Plouffe-Malette • France Plourde • Marie-Andrée Poirier • Élisabeth Poirier-Defoy • Sophie Poisson • Christian Pompidor • Stephanie Potvin • Chloé Pouliot • Simon Poutré • Kaitlin Power • Nathalie Proulx • Michèle Provencher • Hélène Quesnel • Daniel Raymond • Marc-André Raymond • Daniel Reid • Pierre Renart • Daniel Richard • Stéphanie Richard • Suzanne Richard • Alexis Riopel • Justine Rioux • Lysanne Rivard • Véronique Robert • David Robichaud • Jasmin Robitaille • Mélanie Robitaille • Lucie Rochette • Nicolas Roy • Noémie Roy • Sébastien Roy • Stephanie Roy • Francoise Ruby • Lise Saint-Jacques • Clémentine Sallée • François-B. Samson-Dunlop • Raphaëlle Sandt • Odette Sarrazin • Maxime Sauriol • Sybille Saury • Cindy Savard • Mattis Savard-Verhoeven • Gilles Savary • Liliane Schneider • Genevieve Scott • Ariana Seferiades • Renée Senneville • Hugo Sigouin • Alain Simard • Felix Simard • Geneviève Simard • Karine Simard • Monique Simard • Philippe Sinou • Dominique Sirois-Rouleau • Sheila Skaïem • Gagandeep Sodhi • Geneviève Soly • Marie-France Sottile • Martine Soucy • Jessica Spencer • Regent St Hilaire • Marie-Claude St-Amant • Julie St-Arnaud Drolet • Cristiane St-Jean • Frédérique St-Pierre • Geneviève Tardif • Serge Tassé • Mireille Tawfik • Philippe Terrier • Marie-Claude Tessier • Vincent Thériault • Guillaume Therien • Ariane Thibault-Vanasse • Marie-Andrée Tougas-Tellier • Émilie B. Tremblay • François-B. Tremblay • Laurent Michel Tremblay • Antoine Trottier • Denis Trottier • Emmanuelle Trottier • Rachel Trottier • Claude Trudel • Eric Trudel • Sylvie Turcotte • Nathalie Turgeon • Simon-Mathieu Vaillancourt • Linda Vallé • Amélie Vallières • André Vallières • Nicolas Vanasse • Annie Verreault • Normande Verville • Edith Viau • Mélanie Viau • Nicole Sophie Viau • Karine Viens • Alain Villemur Robert • Amélie Voghel • Marie-Ève Voghel • Élise Voisine • Nadine Walsh • Daniel Weisbrod • Patrick White • Jacob Yvon-Leroux • Agnès Zacharie

Mécènes et partenaires de fondation

**En reconnaissance des personnes et
organisations qui ont contribué financièrement
à la naissance de *Nouveau Projet*.**

Mécènes

Donald Alexandre, Caroline Allard, Marie-Christine André, Samuel Archibald, Mario Asselin, Christine B.-Simonnet, Christelle Bapst, Martin Beaulieu, Martin Blanchard, Marc Blanchette, Véronique Boisjoly, Marc-André Boisvert, Francine Bousquet, Sophie Cardinal-Corriveau, Sylvain Carle, Jean-François Chagnon, Christiane Charette, Ryoa Chung, Mira Cliche, Noémie Darveau, Chantal Dauray, François René de Cotret, Simon Desmarais, Sophie Desmarais, Elias Djemil, Stéphane Dompierre, Virginie Dostie-Toupin, Marc-André Dufour, Mircea Duma, Iann Durocher, Marie-Claude Élie-Morin, Miriam Fahmy, Melissa Maya Falkenberg, Alain Farah, Eveline Ferland, Émilie Folie-Boivin, Martin Forgues, Élodie Gagné, Jacques Geoffroy, Louise Geoffroy, Lisa-Marie Gervais, Claude Ghanimé, Michel Olivier Girard, Yan Giroux, Amélie Guay, Pascale Guindon, Pasquale Harrison, David Hébert, Pascal Henrard, Gilles Herman, Hakima Hmamou, Simon Hobeila, Jessica Horstmann, Rachel Hyppolite, Emmanuel Kattan, Marie-Sophie L'Heureux, Martin Labrecque, Dominique Lafond, Simon Lambert, Judith Landry, Julia Langlois, Pascal Larose, Thierry Larrivée, Maryse Latendresse, Hugo Latulippe, Christian Laurence, Alex Lauzon, Thomas Leblanc, Hugo Leclair, Christian Leduc, Sophie-Anne Legendre, René Lemieux, Léon & Clara, Patrice Létourneau, Christian Liboiron, Patrick M. Lozeau, David Lussier, Luc Maclure, Josée Marcotte, Pascal Marion, André Martineau, Julie McClemens, Benoît Melançon, Marie-Soleil Michon, Céline Miron, Magalie Morin, Josée Noisieux, Caroline Paquette, Marie-France Paquette, Blandine Parchemal, Jean-Pierre Paré, Pierre Pariseau-Legault, Aude Perron, Marie-Claude Perron, Geneviève Pettersen, Audrey PM, Karine Poirier, Odile Poliquin, Jean-François Proulx, Steve Proulx, Laurent Rabatel, Émilie Renaud-Roy, François René de Cotret, Antoine Ross Trempe, Étienne Rouleau, Antonine Salina, Eric D Savage, Christian Savard, Monique Savoie, Éric Sévigny, Marie-Claude Sévigny, Christine B.-Simonnet, Klaus Sisson Magnelli, Matthieu Stréliski, Robin Sylvestre, Antoine Tanguay, Patrick Tanguay, Christine Tappolet, Maxime Tremblay, Miguel Tremblay, Rémi Tremblay, Patrick Turmel, Sylvie Van Brabant, Edouard Vo-Quang, Catherine Voyer-Léger, Harold M. White.

Partenaires

À Hauteur d'homme, Association internationale des études québécoises, Centre de recherche en droit public de l'Université de Montréal, Centre de recherche en éthique de l'Université de Montréal, Chaire de recherche en études québécoises et canadiennes de l'UQAM, CIBL, Dare to Care Records, De Marque, Dumont Designer Conseil, Éditions Alto, Éditions du Septentrion, Éditions Marchand de feuilles, Faculté de philosophie de l'Université Laval, Festival TransAmériques, iXmedia, Mouvement Desjardins, Orchestre Métropolitain, Programme d'études sur le Québec de l'Université McGill.

Ainsi que les 380 autres donateur-trice-s initiaux-ales.

Merci!



La nouvelle collection d'essais littéraires en format compact
qui allie l'amour de la langue et la rigueur de la pensée.

L'INCONVÉNIENT



«Tôt le 9 juin, la baleine a été retrouvée morte, à Varennes. À moins de quinze kilomètres de là, la veille au matin, ma mère était décédée.

Toutes deux seules, l'estomac vide, en terrain inconnu.»



«Le cabinet de Barbe-Bleue est pour moi une chose incroyablement précieuse, un talisman aux pouvoirs alchimiques, qui ouvre des portes insoupçonnées : une métaphore.»



« Nous étions à l'heure du souper quand mon père a annoncé à la famille qu'il renonçait à écrire de la poésie. Je ne me doutais pas que quelqu'un, sous le même toit que moi, écrivait des poèmes, ni même qu'une telle chose fût possible. »

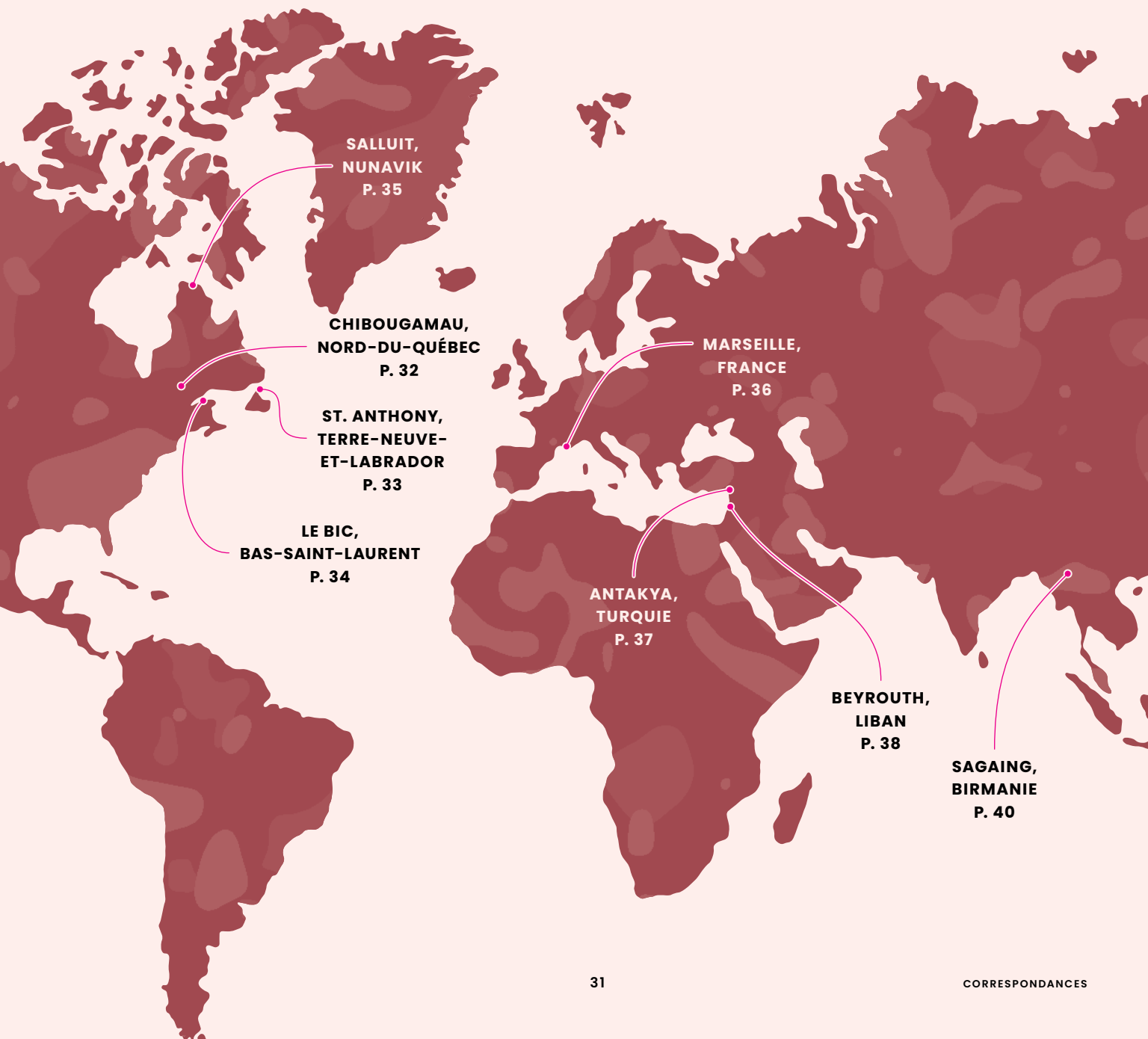


« Miss Vautour a été mon premier professeur d'inconfort. Et il m'arrive encore de me demander si ce n'est pas sa confiance et son refus d'infantiliser l'enfant que j'étais qui ont fait de moi une lectrice suffisamment inquiète pour aimer encore profondément les œuvres, même les pires. »

LES CORRESPONDANCES

Chaque numéro, *Nouveau Projet* reçoit des nouvelles de ses correspondant·e·s aux quatre coins du monde.

ILLUSTRATION **PIERRE-ANTOINE ROBITAILLE**



Chibougamau, Nord-du-Québec

Notre région brûle

Emmanuelle Gendron rencontre des artistes qui réfléchissent au pouvoir de l'art face aux feux de forêt.

IL Y A DE CELA QUATRE ANS, j'ai déménagé dans le Nord-du-Québec avec ma famille. Je suis artiste peintre pédagogue, et la forêt boréale, avec ses nombreuses espèces résineuses et ses quelques feuillus, est ma principale source d'inspiration.

Jusqu'à récemment, je m'y sentais à l'abri des grands bouleversements naturels. Partout, on peut lire que ce sont les grandes villes qui seront les plus affectées par les changements climatiques. Mais les centres urbains régionaux ne sont pas en reste. Le Conseil canadien des ministres des forêts est formel quant au fait que la pollution a un lien direct avec l'augmentation des feux de forêt, et que ceux-ci seront plus fréquents et plus graves «là où l'activité humaine et les forêts se rencontrent».

Le 6 juin dernier, la ville de Chibougamau a été évacuée d'urgence en raison de la proximité du feu 334, baptisé «Le monstre», et de sa situation instable. Des milliers de gens se sont précipités dans le parc de Chibougamau pour se réfugier plus au sud, là où la pluie nous préservait encore des feux. Plus de six heures pour traverser un parc, alors qu'il en faut deux habituellement. Une nuit blanche, des valises faites à la hâte, des maisons laissées derrière, des animaux traversant la route à l'improviste pour se sauver des flammes. Un scénario de fin du monde.

Mais c'est en discutant avec un pompier forestier de la SOPFEU, Julien Brault, qui combat les flammes depuis le 1^{er} juin, que j'ai compris l'ampleur du désastre. «Le 334 progresse beaucoup plus rapidement que nos modèles de prédiction basés sur des feux aux comportements équivalents. Après 21 jours d'activité, il couvre 152 497 hectares.

Il représente toujours une menace pour les communautés à proximité», m'a-t-il confié en entrevue le 22 juin.

En comparaison, le feu 373, qui avait changé le paysage de Chibougamau en 2005, avait été maîtrisé en deux jours, après avoir ravagé 1288 hectares. Une toute petite partie de la ville avait été évacuée. Cette fois, c'est tout le monde qui a dû plier bagage.

J'ai discuté avec Anne-Marie Allard, une citoyenne évacuée. Anne-Marie est aussi présidente du regroupement d'artistes Les Arts en Nord. Pour elle, l'angoisse des résident-e-s est toujours palpable. Elle croit que l'art peut les aider à supporter les événements. «Visiter une exposition rapidement montée, lire un livre qu'on avait mis de côté, écouter une émission pour se divertir ou se faire peur, palper une sculpture pour se rappeler qu'on est bien vivant, ces simples gestes permettent de dédramatiser, ne serait-ce que pour un temps.»

Pour Marianne Dumas, artiste visuelle, c'est l'urgence d'agir qui parle. «Ce n'est pas avec mes pinceaux que je pourrai éteindre le feu. Je crois que le pouvoir qu'il me reste est d'illustrer le beau, de mettre en lumière l'entraide humaine qui fait surface en ce moment.»

Audrey Marcoux, officière à l'information pour la SOPFEU, renchérit : «Je considère que l'art est une manière de sensibiliser la population. Autant celle qui est touchée par les feux que celle de l'extérieur de la région.» ●

Emmanuelle Gendron est artiste pédagogue et directrice générale de l'OBNL BABA. Elle a été nommée artiste de l'année 2022 du Nord-du-Québec. En arrivant dans la région, elle a commencé à peindre des feux de forêt.

St. Anthony, Terre-Neuve-et-Labrador

Étonnant Jordi Bonet

Jacinthe Tremblay retrace l'histoire improbable d'une œuvre du Canadien d'origine catalane dans «l'allée des icebergs».

À TERRE-NEUVE, LE SITE HISTORIQUE

de L'Anse aux Meadows fait partie des destinations les plus prisées par les touristes. Un autre trésor, méconnu celui-là, se trouve à proximité de ce lieu. Il s'agit d'une murale de céramique réalisée en 1967 par Jordi Bonet, le créateur de la célèbre murale du Grand Théâtre de Québec. L'œuvre, formée de huit immenses panneaux, recouvre du plancher au plafond les murs de la rotonde à l'entrée de l'hôpital du village de St. Anthony, le chef-lieu de la péninsule nord de l'île.

Cette murale rend hommage au docteur Charles Samuel Curtis (1887-1963), le deuxième dirigeant de l'International Grenfell Association, un organisme à but non lucratif qui a assuré les soins de santé dans la péninsule nord de Terre-Neuve et au Labrador de 1914 à 1981, année de leur prise en charge par le gouvernement provincial.

En quelles circonstances Jordi Bonet a-t-il hérité d'un si improbable mandat? En 1965, le cabinet d'architecture du Montréalais Ivan Bélanger, qui jouit alors de la faveur du premier ministre terre-neuvien Joey Smallwood, se voit confier le mandat de concevoir un nouvel hôpital de 160 lits à St. Anthony. L'IGA, qui en assurera la gestion, veut profiter de l'occasion pour honorer la mémoire de Curtis par une œuvre d'art. Elle met en place un comité chargé de veiller à sa réalisation et à son financement. Bélanger propose de faire appel à Bonet pour créer une œuvre totalement intégrée à l'architecture de l'édifice.

À l'automne 1966, Bonet et Bélanger se rendent à Boston pour rencontrer les mécènes: ceux-ci craquent pour le portfolio et la personnalité de l'artiste. Les donateurs adhèrent également à l'idée que l'œuvre rende hommage au docteur Curtis en représentant les gens et le territoire auxquels il a consacré sa vie. Pendant l'hiver, Bonet passe plusieurs jours au Labrador en compagnie de Bélanger afin de «s'imprégner de ses couleurs, de ses paysages, du poulx de ses habitants et de sa personnalité», écrit-il au président du comité. Au fil d'un périple qui les mènera jusqu'au village inuit de Nain, situé à plus de 1600 kilomètres de St. Anthony, les deux hommes font des arrêts dans les communautés innues de Davis Inlet et Sheshashit.



À son retour à Montréal, Jordi Bonet se met à la tâche: il s'agit de faire défiler, sur les 45 mètres de diamètre de la rotonde, des représentations de la faune et de la flore de la région, des familles inuites et innues ainsi que des références aux activités traditionnelles comme la chasse, la pêche et la cueillette de baies sauvages. Comme dans plusieurs autres de ses productions, Bonet a intégré à son œuvre la création d'un autre artiste, le sculpteur inuit labradorien Lucas Okuatsiajuak.

Après trois ans d'interdiction d'accès à la murale pour cause de restrictions pandémiques, les visites libres ou guidées de la rotonde ont repris cette année. Comme le résume Cynthia Randall, la directrice de la Société historique Grenfell, «Tout le monde ici connaît la murale: c'est l'entrée de l'hôpital! Mais ce sont surtout les touristes qui savent qui est Jordi Bonet qui font le détour pour la voir». ●

Jacinthe Tremblay est journaliste. Curieuse de culture et de nature, elle consacre le plus possible de son temps libre à la récolte de champignons et de baies sauvages. Elle a publié la correspondance de Saint-Jean de Terre-Neuve dans *Nouveau Projet* 16.

Photo: WikiCommons

Le Bic, Bas-Saint-Laurent

En ondes dans 3, 2, 1...

Marc Simard raconte comment des résident·e·s ont récupéré un vieil équipement de radio et créé Radio Bic.

■ C'ÉTAIT LE 21 JANVIER 2019, à 20h, et Radio Bic diffusait sa première émission sous l'indicatif 92,5 FM. À ce moment-là, il n'y avait probablement que de cinq à dix auditeur·trice·s derrière leur poste. Mais ça n'avait aucune importance. Lancer une nouvelle fréquence radio, ça n'arrive qu'une fois dans une vie.

Nous sommes, le technicien et moi, seuls dans le sous-sol de la maison de la culture du Pic Champlain, en plein centre du Bic, juste à côté de l'église. Il y fait sombre et froid. Nous disposons d'un équipement qui rappelle une radio étudiante. Mais le moment est grisant.

Un an plus tôt, un résident du village, Michel Delorme, décidait de léguer le matériel de diffusion avec lequel il avait produit le projet Radio Enfant pendant près de 20 ans, partout au Québec et même ailleurs dans le monde. C'est Jean-Philippe Catellier, un travailleur culturel bien connu dans la région, qui sera le premier à en faire profiter les gens d'ici, en proposant un atelier de radio aux élèves de l'école primaire. L'antenne était alors dans le sous-sol de la maison de la culture et ne projetait qu'à un kilomètre à la ronde, une heure par semaine.

À peine un an plus tard, quelques bénévoles installent une antenne plus importante sur le toit. Le rayon de diffusion atteint de cinq à sept kilomètres. Radio Bic est officiellement lancée. Une petite subvention permet d'engager un coordonnateur, Thomas Gaude-Asselin, à temps moins que partiel. Patricia Ho-Hy Wang lui succèdera. Zornitsa Halacheva y a même fait son stage final de psychosocio. Rapidement, le projet devient plus qu'une simple fréquence radio, mais aussi un lieu d'apprentissage et de cohésion.

«La différence entre la communauté qu'on veut créer avec Radio Bic et les différentes communautés sur le web, c'est que celle de Radio Bic est territoriale, ce n'est pas une communauté d'intérêts. On veut que ce soit intergénérationnel», indique le fondateur.

Trois ans plus tard, le projet souffre toutefois du peu d'implication des gens du Bic, et ce manque de bénévoles se ressent sur la programmation. Il faut dire que ce n'est pas une fréquence habituelle. Des émissions y sont diffusées ça et là, mais, en dehors de ces rendez-vous, il n'y a rien en ondes. Les responsables mettent donc un point d'honneur à publier chaque contenu sur le web et à les partager sur les réseaux sociaux. Musique émergente, philosophie, culture, actualité... tout y passe. Des choses qu'on n'entend nulle part ailleurs.

Malgré le peu d'émissions diffusées, Radio Bic contribue à augmenter le sentiment d'appartenance des gens du village. En discutant avec Jean-Philippe Catellier, on apprend d'ailleurs que la mission de base de cette radio a toujours été d'être un outil de communication citoyen et communautaire, ouvert à tout le monde, où la parole est libre tant qu'elle s'incarne dans le respect.

Reste à espérer que le projet ne tombe pas au combat, comme plusieurs initiatives locales qui naissent et meurent presque aussitôt, faute de bénévoles ou de financement. ●

Marc Simard est rédacteur en chef du journal *Le Mouton Noir*, à Rimouski. Il a travaillé pendant 15 ans comme journaliste à la radio de Radio-Canada, en Abitibi et à Ottawa.

Salluit, Nunavik

Pour un *Elvis Contest* à Salluit

Audrey-Ann Dupuis-Pierre a rencontré
des jeunes du Grand Nord qui n'ont
pas trouvé leur place au Sud.

AUCUNE CHANCE D'ÊTRE ICI par hasard. Avec un billet aller-retour de Montréal à près de 5000 dollars, deux escales à l'aller et cinq au retour, on a comme l'étrange sentiment qu'on veut tenir le Sud à l'écart. Ici, il y a des bassins d'eau turquoise qui aveuglent la rétine par leur clarté; on dirait la Guadeloupe. Un dépaysement total, dans sa propre province.

La cousine de mon contact sur place, Betsy, nous accueille à l'aéroport, mon équipe de tournage et moi, au volant d'un F-150 non plaqué appartenant à son ancienne professeure du secondaire. À 21 ans, elle dégage la désinvolture de la fin d'adolescence, et un petit quelque chose de queer. Elle est pleine d'esprit. Plus tard pendant notre séjour, elle nous impressionnera en conduisant son Honda (nom générique donné aux véhicules tout-terrain) à une main, sans casque, son fusil de chasse en bandoulière.

Betsy, comme bien d'autres jeunes diplômé-e-s du secondaire au Nunavik, poursuivait jusqu'à récemment son cursus collégial dans le sud de la province (au collège Montmorency, à Laval). Elle aimait l'effervescence de la ville, les magasins et les spectacles de musique. Mais l'année de mise à niveau en français et d'adaptation scolaire, conjuguée à l'éloignement de la famille et à une certaine intimidation silencieuse, l'a fait renoncer à ses études. Cette année préparatoire, à laquelle doivent se soumettre les jeunes du Nord, est responsable du départ de plus de la moitié des étudiant-e-s inuit-e-s. Les mois passés à travailler ses notes et sa demande d'admission, à imaginer sa vie en ville, à découvrir les sushis, à essayer d'être adulte dans un monde où les chiens sont en laisse auront été une parenthèse dans sa vie. Sa débrouillardise,

son entregent et son bon anglais font d'elle une traductrice hors pair au CLSC de Salluit.

En parallèle, Charlie (à prononcer avec l'accent américain), directeur de l'école secondaire, revient de Montréal, où il a assisté à un congrès sur l'enseignement. Pendant ses quelques heures de congé, il a vu *Elvis* (2022), de Baz Luhrmann, six fois au cinéma. Il n'y a pas de limite du Nord au Sud pour admirer son idole sur grand écran et toucher au rêve américain. On s'est rencontré-e-s à YUL au dépôt des bagages; un non-hasard que les quelques âmes qui voyagent vers le Grand Nord connaissent bien. Il m'a confié avoir vu trop de jeunes revenir avec la mine basse. Il est catégorique: le système d'éducation du Québec est conçu pour que leurs jeunes échouent. Cette phrase reste en moi, encore aujourd'hui.

Au centre-ville de Salluit se dresse une grosse pancarte du gouvernement Legault, qui se congratule d'avoir investi 1,4 million de dollars dans les infrastructures et routes du village. La pancarte jure avec le paysage nordique qui parle sa propre langue, a ses propres codes.

Lors de nos nombreuses heures de voiture ensemble, à regarder ce paysage défiler, Betsy me fait découvrir une chanson d'un groupe de Caroline du Nord. Le soir, près du feu, Charlie chante «*If I Can Dream*» à la guitare; sa voix résonne dans la toundra. Je l'imagine au *Ultimate Elvis Contest*, et je me dis qu'il aurait sûrement fait les finales. ●

Audrey-Ann Dupuis-Pierre est productrice documentaire chez Metafilms. Elle a également fondé la compagnie de production Portage Films en 2021, où elle se consacre aux films d'auteur et aux vidéos d'art.

Marseille, France

Depuis novembre

Près de cinq ans après l'effondrement mortel de deux immeubles, Adèle Surprenant fait le point avec des militantes qui se donnent les moyens d'espérer.

C'ÉTAIT LE 5 NOVEMBRE 2018.

Les immeubles 63 et 65 de la rue d'Aubagne, dans le quartier de Noailles, s'effondraient sur huit personnes. Jean-Claude Gaudin, maire depuis 1995, réagissait sur Twitter et affirmait que de «fortes pluies» étaient en cause.

«Ce n'est pas la pluie, c'est l'incurie», ironise aujourd'hui Molly, militante toujours impliquée dans la lutte contre le mal-logement auprès du Collectif du 5 novembre, fondé au lendemain des événements pour venir en aide aux centaines de personnes évacuées.

Assise à la terrasse d'un café populaire coincé entre deux restaurants bobos, elle remonte le fil de la lutte contre l'habitat insalubre qui, à Marseille, est indissociable de celle contre la gentrification. Alors que 40 000 personnes y vivent encore dans des taudis, c'est, pour elle, la même négligence politique qui est responsable de l'augmentation de 20 % des prix de l'immobilier entre 2021 et 2022 dans le centre-ville et son quartier de Noailles. Une hausse aussi spectaculaire que surprenante, au vu de la mauvaise réputation qui colle à la peau de la cité phocéenne depuis des décennies, souvent pointée du doigt en raison de son insécurité. Mais ces dix dernières années, et particulièrement depuis la pandémie, le mistral a tourné, et Marseille est désormais victime de sa popularité.

«Comme il n'y avait pas de politique du logement, chacun a fait la sienne», dénonce Zohra, aussi membre du Collectif, en référence aux agences qui ont fleuri partout dans la ville et aux propriétaires de biens locatifs de courte durée.

L'élection de la gauche aux municipales de 2020 a, selon ces deux militantes, permis un meilleur dialogue avec les autorités. En 2021, une charte du relogement pour les personnes évacuées a été adoptée grâce aux pressions exercées par le secteur associatif. La société publique locale

d'aménagement d'intérêt national, la SPLA-IN Aix-Marseille-Provence, a également été créée pour lutter contre «l'habitat indigne et dégradé» du centre-ville. Ce printemps, elle a nommé les cabinets d'architectes responsables de la première phase de réhabilitation de 30 logements, sur les quelque 2 500 habitations qui seront rénovées.

La nouvelle administration municipale a par ailleurs tenu ses premiers états généraux du logement en novembre dernier, au terme desquels elle s'est entre autres engagée, avec les autres paliers de gouvernement, à favoriser la création de nouveaux logements sociaux et à «accélérer les interventions publiques» sur les habitats dégradés.

Mais si les autorités agissent désormais sur le mal-logement, elles échouent encore à faire face aux conséquences de la gentrification et du tourisme de masse, tout aussi décriées par les associations, les militant-e-s et les habitant-e-s.

Molly garde tout de même bon espoir: «Dans cette ville qu'on imaginait bordélique est née une organisation citoyenne.»

«Une mobilisation citoyenne et populaire qui a réussi à s'imposer face aux pouvoirs publics», ajoute Zohra. Et qui pourrait le faire à nouveau. ●

Adèle Surprenant est journaliste indépendante. Établie à Marseille, elle travaille entre Montréal et la Méditerranée, et s'intéresse aux enjeux migratoires, au travail, aux féminismes et aux mouvements sociaux. Elle a publié la Correspondance «La révolte par la fête» dans *Nouveau Projet* 17.

Antakya, Turquie

24 000 secousses

Amélie Panneton a observé les impacts des
tremblements de terre qui ont frappé le sud du pays.

■ **À LA FIN AVRIL, NOUS PARTONS TÔT** de Gaziantep pour nous rendre dans la province d'Hatay, un croissant de territoire situé entre la Syrie et la Méditerranée. En chemin, nous traversons des champs d'oliviers et de pistachiers, de belles choses vivantes qui s'accrochent aux vallées. Nous voyons de plus en plus de tentes à mesure que nous avançons : le long des routes, déposées à côté des maisons craquelées.

La structure de coordination humanitaire d'aide aux victimes des séismes est basée à Gaziantep, mais la région la plus sévèrement affectée compte 11 provinces. Parmi celles-ci, nous savons qu'Hatay est la plus touchée. S'en rapprocher, c'est faire le chemin vers quelque chose comme l'épicentre, là où l'idée de la destruction commence. Ici, on parle de tremblements de terre au pluriel. Il y a eu quatre séismes, deux le 6 février et deux autres 14 jours plus tard, le 20. Et il faut aussi compter les répliques : plus de 24 000 secousses ont été enregistrées depuis le premier tremblement.

Nous arrivons en avant-midi à Antakya, la capitale provinciale. Federica veut voir les camps de déplacé-e-s ; moi, je veux comprendre comment tout le monde travaille ensemble, le gouvernement turc, les organisations humanitaires, les ONG locales, les groupes d'entraide ; Abdullah, qui conduit, veut revoir l'endroit où il a fait ses études d'ingénierie. Il guide le quatre-quatre à travers la ville, l'Antioche de la route de la soie, en décrivant des cafés et des rues qui n'existent plus. Étrangement, il n'y a presque pas de décombres, que quelques bouquets d'édifices encore debout, vides et creusés de l'intérieur par les secousses.

Nous sommes là pour une visite de repérage : il s'agit de constater comment l'assistance humanitaire se déploie, ce qu'il reste à faire. Presque trois mois se sont écoulés depuis

les premiers séismes, et plus de deux millions et demi de personnes habitent toujours dans des tentes. Des chiffres approximatifs pour une situation mouvante. Aux gens que nous rencontrons, nous posons des questions pour essayer d'épingler quelques éléments : qui a accès aux distributions alimentaires organisées dans les camps ? Est-ce qu'il y a encore des guichets bancaires à Antakya ? Est-ce que les familles admissibles aux programmes de transferts financiers peuvent retirer l'argent qui leur est envoyé ? Où sont allé-e-s les réfugié-e-s syrien-ne-s qui habitaient ici ?

Federica me dit : « Plus le temps passe et moins on se sent immédiatement utile. » Elle a raison. Le travail de colliger et d'analyser l'information devient plus complexe à mesure qu'on s'éloigne des premiers moments de l'urgence. À Antakya, nous avons l'impression de nous frayer un chemin à travers les couches de données, à la recherche des leviers qui, si l'on y appliquait la pression nécessaire, mèneraient à ce que tout le monde nous demande : une solution de rechange aux tentes pour passer l'hiver, des milieux de vie sécuritaires, des emplois, de l'espace pour réfléchir et faire les meilleurs choix possibles, pour soi et les personnes qu'on aime.

Au sortir de la ville, nous roulons devant un site d'enfouissement de décombres, dans lequel dort probablement de l'amiante. Abdullah ralentit, sourit tristement : un chat maigre sautille d'une pile à une autre—même pas précautionneux, trop affamé pour ça. ●

Amélie Panneton a grandi en Acadie et vit maintenant à Montréal. Elle a publié plusieurs romans, et collabore au site web de *Nouveau Projet* comme critique littéraire. Elle est aussi travailleuse humanitaire.

Beyrouth, Liban

Une résilience qui a bon dos

Gabriel Cloutier Tremblay constate que
la population est livrée à elle-même pour affronter
les conséquences des explosions de 2020.



AU-DESSUS DE LA PORTE D'ENTRÉE

du Beirut Art Centre, l'œuvre de Natascha Sadr Haghghian, *This Darkness That Is upon Us*, est bien en vue : un tube en verre lumineux, représentant une allumette enflammée dans l'obscurité. Une métaphore de la noirceur qui s'est installée sur la capitale libanaise depuis les explosions du 4 août 2020.

De retour au Liban pour amorcer une recherche artistique documentaire sur la possible déconstruction du concept de la résilience, je rejoins, avec mes collègues Diane Albasini (Suisse) et Antoine Neufmars (Belgique), notre ami Walid Saliba, qui nous avoue avoir perdu une vingtaine d'amis-e-s dans la dernière année. Ils et elles sont parti-e-s vivre dans les grandes capitales européennes et nord-américaines. C'est que les récentes crises financières, sociales et politiques ont incité les plus jeunes et les plus privilégié-e-s à quitter le pays. Pendant ce temps, ceux et celles qui restent doivent se débrouiller seul-e-s face aux nombreuses pénuries (électricité, médicaments, essence), devant un gouvernement qui loue la résilience de son peuple plutôt que d'apporter des solutions concrètes aux défis auxquels il est confronté.

Thierry Ribault parle, dans *Contre la résilience* (2021), de «nouvelle technologie du consentement» en référence aux politiques fondées sur la résilience dans la gestion de la catastrophe de Fukushima ou de la Covid-19. Le chercheur en sciences sociales au Centre national de la recherche scientifique remarque qu'un des effets de ce qu'il appelle la résiliorthérapie est «d'ôter aux populations toute perspective de prise de conscience de leur situation et de révolte par rapport à elle». Pour la classe politique, les ONG, et même les publicitaires, c'est devenu un cliché d'évoquer la résilience du peuple libanais et son passé tumultueux qui l'aurait conditionné à toujours être en mode solution.

En réalité, plusieurs observent qu'il a plus souvent été contraint de l'être. «Au Liban, tu ne peux pas vivre en vase clos. Ici, ta vie est intimement liée à celle des autres. Il en va de notre responsabilité d'agir ainsi», confie Jean Hatem, vidéaste et photographe rencontré lors d'un entretien pour la recherche. Il nous raconte que pendant que des familles s'orientent vers l'autosuffisance alimentaire et énergétique en faisant des réserves de lentilles et de bois et en fabriquant leur huile d'olive, d'autres créent des réseaux d'entraide afin de se détacher le plus possible du système. Comme la société publique Électricité du Liban ne fournit plus que deux heures d'électricité par jour aux foyers, on installe des panneaux solaires partout.

«S'adapter à l'humiliation au quotidien parce qu'on est résigné, ce n'est pas de la résilience. Pour moi, c'est de la soumission», se révolte Gabriel Khairallah, prêtre et professeur de littérature à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth et à Sciences Po Paris. Pour celui qui s'est fait tabasser par l'armée libanaise lors des manifestations face à l'inaction du gouvernement après l'explosion, la solution passe par l'engagement et la mobilisation. «La survie individuelle où chacun tente de tirer son épingle du jeu, c'est une forme de paresse, d'anesthésie collective.»

Pour mieux résister à cet engourdissement, des médias indépendants, comme *Megaphone*, défient les autorités en amplifiant les voix marginalisées et progressistes. C'est peut-être par la libre circulation de l'information qu'une éclaircie pointera. ●

Comédien, metteur en scène, auteur et scénographe, **Gabriel Cloutier Tremblay** est codirecteur artistique de KILL TA PEUR, compagnie de création.

Photo : Gabriel Cloutier Tremblay



27^e édition

LE RENDEZ-VOUS DES GRANDES GUEULES

Festival de contes et récits de la francophonie de Trois-Pistoles

DU 1^{ER} AU 8 OCTOBRE 2023

compagnonspatrimoine.com

Sagaing, Birmanie

Des robes couleur safran

Juliette Verlin s'est rendue dans le noyau dur du bouddhisme, où les moines se font plus discrets que jamais.

ENTRE DEUX COLLINES COUVERTES

de pagodes dorées, un groupe de novices en robe ocre rit en sortant d'un monastère sous la douce lumière de fin du jour. Autour d'eux, des chiens errants aboient, et un moine âgé marche seul, son bol à aumône porté en écharpe. Le gérant d'un *tea shop*, ces cafés de rue, les observe en balayant.

Plus de deux ans après le coup d'État ayant porté l'armée birmane au pouvoir, le calme qui règne ici permet parfois d'oublier qu'à quelques dizaines de kilomètres à peine, les conflits armés déplacent des populations et incendient des villages sur leur passage. «Il ne se passera jamais rien à Sagaing», affirme le propriétaire du *tea shop*. «C'est un lieu préservé, en dehors des conflits.»

En Birmanie, les moines ont souvent pris part aux mouvements politiques depuis l'indépendance du pays en 1948. Les médias du monde entier ont couvert les événements de 2007, surnommés «révolution safran» d'après la couleur de la robe des moines qui ont manifesté au premier rang, portés par une population exténuée par le cout de la vie et la dictature. Ces dix dernières années ont aussi vu l'émergence de mouvements nationalistes radicaux, cristallisés par Ma Ba Tha, une organisation bouddhiste, et sa figure de proue, U Wirathu. Mais depuis février 2021, les moines sont plus discrets.

«Je ne sais pas pourquoi», admet Joah McGee, le créateur du balado *Insight Myanmar*, de longs entretiens qui couvrent des sujets de société sous le prisme du bouddhisme et de la spiritualité. En Birmanie, 90% de la population est bouddhiste, et «beaucoup de bouddhistes sont engagés socialement et politiquement».

Pour U Waryama, les moines de Sagaing, comme tous les autres, «ne pourront pas rester neutres très longtemps». Lors

du coup d'État, ce moine originaire du centre du pays a abrité de jeunes manifestants dans son monastère. Recherché par la junte militaire, il s'est réfugié dans une zone contrôlée par des révolutionnaires, où il a fondé le réseau Spring Revolution Sangha Network. Pour lui, «c'est inapproprié pour un être humain de rester indifférent à l'injustice».

Depuis la prise de pouvoir par les militaires, plus de 19000 personnes sont toujours derrière les barreaux, et environ 3659 ont été tuées. Les monastères ne sont plus des lieux surs; ils sont fouillés et parfois bombardés. En mai dernier, trois moines ont été condamnés à 22 ans de prison pour avoir hébergé des révolutionnaires dans leur monastère.

«Prêcher l'amour et la tolérance auprès de terroristes comme Min Aung Hlaing ne fonctionne plus», ajoute U Tun Kyi, un leader musulman. Le cofondateur du Spring Revolution Interfaith Network est catégorique: «Contre l'agression, on doit se défendre.»

Le vide laissé par les moines a permis l'émergence de nouvelles voix, notamment des femmes, souvent jeunes. Une petite révolution en soi dans un pays traditionnellement dirigé par une majorité d'hommes âgés. Pour Joah, c'est le signe que le bouddhisme birman évolue, et la société aussi. «Nous allons peut-être voir apparaître des lignes de faille entre la jeune génération qui risque tout et les moines aux valeurs plus traditionnelles qui ne les soutiennent pas», explique-t-il, pensif. ●

Juliette Verlin est une journaliste française qui vit à Rangoun depuis plusieurs années. Elle couvre les enjeux sociaux et politiques liés au coup d'État militaire de 2021.

LES FILMS DU 3 MARS ET MAINTENANT ET PLUS TARD
PRÉSENTENT



SÉLECTION OFFICIELLE



UN FILM DE
ARIANE FALARDEAU ST-AMOUR ET PAUL CHOTEL

DES VÍO NOCHE

AVEC

ABDALLAH TOUÏMIA
RICARDO FLORES AGUIRRE
MARTINE FRANCKE
JANETH MARTÍNEZ ARACÓN
CARLOS GERARDO TICÓ MORENO
SYLVIANE LE METAIS
ÁLVARO ROJO

ET LA VOIX DE

MARIE BRASSARD

(DÉTOUR DE NUIT)

PRODUIT PAR JEANNE DUPUIS, OMAR ELHAMY ET SIMON ALLARD IMAGE ARIANE FALARDEAU ST-AMOUR MONTAGE PAUL CHOTEL ET OMAR ELHAMY DIRECTION ARTISTIQUE CATHERINE K PELLETIER
SON JULIAN DARBY, SAMUEL GAGNON-THIBODEAU ET JOEY SIMAS MUSIQUE GABRIEL CHWOJNIK

TELEFILM
CANADA

TALENTEUND

SODEC
Québec

Québec
Cinéma et Télévision
SODEC

Canada

OUTPOST

MAIN|FILM

FIRSTCUTLAB

F3M

À L'AFFICHE LE 22 SEPTEMBRE

EN BANLIEUE DU MONDE



LE REPORTAGE – Et si Laval était l'endroit parfait pour repenser le stéréotype de la banlieue nord-américaine et le projet social qu'elle était censée incarner ?

TEXTE CATHERINE EVE GROLEAU

PHOTOS HUBERT HAYAUD

Considéré dans ce texte

La courtepoinTE lavalloise. Son kitch pavillonnaire et ses nombreux bungalows. L'épicière Sarita, la matriarche Christina et l'abbé Kanayoge. L'entraide des communautés.

ON PEUT Y VOIR UNE MER DE BOULEVARDS, de concessionnaires automobiles, de salons de beauté et de chaînes de restauration rapide à perte de vue, avec en point de mire un ciel bleu qui semble vouloir tout absorber tellement les édifices sont peu élevés et les trottoirs déserts. Si plusieurs n'y voient que son fameux Carrefour, son *bling-bling* et ses bandes de jeunes en survêtement Adidas, Laval est aussi une banlieue insaisissable, multiple, hétéroclite et aussi enchantée.

Avant de devenir Laval en 1965, l'île Jésus a été façonnée pendant plus de 300 ans par ses anciennes municipalités, qui ont laissé une trace sur la toponymie de ses 14 quartiers actuels : Chomedey, Laval-des-Rapides, Duvernay, Laval-Ouest, Pont-Viau, Sainte-Rose, Auteuil, Fabreville, Les Îles-Laval, Laval-sur-le-Lac, Sainte-Dorothée, Saint-François, Saint-Vincent-de-Paul et Vimont.

Depuis sa création, les architectures les plus diverses ont explosé dans le béton des artères principales de ses quartiers populeux—les boulevards Saint-Martin, Curé-Labelle et des Laurentides. Quartiers denses et gangs de rue au

sud, enclaves riches et ostentatoires à l'ouest, agriculture et champs à perte de vue à l'est, monde riverain et champêtre au nord, manufactures de toutes sortes et industries pharmaceutiques au centre : le paysage de la ville est tout sauf homogène. L'infographie kitch de ses commerces et les duplex crachant des vidanges à la rue de ses secteurs défavorisés cohabitent avec des îlots de banlieue modeste et des quartiers qui semblent sortir des pages d'un magazine léché d'architecture *mid-century*.

En longeant en voiture le boulevard Curé-Labelle un peu après l'intersection du boulevard Notre-Dame, sur 50 mètres, des affiches diverses racontent l'histoire des différentes diasporas lavalloises. Nuits de Beyrouth, restaurant libanais, succède à la rôtisserie portugaise Asteria, au Marché Kabul, à une épicerie pakistanaise, au restaurant indien Roti Boti et à l'épicerie La Bodeguita Latina, où j'apprends à cuisiner le cactus avec Maria en pratiquant mon espagnol. La courtepoinTE lavalloise est diversifiée comme sa population, qui provient aussi bien des plus étouffantes mégaloPoles du monde que de ses quartiers agricoles. Sa population au début du 20^e siècle n'était que d'une dizaine de milliers d'habitant-e-s, majoritairement de langue française, pauvres et catholiques ; elle est maintenant de 446 476 habitant-e-s de tous horizons linguistiques, économiques et religieux. Aujourd'hui à Laval, la Syrie et Haïti figurent au premier rang des pays de naissance des personnes récemment immigrées, suivis de la Colombie, de l'Égypte, de la Tunisie et du Cameroun. Sur l'entièreté du territoire, de trois à quatre Lavallois-es sur dix proviennent de l'immigration, et plus du tiers des jeunes de



moins de 25 ans sont issu-e-s de la diversité culturelle. Entre 2001 et 2016, la population immigrante de Laval a grimpé de 123 %, et une grande proportion de celle-ci s'est installée dans Chomedey, quartier peuplé par 43 % de résident-e-s venu-e-s d'ailleurs.

Au supermarché indien Cherry sur le boulevard Samson, à Chomedey, Sarita, qui a quitté Delhi pour Laval pendant la pandémie, me dit, après m'avoir donné un sac rempli de samossas et de sucreries délicieuses qu'elle refuse de me laisser payer, que «si c'était à refaire, on referait la même chose». Elle a, dit-elle, «trouvé la paix ici». Afin d'immigrer,

son mari et elle ont accumulé pendant des années l'argent nécessaire. Avant même d'avoir mis les pieds au Québec, Sarita savait qu'elle y établirait un commerce, et que ses enfants pourraient grandir dans une société plus juste que celle qui l'a vue grandir.

Dans ses grands yeux noirs soulignés de khôl, je vois la reconnaissance et le soulagement quand elle me dit qu'elle ne va jamais quitter Laval, qu'elle et son mari y ont «trouvé refuge». Ce qu'elle aime ici, c'est l'équité qui manque cruellement dans son Inde natale. Quand elle est arrivée à Laval, ce qui l'a saisie, c'est que les règles sont les mêmes pour tout



L'abbé Bernard Kanayoge est Rwandais, et sa communauté est majoritairement blanche; très différente de celle qui danse et chante lors des liturgies dans son pays natal.

le monde: si elle ne s'arrête pas au stop ou qu'elle dépasse les limites de vitesse en conduisant, elle, cinquantenaire modeste, ne sera pas plus sanctionnée que ceux et celles qui ont de l'argent ou qui sont né-e-s dans une caste supérieure. Ici, en plus, «personne ne se juge comme à Delhi, je peux prendre l'autobus et je ne ferai pas rire de moi parce que je n'ai pas les moyens de m'acheter une voiture de luxe».

Sarita n'est pas la seule à avoir fait de cette banlieue disparate son repaire: dans ma classe au Collège de Bois-de-Boulogne, au nord de Montréal, à un pont de Laval, chaque année, des élèves lavallois-es me racontent leur histoire d'exil ou celle de leurs parents. Le reste du monde, déconnecté de leur réalité, leur reproche de faire du français une option quand, tous les jours, entre les murs de ma classe, leur accent impeccable le préserve. Beaucoup lisent Molière et Voltaire et rédigent mieux que ceux et celles dont l'arbre généalogique s'enracine au Québec depuis des centaines d'années. Leurs parents ne parlent pas souvent un français aussi impeccable que le leur, mais ils ont eu le courage de débroussailler le chemin: certains ont été déportés par les guerres, les tremblements de terre, la dictature, alors que d'autres ont simplement voulu offrir de meilleures chances à leurs enfants.

Peu de banlieues nord-américaines ont été le refuge de nombreuses communautés multiculturelles comme le fut Laval dès les années 1960. Même si sa population était encore majoritairement francophone et catholique lors du recensement de 1961, un-e Lavallois-e sur cinq était alors né-e hors du Canada, ce qui représentait plus de 12 000 personnes. Chomedey, la municipalité la plus peuplée de l'île, comptait plusieurs membres de la communauté juive, qui avaient été attiré-e-s par les institutions religieuses du 450. À ceux-ci s'ajoutaient de nombreuses familles allemandes, italiennes, polonaises et hongroises.

C'est surtout à partir des années 1970, grâce à un taux de natalité en déclin, que la population migrante gagna en

importance sur l'ensemble de l'île. Les immigrant-e-s, qui au départ avaient transité par Montréal avant de s'établir à Laval, viendront ensuite directement de toutes les parties du monde. Dans les années 1990, la municipalité était la troisième région administrative du Québec en matière d'accueil et d'intégration des immigrant-e-s, après Montréal et la Montérégie.

Une histoire de banlieue

Chaque jour, des milliers de Lavallois-es quittent leur quartier en voiture ou en transport en commun pour emprunter une des quatre autoroutes qui sillonnent la ville du sud au nord: au centre, l'autoroute des Laurentides, A-15, inaugurée en 1958; à l'ouest, l'autoroute Chomedey, A-13, inaugurée en 1973; et à l'est, les autoroutes Louis-Hippolyte-La Fontaine, A-25, et Papineau, A-19, construites en 1971 et 1970.

Comme toutes les grandes banlieues nord-américaines, Laval fut construite autour d'autoroutes qui ouvrirent la ville à ses régions et à leurs nombreux espaces de villégiature. Après avoir été une destination prisée pour ses berges et ses activités nautiques—on peut penser au Boating Club, dans le quartier Sainte-Rose, qui attira un grand nombre d'anglophones de Montréal, puis des francophones—, elle devint peu à peu une banlieue où l'on vit à l'année, grâce à la voiture qui y fit exploser ses premiers *drive-in* et ses maisons enclavées par des stationnements.

En 1964, parce que de nouveaux quartiers étaient en plein essor sur le territoire créé par ces axes routiers en développement, le ministère des Affaires municipales du Québec annonça une commission d'étude dirigée par le juge Armand Sylvestre. Cette commission avait pour but d'organiser la croissance et la densification de la ville et d'uniformiser l'accès aux différents services, de plus en plus demandés par les nombreuses familles qui avaient pu quitter Montréal grâce à la naissance du crédit.



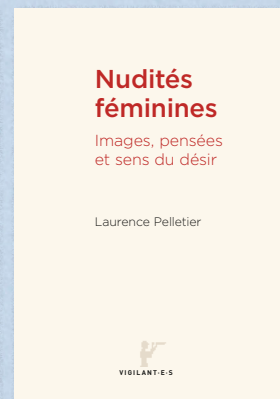
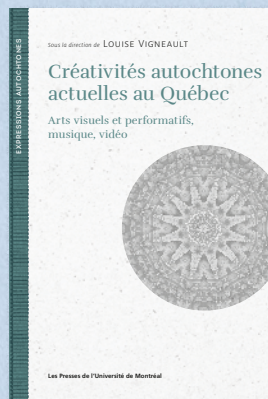
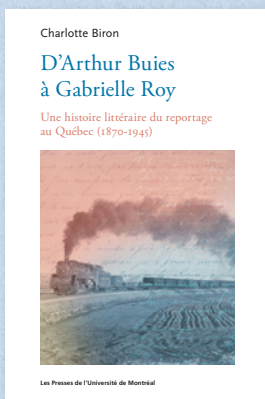
Peu de banlieues
nord-américaines
ont été le refuge
de nombreuses
communautés
multiculturelles
comme le fut Laval
dès les années 1960.

Un an plus tard, la commission d'études formulait sa recommandation à travers le slogan «Une île, une ville», qui fut contesté par plusieurs municipalités lavalloises jusqu'à ce que le gouvernement impose leur fusion. L'inauguration de l'hôtel de ville en novembre 1964 par René Lévesque, alors ministre des Richesses naturelles, cristallisa ce bond en avant.

La charte de la Ville fut ensuite sanctionnée le 6 août 1965, et Jean-Noël Lavoie, maire de Chomedey, devint dix jours plus tard le premier maire de Laval. Bien que regroupées sous la même enseigne à coup de poignées de main et de coupes de banderoles, les différentes municipalités de l'île Jésus n'étaient aucunement identiques. Laval a longtemps été une campagne, semée de maisons et de bâtiments de ferme, de moulins, de forêts et de boisés, avant que l'étalement urbain fasse exploser sa ruralité et que les nombreuses terres agricoles soient transformées en lots résidentiels ou en friches abandonnées en bordure des autoroutes. Cette nature luxuriante, qui fut autrefois une partie intégrante de son territoire, se retrouve encore dans certains de ses secteurs ruraux, car en 1978 la Loi sur la protection agricole du territoire du Québec arrêta ce mouvement et permit la préservation des hectares agricoles qui occupent aujourd'hui plus de 30 % du territoire local, sans compter les 9 % de milieux naturels protégés sur ses berges riveraines et dans ses milieux humides.

Hors de ces espaces protégés, les quartiers résidentiels favorisèrent l'établissement de compagnies d'investissement grâce à différents programmes de prêts gouvernementaux. Lentement, les résident-e-s commencèrent à quitter les champs pour travailler dans les divers entrepôts installés sur le territoire, beaucoup appartenant au secteur agroalimentaire, qui prospéra économiquement sur l'île, et qui permit à la population d'améliorer ses conditions de vie et d'accéder à la classe moyenne.

www.pum.umontreal.ca



Les Presses de l'Université de Montréal

P | U | M



Laval : à contrecourant du ghetto blanc

Contrairement à la banlieue étatsunienne, qui a été un refuge pour la classe moyenne de majorité blanche, Laval a rapidement pris les couleurs d'une histoire bien différente. À l'origine des quartiers ségrégués de nos voisins du sud qui créèrent des frontières tant visibles qu'invisibles : la décision du président Roosevelt de mettre en place la Federal Housing Administration (1934) afin d'émettre des prêts hypothécaires destinés exclusivement aux Blancs qui quittaient la ville, puis celle du président Truman d'adopter la Housing Act (1949) pour subventionner la construction de maisons

vendues aux vétérans blancs. Ce mouvement appelé l'exode des Blancs, *white exodus* ou *white flight*, ghettoïsa les Afro-Américain-e-s des centres¹, en soufflant d'abord sur les grandes villes américaines telles Detroit et Cleveland, en réaction à l'arrivée des communautés afro-américaines, notamment dans les écoles qui commençaient à être fréquentées par les minorités ethniques.

¹ En 1966, la commission Kerner, créée à Boston en 1967 dans le but d'enquêter sur les origines des émeutes raciales à Detroit, statua que « la société blanche [était] profondément impliquée dans la construction du ghetto ».

27 SEPTEMBRE ➔ 1 OCTOBRE 2023

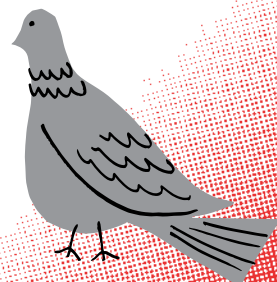
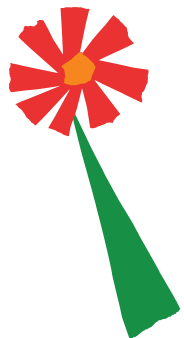
POPMONTL



FESTIVAL INTERNATIONAL DE MUSIQUE

CANDI STATON DR. CORNEL WEST BONNIE "PRINCE" BILLY
CHARLOTTE ADIGÉRY & BOLIS PUPUL LEITH ROSS JUNGLEPUSSY
MEN I TRUST BAHAMADIA SHABAZZ PALACES TANGERINE DREAM
BELL ORCHESTRE LORRAINE JAMES KATE NV ISLANDS LILA IKÉ HAND HABITS
SKULLCRUSHER ANNAHSTASIA MALI OBOMSAWIN SEXTET BEYRIES ANJIMILE
WATER FROM YOUR EYES BERNICE CHARLOTTE CORNFIELD LAURENCE-ANNE GEORGIA
FRANKIE AND THE WITCH FINGERS NUOVO TESTAMENTO BECCA MANCARI PYPY LA SÉCURITÉ
TOMMY LEFROY GAVSBORG ALANNA STUART GROUNDSOUND TS ELLISE AKA ELLE BARBARA
JAMES OSCAR BEATRICE DEER RATBOYS ELLIS DIZZY TENGGER MAUVEY KIMMORTAL NYSSA
ACTIVITY MADELLINE N NAO KARMA GLIDER MOTHER TONGUES IGUANA DEATH CULT HOT GARBAGE
MARKER STARLING ASHLEY SHADOW NIRA BLONDE DIAMOND M.I.BLUE NAOUH ALIX FERNZ AND MORE!

5 JOURS DE MUSIQUE, ARTS VISUELS, FILMS, CONFÉRENCES, ARTISANAT ET PLUS!



BILLETS ET PASSES EN VENTE MAINTENANT

POPMONTREAL.COM

((Siriusxm))

FACTOR

Canada

Québec

Montréal

TOURISME /
MONTREAL



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

CONSEIL
DES ARTS
DE MONTREAL

FOUNDAION
SOCAN
FOUNDATION

Au même moment, Laval annonçait une autre façon de vivre. Si dans les années 1940 l'immigration y était encore peu présente à l'exception des communautés italiennes, juives et belges, cela changea lorsque la Société canadienne d'hypothèques et de logement instaura, de 1946 à 1979, des programmes de maisons à prix modique offertes tant aux familles immigrantes qu'aux familles francophones. Certaines banlieues, comme celle de Laval, se retrouvèrent ainsi à s'émanciper des fondements idéologiques de la banlieue américaine. Dans les catalogues de la SCHL, les familles immigrantes pouvaient, elles aussi, choisir entre plus de 630 modèles de maisons selon leur réalité économique, ce qui rendit la banlieue accessible à la population montréalaise moins aisée et aux minorités qui traversèrent les ponts vers le nord.

Entre 1951 et 1961, le quartier Chomedey passa ainsi de 7 732 à 30 445 habitant-e-s, Duvernay, de 1 529 à 10 939, Laval-des-Rapides, de 4 998 à 19 227, Pont-Viau, de 5 129 à 16 077 et Saint-Vincent-de-Paul, de 4 372 à 11 214. Des projets immobiliers à faible coût—tels Arèsville, Fabreville et Renaud, fondés en 1955, 1957 et 1959—contribuèrent à cette explosion démographique, en dépit de normes de construction douteuses, une des raisons qui justifia la commission Sylvestre. Le projet Abeilles, dans le même esprit, fut élaboré pour les familles moins privilégiées dans les années 1970 sur une métaphore apicole, celle d'une communauté vivant dans des jumelés hexagonaux à l'allure de ruches et entourés des rues de la Reine ou des Alvéoles. Ce complexe, aux antipodes des stéréotypes de la banlieue américaine du chacun pour soi et de l'autonomie à tout prix, faisait écho à la Russie, qui proposait un développement collectiviste axé sur le regroupement dans des tours d'habitations et des quartiers densifiés.

Portée par ce boum immobilier, Laval accueille 50 ans plus tard plus du quart de tou-te-s les immigrant-e-s grec-que-s, philippin-e-s et syrien-ne-s du Québec en entier. Elle est devenue, à l'image de son quartier des abeilles, un rucher pour accueillir une migration qui n'a jamais été uniquement celle de l'exode des Blanc-he-s, mais qui a aussi été celle de plusieurs communautés qui y trouvèrent un allègement économique en quittant la ville de Montréal trop dispendieuse.

À un pont de Montréal : un refuge face à la gentrification

D'Ahunsiac-Cartierville, le pont Lachapelle nous amène directement dans les quartiers les plus peuplés et denses de Laval, soit Chomedey et Laval-des-Rapides, qui bordent la rivière des Prairies. Les raisons qui font que tant de gens l'ont emprunté pour venir s'installer à Laval sont multiples. Sur un coup de tête improbable, comme ma mère qui, dans les années 1970, passa du peuplé quartier Ville-Émard aux rangs presque déserts du Bas-du-Fleuve, j'ai quitté en 2010 le Mile End que j'habitais depuis dix ans pour Sainte-Rose, fuyant un quartier qui s'embourgeoisait trop pour une mère seule et son garçon de quelques mois. Ce choix, à rebours de la doxa qui veut que rien n'existe en dehors de Montréal, fut reçu avec tant de préjugés par mon entourage qu'il me devint encore plus cher. Car fuir mon quartier, c'était aussi fuir

l'étroitesse d'esprit de quelques communautés élitistes bien plus uniformes et fermées que n'importe quelle banlieue.

Plus tard seulement, je découvris qu'en 1954 mon grand-père paternel—que je n'ai jamais connu—avait lui aussi refusé son propre dictat, celui de mon arrière-grand-père exigeant qu'il reprenne les rênes de la compagnie familiale. Pour ne pas suivre les ordres de son père, qui l'envoyait draver tous les hivers à Cap-de-la-Madeleine, il partit comme beaucoup d'autres vers les promesses d'un nouveau territoire : Laval.

Déjà, à l'époque où mon grand-père y installait sa maison et sa manufacture—qu'il avait baptisée Laurentides Kitchen—, Chomedey était tout sauf uniforme. Anne-Marie Alonzo, poète et écrivaine d'origine égyptienne, lauréate du prix Émile-Nelligan, a mis en mots le parcours que beaucoup d'immigrant-e-s firent pendant cette période entre Parc-Extension, un quartier de Montréal, et Laval : « Nous arrivions d'Égypte, à peine trois ans auparavant. Comme tout immigrant débarquant à Montréal, nous nous sommes retrouvés à Parc-Extension » et puis à Chomedey, où ses « parents aimaient vivre² ».

Ce passage fut presque balisé de panneaux de signalisation pour certaines communautés se suivant à la file, particulièrement les Grec-que-s qui s'installèrent tôt dans ce secteur de Laval. Beaucoup de gens de partout s'y implantèrent, des Juif-ve-s, des Arménien-ne-s, des Portugais-es : le chemin n'était fermé à personne. Cette traversée d'un lieu à l'autre, pour beaucoup de gens arrivés très jeunes au Canada, fera du pays natal un lieu lointain. Par conséquence, l'immigrant-e « ne connaît du pays qu'histoire donnée³ ». Pour retrouver autrement cet espace, plusieurs écrivain-e-s de la place ont tenté de raconter ce retour au pays par l'écriture, entre autres les poètes haïtiens Roland Morisseau et Saint-John Kauss, la Libanaise Cécile Kandalaft et le poète italien Fulvio Caccia.

Cette nostalgie du pays est aussi palpable dans les restaurants qui poussent inlassablement sur le territoire lavallois. L'aspect primal et émotif de la nourriture, les odeurs et les coutumes qui y sont associées, en font des endroits précieux pour soigner le dépaysement. Dora est la fille de Christina, fière matriarche aux fourneaux du restaurant qui porte son nom, une institution de la communauté grecque située sur le boulevard Notre-Dame, à Chomedey. Beaucoup de Grec-que-s sont venu-e-s s'installer à Montréal à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, lors de la guerre civile de 1946-1949 ou du coup d'État de 1967. La génération de 1950 ne parlait ni le français ni l'anglais. Pour survivre, nombre de ces immigrant-e-s ont eu à s'épauler, ce qui favorisa l'apparition de ghettos comme dans Parc-Extension—d'où sont parties bien des personnes d'origine grecque qui résident désormais à Laval. La famille de Dora a fait ce chemin comme plein d'autres, pour « avoir de l'espace et un milieu sécuritaire pour élever les enfants ».

2 Anne-Marie Alonzo dans *Une île en mots : Laval se livre*, sous la direction de Claire Varin et Laurent Berthiaume, Éditions Brève, 2005.

3 Anne-Marie Alonzo, *Bleus de mine*, Éditions du Noroît, 1985.



Dora est assise à une petite table proche de la caisse enregistreuse. Autour d'elle, même s'il n'est que 16h30, la salle est déjà remplie de gens de partout. Lorsqu'elle a ouvert ici, elle a senti «qu'il y avait de la place pour tout le monde». Ce qui rend le restaurant Christina's Cuisine si populaire, c'est que contrairement aux autres commerces du genre qui abondent dans le quartier, il est à l'image des *taverna* traditionnelles et offre de typiques repas longuement mijotés tels le *stifado* et le *youvetsi*. Les habitué-e-s s'y rendent pour retrouver, comme me l'a avoué Emmanuel Druskas, un agent immobilier de Chomedey fréquentant l'endroit, le gout de

cette cuisine réconfortante qui leur rappelle leur famille et leur enfance. Christina ne parle que le grec, langue qui se perd rapidement en ce moment dans sa diaspora. Quand je lui demande si elle continuera de l'enseigner à ses enfants, Dora me dit que c'est très important qu'ils ne perdent pas l'usage de leur langue maternelle, et tout autant qu'ils parlent le français et l'anglais—qu'ils manient par ailleurs aussi bien que leur grand-maman unilingue manie les casseroles aux fourneaux du Christina's.

Le Christina's Cuisine est situé dans le quartier où mon fils fréquente l'École d'éducation internationale de Laval,

qui, par sa vocation, attire des enfants de partout sur l'île. Chaque jour, fiston dine avec ses ami-e-s des quatre coins du monde. À l'école Saint-Marc, qu'il fréquentait au primaire, dans Rosemont, un quartier montréalais dont les rues s'embourgeoisent à coup de démolitions et de reconstructions, ses tablées d'ami-e-s étaient blanches, de la classe moyenne élevée. À l'École internationale, son ami Marc vient du Liban, comme 10 % des Lavallois-es, son ami Andrew est Chinois, Kalia est Portugaise et Jacob et Mikhael sont Vietnamiens, sans compter les Haïtien-ne-s, les nombreux-euses Magrébin-e-s, les Russes et les Roumain-e-s de son groupe. Le midi, ce ne sont pas des enfants provenant tous de la même classe sociale qui s'assoient avec lui, et c'est la même chose pour les jeunes qui lui lancent le ballon dans les entraînements de son équipe de soccer du FC Laval. Bien loin de la réalité homogène rosemontoise, ce qui l'entoure à Laval est une réalité culturelle, linguistique et économique diverse.

L'enclave de l'est : du terroir au multiculturalisme

Devant l'église de Saint-François-de-Sales sur le boulevard des Mille-Îles, à la pointe est de l'île, les rapides de la rivière des Mille Îles s'apprentent à se jeter dans la rivière des Prairies. Dans ce secteur, le paysage lavallois change brutalement : maisons patrimoniales, fermes, hauts silos et champs à perte de vue. Au presbytère, l'abbé Bernard Kanayoge est Rwandais, mais sa communauté est majoritairement blanche : très différente, donc, de celle qui danse et chante lors des liturgies dans son pays natal. Son église est très peu fréquentée par des paroissien-ne-s issu-e-s de l'immigration, même si, comme il me le raconte, l'une des fermes environnantes vient tout juste d'accueillir 15 Malgaches pour le travail des champs, et que l'église voisine est beaucoup plus multiculturelle que la sienne.

La région des confins de l'île où l'église est sise semble être une capsule temporelle gardant en vie ce que fut Laval à la grandeur de son territoire, et cette chapelle en pierres, le lieu où les gens se réunissaient et se réunissent encore pour briser l'isolement provoqué par ces vastes étendues de terre. Comme en témoigne l'abbé Kanayoge, ce quartier n'a pas suivi le rythme des quartiers avoisinants et est resté moins peuplé, car peu de familles immigrantes choisissent de dédier leur vie à l'agriculture : celle-ci reste majoritairement l'apanage des familles natives, qui se transmettent les fermes de père en fils, si elles ne s'en débarrassent pas, à cause des coûts d'exploitation faramineux et de l'expertise tombée en désuétude que demande ce métier.

Tous les jours, Yves, mon voisin d'en face, en bottes de caoutchouc et chapeau de soleil, sarcle son jardin attentivement, tout comme son grand-père Isaïe avant lui le faisait sur sa ferme maraîchère de Sainte-Dorothée, jadis récipiendaire de l'Ordre national du mérite agricole. Dans les années 1950, son père Paul décida de vendre la ferme dont il avait hérité, comme beaucoup l'ont fait à l'époque. Une fois vendues, la plupart de ces terres agricoles furent laissées en friche après avoir été vidées de leur terre arable, ce qui rendit impossible la poursuite de l'agriculture. À l'époque, le

taux de natalité avait baissé drastiquement, et les familles qui n'avaient pas 12 enfants, comme celle du père d'Yves, manquaient de main-d'œuvre. C'est pourquoi, chaque année, «des Portugais venaient nous aider sur la ferme, et vivaient avec nous. J'étais celui de la famille qui avait appris à leur parler en portugais. Je me rappelle encore certains mots et comment compter». Yves me raconte que beaucoup de ces travailleurs migrants, deux ou trois ans après être arrivés ici, faisaient venir leur femme. Pour ces Portugais, travailler en agriculture était une façon de mettre un pied au Canada.

Autour de l'église à l'architecture surréaliste Saint-Noël-Chabanel, à moins de six kilomètres au sud, le quartier change radicalement de visage, passant des champs aux modestes maisons construites dans les années 1950 au cœur du projet Arèsville, un parc immobilier de plusieurs centaines de maisons qui laissa son empreinte dans l'urbanisation du quartier, encore le plus abordable de l'île à ce jour. Le parvis est rempli de gens ; j'entre dans l'église tout juste à la fin de la messe dominicale. Des enfants haïtiens courent partout en se réappropriant le chœur de l'église que le curé vient de quitter. Des femmes africaines, rwandaises et italiennes discutent entre elles. Sur un babillard consacré aux jeunes ayant récemment fait leur première communion, les noms Yvan Prince, Juan Pablo, Brandon King, Maelie et Alcidié. Sur un autre tableau d'affichage, une flèche pointant un panier au sol, et un texte où il est écrit : «Le plus grand problème social au Québec, c'est la pauvreté, merci de donner.»

De Saint-Michel ou Montréal-Nord à Laval-des-Rapides

David Alexander Pineda est arrivé à Saint-François lorsque sa mère était enceinte de lui. Fuyant la guerre, son père installa sa famille là où les quartiers montréalais de Saint-Michel et de Montréal-Nord se touchent, parmi la communauté salvadorienne très présente dans le coin. Pour avoir plus d'intimité et sortir de ce qu'il percevait comme «un ghetto salvadorien», il décida de déménager à Laval-des-Rapides dans une des nombreuses tours d'habitation situées le long de la rivière, proches du pont Papineau-Leblanc, qu'il traversa à la fin des années 1990. Deux décennies plus tard, ces tours accueillent encore plusieurs membres de la communauté latino, et les loyers y figurent parmi les plus bas à Laval.

Le père de David voulait sortir de ces immeubles résidentiels pour avoir sa cour à lui, et il travailla très fort comme mécanicien pour offrir à sa famille la paix qu'il recherchait, celle d'une petite maison où il vit depuis 20 ans. Quand David était jeune, il n'y avait que très peu de gens de sa communauté sur sa rue et dans son quartier, mais avec le temps, plusieurs familles immigrantes arrivèrent et changèrent la dynamique. «Au parc, il y avait vraiment des groupes séparés : les Québécois au skatepark, les Arabes jouant au foot, et les Afro-Américains sur le terrain de basketball», me confie-t-il.

Dans le quartier voisin, Saint-Vincent-de-Paul, la communauté haïtienne est plus représentée que dans le reste de l'île, elle y est la deuxième en importance et le créole est sa langue maternelle. Dans les années 1970, avec l'expansion



immobilière de la zone, certain-e-s membres de la communauté haïtienne ont décidé, comme les Grec-que-s qui sont passé-e-s de Parc-Extension à Chomedey, de traverser le pont Papineau-Leblanc afin de quitter Saint-Michel et Montréal-Nord. Sur l'artère principale de Saint-Vincent-de-Paul, il y a des restaurants et un petit centre d'achats, un parc avec un terrain de basket qui attire les jeunes haïtien-ne-s. Ces jeunes sont né-e-s ici, mais ont été élevé-e-s par des parents haïtiens parlant créole à la maison. C'est le cas d'Harold, un de mes élèves, qui m'a raconté à quel point les policier-ère-s les traitent différemment. Ismaël, un autre de mes étudiants,

Pour les Portugais, travailler en agriculture était une façon de mettre un pied au Canada.

Elle me répond que le profilage est partout: «On le vit tous les jours: dans l'autobus, surtout, on sent la façon dont on se fait regarder...»

qui travaille au magasin La Baie du Carrefour Laval, m'a expliqué que la discrimination qu'il voit le plus, c'est celle des agent-e-s de sécurité qui ciblent de jeunes Arabes quand ils se promènent en bandes.

Sur le pont Papineau-Leblanc, par la fenêtre de ma voiture, je remarque beaucoup de piéton-ne-s qui traversent de Saint-Michel ou Montréal-Nord à Laval, malgré la pluie qui tombe. Dans cette agglomération, le paysage s'appauvrit et les arbres sont remplacés par beaucoup d'asphalte craquelé, des commerces, dont de nombreux *pawn shops*, des centres de vêtements usagés, de petites épiceries. Josphère m'accueille au centre communautaire le Coumbite⁴, au sud du boulevard des Laurentides, un lieu destiné aux Haïtien-ne-s. Elle y passe ses journées à aider et à secourir des gens de tous les âges: elle remplit des documents légaux, traduit en créole, lit des textes pour les analphabètes du centre. Josphère, si aimable, me dit qu'«ils se perdent ici et sont désorientés, ils ne savent pas où trouver du travail, des garderies, ils veulent la plupart travailler très vite, mais le créole haïtien rend difficile la compréhension du français québécois».

Quand elle est arrivée à Laval, il y a plus de dix ans, Josphère a appris tout, toute seule, et c'est pourquoi elle veut aider les autres dans cette expérience qu'elle a trouvée traumatisante. Quand je lui demande si elle a senti qu'on la traitait différemment à son arrivée, elle me répond que le profilage est partout: «On le vit tous les jours: dans l'autobus, surtout, on sent la façon dont on se fait regarder...» Elle marque une pause—je sens qu'elle souhaite peser ses mots—puis elle me dit que beaucoup de jeunes du centre se font accuser sans arrêt et sans aucune raison de faire du trafic de drogue, et que ces préjugés n'aident en rien la réalité déjà difficile des jeunes Haïtien-ne-s qui doivent s'intégrer dans un nouveau pays.

Malgré tout, beaucoup y trouveront leur place. Plusieurs sont des réfugié-e-s venu-e-s directement des Antilles, alors que d'autres ont transité par les États-Unis avant de s'installer ici. Les problèmes auxquels ils et elles font face à leur arrivée sont surtout liés au manque d'accès à un cercle social; beaucoup travaillent d'abord dans des manufactures au salaire minimum pour nourrir leurs enfants, et trouvent quand même le moyen d'envoyer de l'argent au pays.

Josphère me dit que «les immigrants haïtiens ne sont jamais sur l'aide sociale, ils veulent travailler, et iront partout. À Laval-des-Rapides, c'est pratique pour eux, ils ont accès au métro et à des autobus, et ils se retrouvent dans des blocs à appartements où, souvent, il y a une communauté haïtienne, comme aux Terrasses Sarrazin», situées sur la terrasse du même nom. «Dans ces blocs, ils s'entraident, ils vont laisser leur enfant à la voisine quand ils partent travailler, il n'est

pas rare qu'une femme garde une dizaine d'enfants dans son appartement.»

Le visage de Laval n'a jamais été uniquement celui du *driveway*, de la voiture et de la maison unifamiliale; il a toujours aussi été celui de Sarita et de son mari Prakash de l'épicerie indienne Cherry, de mes étudiants Harold et Ismaël, de Josphère, d'Yves et de sa famille d'agriculteur-trice-s, des jeunes de partout de l'École internationale, de Christina et de sa fille Dora, de l'abbé Bernard et de David, tou-te-s bien loin des stéréotypes auxquels on associe trop rapidement les gens qui habitent les banlieues nord-américaines.

Sans vraiment la connaître, on reproche à Laval de ne pas avoir d'âme, d'être sans identité, trop blanche, trop riche, et maintenant trop colorée, trop pauvre, trop polluante, d'être *blingbling*, d'être devenue le château fort des gangs de rue que l'escouade Équinoxe du SPL, le Service de police de Laval, traque dans ses rues. L'abbé Kanayoge, avec la sagesse qu'il doit à sa vie recluse, m'a avoué qu'au fond, c'est la différence qui fait peur, et que bien que sa communauté à la pointe de l'île soit très peu diversifiée, il n'a jamais senti de discrimination à cause de la couleur de sa peau. Il m'a dit aussi qu'il avait lui-même des préjugés à propos de Laval avant d'y arriver.

La naissance de la banlieue nord-américaine a été fondée sur un désir utopique, celui de fuir les changements du monde. Si la banlieue étatsunienne a été dès ses balbutiements un refuge pour les Blanc-he-s, Laval nous raconte une tout autre histoire. Des décennies plus tard, elle est un refuge plus abordable pour certain-e-s expatrié-e-s du monde et aussi pour la classe moyenne, qui ne peut plus suivre la gentrification et la flambée des prix. Aujourd'hui, sa réalité est devenue celle des classes, celle de ceux et celles, toutes couleurs unies, qui quittent la ville embourgeoisée à la recherche d'une vie où les fins de mois ne sont plus des fins du monde. ●

4 C'est un mot créole qui signifie «travail collectif».

Catherine Eve Groleau est écrivaine et enseigne la littérature au Collège de Bois-de-Boulogne. En 2017, elle a publié le roman *Johnny* aux Éditions du Boréal.

Hubert Hayaud est photographe. Ses clichés ont notamment été publiés dans *Le Monde*, *The Guardian*, *Géo* et *Libération*.

Ensemble, ils ont fait paraître «Pastorales montréalaises» dans *Nouveau Projet* 13.

GRAND PARTENAIRE



AVANT/APRÈS

Découvrez la nouvelle saison du Théâtre de Quat'Sous!

LA DERNIÈRE CASSETTE

5 — 30 SEPTEMBRE 2023

PARENTS ET AMIS SONT INVITÉS À Y ASSISTER

17 OCTOBRE — 11 NOVEMBRE 2023

LE CIEL EST UNE BELLE ORDURE

16 JANVIER — 10 FÉVRIER 2024

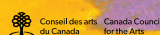
LA FIN DE L'HOMME ROUGE

27 FÉVRIER — 23 MARS 2024

LA VENGEANCE ET L'OUBLI

16 AVRIL — 11 MAI 2024

Abonnez-vous!
3 spectacles / 84\$



BILLETTERIE 514 845-7277

QUATSOUS.COM



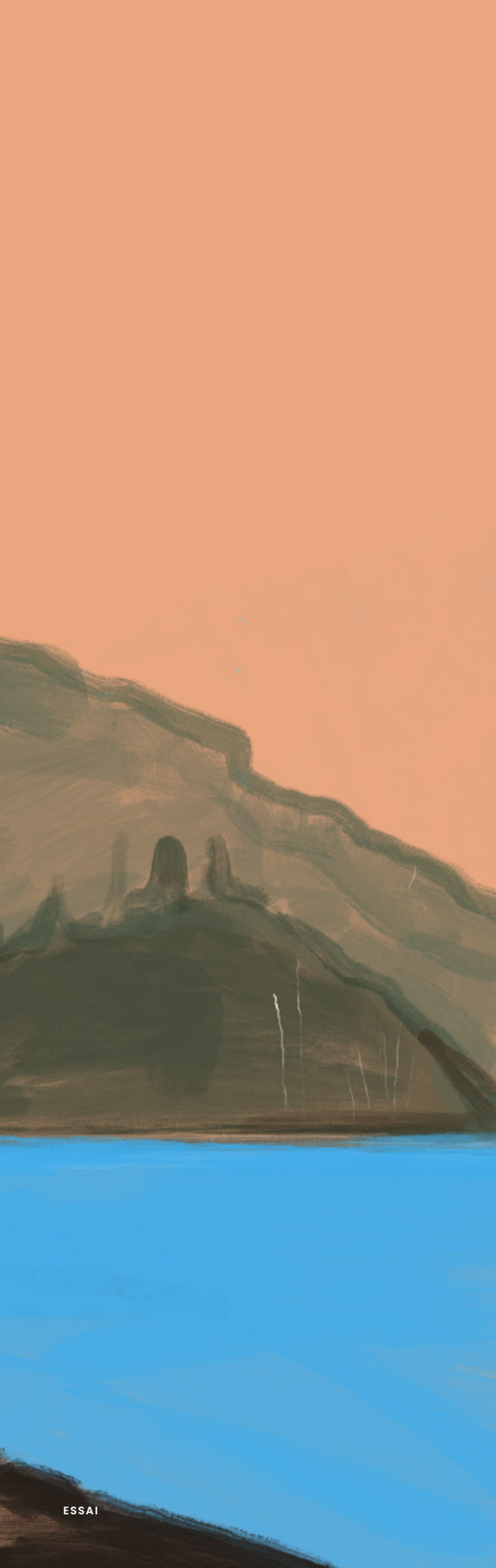


JOURNAL D'UNE RESTAURATRICE À LA RETRAITE

L'ESSAI – Comment aspirer au bonheur si nos jours entrent en totale contradiction avec nos valeurs?

À l'image de Denis de Rougemont dans *Journal d'un intellectuel en chômage* (1937), notre collaboratrice, qui a annoncé la fermeture officielle du restaurant montréalais Manitoba à l'automne 2021, relate son nouveau quotidien à la campagne, loin du stress de la ville et de la restauration.

ELISABETH CARDIN



Considéré dans ce texte

La fatigue d'une restauratrice populaire. Dollarama, les variétés de jujubes et la tombe de la culture régionale. Les désillusions d'une citadine. L'émotion devant un sachet d'agastaches. Le retour à une vie plus lente et significative.

JE N'AI JAMAIS VOULU ÊTRE

restauratrice. En vérité, je pense que je ne l'ai jamais réellement été.

Ce que je voulais, quand j'ai ouvert le Manitoba en 2013, c'était transmettre des connaissances—dont plusieurs que je ne détenais même pas encore—sur notre territoire nourricier. Qu'avons-nous mangé à notre arrivée sur les flancs de Tadoussac? Qui sont les Premières Nations? Qui sommes-nous, nous? Où s'en va notre agriculture? Que mangerons-nous demain? Quelle place la nature occupera-t-elle dans notre alimentation? Pourquoi sommes-nous si ignorant-e-s de la chose alimentaire?

Plus égoïstement, j'avais envie de cueillir des plantes sauvages comestibles, de raconter mon histoire et de devenir la meilleure version possible de moi-même en buvant du vin nature.

Mais, de fil en aiguille, le milieu m'a avalée. J'ai perdu le Nord, le Sud, et tous les petits *flags* orange que j'avais accrochés sur mon chemin pour ne pas m'égarer. Je me suis éloignée de mes valeurs fondamentales et de mon besoin vital d'avoir les deux mains dans la terre et les deux pieds dans l'eau d'une rivière. La restauration, qui était censée me lier à la nature de manière presque divine, est devenue mon ennemie.

J'ai commencé à tenir un journal à la fin septembre 2020, la veille de mon 37^e anniversaire.



« N'habitez pas les villes¹! »

Montréal, 28 septembre 2020

Je suis au bout du rouleau. Et lorsqu'une restauratrice est au bout du rouleau, il y a de fortes chances que son restaurant le soit aussi. J'aimerais expliquer cette fatigue par le simple fait qu'une pandémie mondiale nous a happé-e-s de plein fouet au printemps, mais je n'ai pas envie de mentir : j'étais fatiguée bien avant. Il y a bientôt sept ans que mes collègues et moi tentons de survivre au rythme enivrant—quasi assassin—de la restauration montréalaise, transportant de la cuisine aux tables des plats porteurs de saveurs et de changement, et des tables à la plonge, des assiettes aussi vides que nos réserves d'énergie un samedi soir à 22h.

J'adore le Manitoba, bien entendu. Je suis fière de contribuer à travers lui à redorer l'identité culinaire du Québec à coups de tartes aux bourgots, de phoque cru avec beurre fumé au thé du Labrador, de moelle couverte de poule des bois au sureau et de navet braisé dans une sauce à l'asaret. J'ai développé une philosophie alimentaire très forte. On me demande mon avis. On m'invite à la radio. Au resto, on nous dit « Je n'ai jamais vécu une expérience pareille », « Vous êtes mon restaurant préféré » et encore « Ce que vous faites est important ». Même à travers la tempête pandémique, notre clientèle nous soutient, nous affectionne, nous fait la promesse d'un retour grandiose.

Mais, pour une raison que j'ignore, je n'ai plus la force de continuer.

8 octobre 2020

Qu'est-ce qui cloche ? Pourquoi mon esprit est-il à la dérive ? Pourquoi tout ce stress, cette fatigue ? J'ai pourtant un beau

restaurant, populaire, rentable et à travers lequel je peux transmettre tout mon amour pour le territoire nourricier. Que du bonheur (*I wish*).

La vérité, c'est que mon quotidien des dernières années est surtout fait de feux à éteindre, de toilettes à déboucher, de résolution de conflits, de formulaires de CNESST, de maudites publications Instagram à faire pour que le resto ne soit pas relégué aux oubliettes de la gastronomie, de zéro place de stationnement autour du restaurant entre 5h et 16h, de factures à payer, de chantiers de construction bruyants et poussiéreux et—pandémie oblige—de multiples demandes de subvention que je peine à remplir pour que le resto puisse survivre au crisse de confinement.

Et pendant ce temps-là, la nature, celle que je présente comme mon guide, ma mère, la base de notre culture et de notre gastronomie, le lien sacré qui nous unit à l'univers, eh bien, je n'ai pas le temps de la côtoyer. Et ça, ça me brule à petit feu.

14 novembre 2020

Dans un livre de pop spiritualité, je suis tombée sur un exercice de visualisation positive. J'ai décidé de l'essayer. Il s'agit de créer une ambiance propice aux révélations. Sont fortement suggérés chandelles, encens, cristaux chargés d'énergie lunaire et musique binaurale d'une fréquence de 102 hertz. On doit s'installer confortablement, en position *shavasana*, au beau milieu du salon. Puis, on ferme les yeux, et tout en respirant profondément, on imagine une journée parfaite, dans un endroit parfait. Tous les détails sont importants ; ce sont eux qui nous indiqueront la voie du bonheur.

Je me réveille dans une pièce tout en bois. Dès mon premier mouvement, un gros chien frisé s'approche de moi et fourre son museau humide dans mon oreille. Je ris en lui flattant la tête, puis je me lève et descends les escaliers. Dans

¹ Toutes les citations, sauf exception, sont reprises du *Journal d'un intellectuel en chômage* de Denis de Rougemont.

la cuisine, sous les bouquets d'herbes aromatiques suspendus à la crémaillère, je me fais un café. Je sors, pieds nus, et me dirige vers le jardin. Ça sent le thym, les tomates, les roses et le café. Le soleil me caresse les joues et le chien disparaît à travers les arbres. Il n'ira pas loin: au bout du chemin se trouve une plage et au bout de la plage se trouve un fleuve, puis l'horizon. C'est devant cette immensité que, chaque matin, je bois un café tiède en lançant des bâtons à un caniche royal.

J'ouvre les yeux.

C'est décidé.

Demain, je me lancerai à la recherche d'une maison à la campagne et je plierai bagage.

2 décembre 2020

J'ai parlé de mon épuisement à Simon, mon associé. Il vit exactement la même chose. Nous blâmons évidemment la

satanée pandémie, mais nous en voulons surtout à notre manque de proximité avec la nature. Lui, il rêve de vivre au sommet de sa colline, à bucher sa forêt et à s'occuper de ses abeilles. Moi, je rêve de cueillettes quotidiennes et de baïgnades sauvages. Nous nous entendons, tous les deux: la ville nous assèche tranquillement, mais nous ne sommes pas prêt-e-s à mettre la clé dans la porte du Manitoba. Le resto restera ouvert, en mode survie-take-out-événements-virtuels, jusqu'à ce que nous puissions reprendre le service en salle.

En 1969, Bernard Charbonneau, pionnier de l'écologie politique, écrivait dans *Le jardin de Babylone*: «Le citadin vit dans le rythme artificiel d'un univers purement humain, le paysan est englobé dans la pulsation du cosmos.» Je sais que je dois vivre parmi les arbres et les champs, mais tant que le Manitoba sera, je devrai faire le deuil d'une vie près du fleuve. En attendant, l'option d'acheter une maison à une heure de Montréal me semble raisonnable. Lanaudière? Pourquoi pas. Bientôt, je deviendrai une restauratrice-paysanne cosmo-périurbaine.



« Espoirs et désenchantements »

Sainte-Julienne, 1^{er} mars 2021

Lendemain de mon déménagement.

Au salon, près de l'énorme âtre de pierre d'au moins 150 ans dans lequel je prévois préparer bouillons et fèves au lard, je réfléchis à ce que ma vie sera lorsque la neige aura disparu. J'ai accepté de travailler au resto deux jours par semaine et en télétravail le reste du temps. Je rêve d'un énorme potager, d'un atelier de peinture, d'une chambre froide, d'une cuisine d'été et de journées entières à errer au village, d'un kiosque maraîcher à l'autre, un bon café à la main. Je m'impliquerai dans ma communauté, on me dira «Bonjour! Il fait beau aujourd'hui!» et je me sentirai enfin à ma place, entourée des mien-ne-s, les pieds dans la rivière Ouareau, portant un sac rempli de têtes de violon.

28 avril 2021

Les choses ne se passent pas comme prévu. Il y a bientôt un mois que je cherche la beauté dans tous les recoins. Les

centaines de narcisses des poètes et les fleurs de prunier qui sont nées dans la cour ne suffisent pas à combler l'absence de jolis lieux humains dans mon village et dans ceux qui l'entourent. Force est de constater qu'ici, on préfère le Tim Hortons au petit café indépendant, le Dollarama aux boutiques d'artisanat local et les *paint shops* aux galeries d'art. Où sont les commerces inspirants, les fermes de proximité, les studios de yoga, les microbrasseries, les buvettes, les librairies? Où sont les lieux alimentaires dont je parle dans mes livres, ceux qui nourrissent toutes mes réflexions et qui me semblent essentiels pour façonner un monde meilleur?

Où sont les paysan-ne-s?

Où sont les artisan-e-s?

Où est la culture?

2 juin 2021

Je tente tant bien que mal de me faire une place dans cette communauté étrange. Je souris aux gens, mais je ne reçois en retour que des regards inquiets ou, pire, de l'indifférence.



FNC

52^e

édition

**LE MEILLEUR
DU CINÉMA
ACTUEL**

4 > 15 OCT. 2023

FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA DE MONTRÉAL

Présenté par

QUÉBECOR

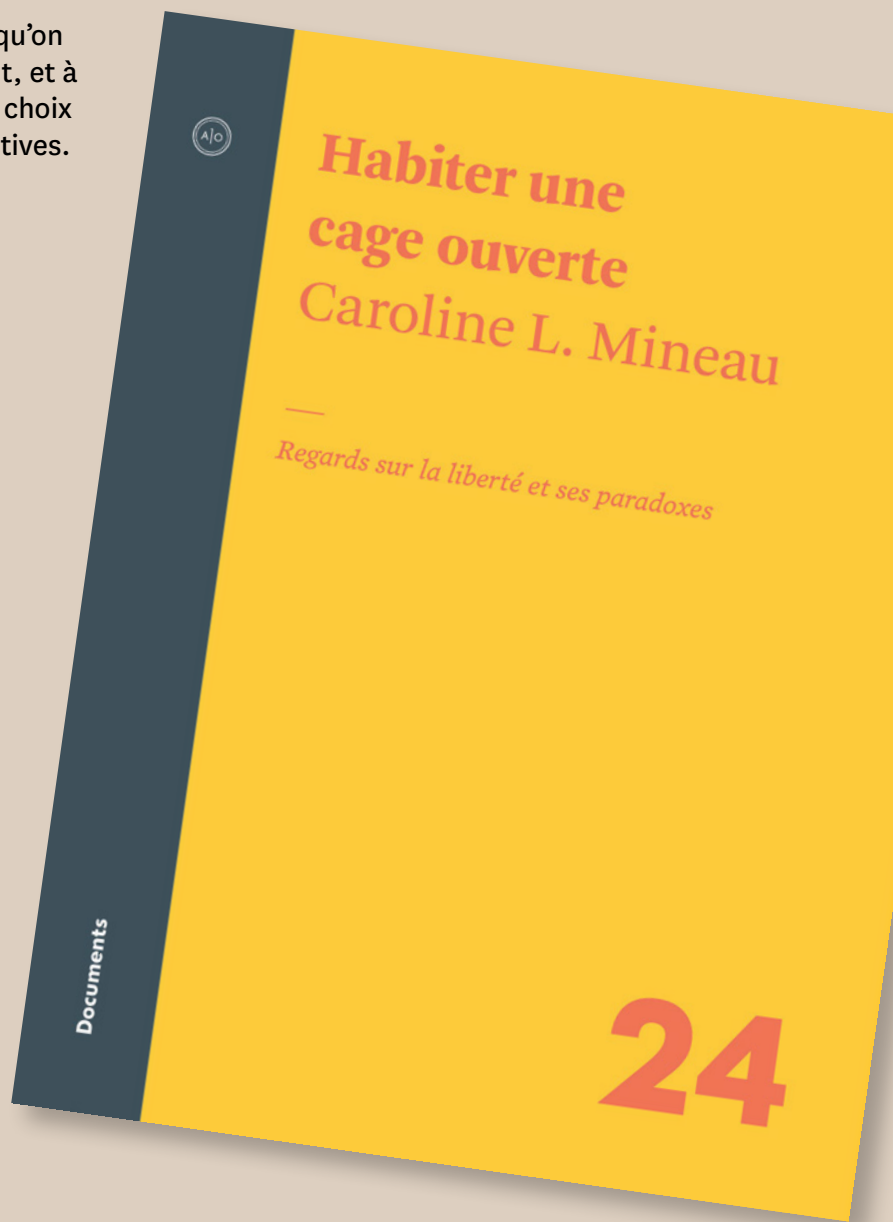
NOUVEAUCINEMA.CA

Une manière plus ambitieuse d'être libre ?

S'appuyant sur la philosophie comme sur les sciences cognitives, Caroline L. Mineau explore cette réalité fragile et difficile à apprivoiser qu'est la liberté.

Elle nous invite à réfléchir aux normes qu'on internalise, à nos stratégies d'évitement, et à tout ce qui conditionne nos désirs, nos choix et nos ambitions individuelles et collectives.

Page du livre



Hier, j'ai visité une boutique ésotérique, le genre où l'on vend des lampes de sel, des signets à l'effigie des archanges et des livres sur la connexion à l'au-delà. Je pensais m'y sentir apaisée, comprise, mais même la propriétaire de ce lieu faussement magique m'a paru terne. Avant que je quitte les lieux, elle m'a lancé « Une belle journée remplie d'amour » sur un ton si monotone et impersonnel que j'ai cru entendre « Bof. Bye. Je m'en fous. Je ne crois plus en rien ». Ici, me semble-t-il, même les sorcières répandent peu de lumière.

Je pense au malheur du monde (et au mien). Je tente de comprendre. Qu'est-ce qui fait que les humains qui m'entourent paraissent indifférents au sort de leurs semblables ? Il y a bien sûr des organismes communautaires et des activités collectives louables, mais je ne sens pas vibrer la fibre solidaire, comme dans certaines régions québécoises. On dirait que les gens y préfèrent le confort matériel. Je remarque énormément de pickups, des télévisions gigantesques dans tous les salons, d'énormes dépanneurs (de combien de variétés de jujubes et de boissons gazeuses a-t-on réellement besoin ?), des *fast food*, des motocross de toutes les couleurs. Des moteurs, en veux-tu, en v'la. Je me suis déjà fait crier des noms deux fois par des chauffards parce que je ne roulais pas assez vite à leur goût. Il y a beaucoup d'agressivité dans l'air. Ça pue l'individualisme. *Mon* auto, *mon* terrain, *ma* télé, *ma* motoneige, *mes* caisses de bouteilles d'eau en plastique.

Et si j'ai envie de faire péter des feux d'artifice un mardi à 22h et de garrocher mes canettes de bière dans le bois je m'engagerai pas.

Je suis triste. J'essaie de donner un sens à ce qui m'arrive.

La nature est si belle, mais personne ne semble la voir. Le son de la rivière est si doux, mais il y a trop de camions pour qu'on puisse l'entendre.

23 juin 2021

Au Manitoba, c'est difficile. Les nombreuses contraintes imposées par le gouvernement (qui change d'idée à tout bout de champ) et la pénurie de main-d'œuvre nous affectent énormément. La clientèle est présente et enthousiaste, mais nous avons beaucoup moins de plaisir qu'avant à faire notre métier. Puisque nous manquons de personnel, Simon travaille comme un fou. Lui qui avait pourtant promis à ses abeilles—qu'il appelle affectueusement « ses filles »—qu'il s'occuperait d'elles à temps plein.

Pour ma part, l'idée de faire la route vers Montréal chaque semaine pour aller travailler dans un lieu qui me ressemble de moins en moins me terrorise. Je m'éloigne, émotionnellement, de ce restaurant qui fut jadis mon endroit préféré au monde. Comme dans une relation amoureuse qui s'étiole, l'idée de me libérer et de recommencer à neuf se présente naturellement et m'apaise drôlement. Dans cet étrange monde rempli de craintes et de déconnexions, la ville, comme la restauration, n'est plus une option. Et même si je demeure maintenant à proximité de forêts extraordinaires

et de cours d'eau majestueux, la nature me semble encore plus lointaine qu'avant.

Je suis complètement perdue, mais j'ai confiance en mon instinct et en la petite lumière qui subsiste en moi.

J'appelle Simon. « Et si on fermait ? » Son silence m'indique qu'il n'est peut-être pas contre l'idée. Nous décidons de la laisser germer.

14 juillet 2021

J'ai adopté un caniche royal ! Je l'ai nommé River. Je l'aime déjà plus que tout. Il me ramène à l'essentiel. Il est ma communauté, mon énergie renouvelée, ma rivière sauvage.

11 septembre 2021

Pendant deux heures, il n'y a eu aucun bruit de voitures devant la maison. Miracle ? Elles y circulent normalement à 90 kilomètres à l'heure (c'est une zone à 70) et au rythme d'une toutes les trois secondes, de 4h à 23h. Intriguée, j'ai regardé par la fenêtre et j'ai découvert qu'en réalité il y avait tellement de trafic que les voitures avançaient cul à nez, à un kilomètre à l'heure.

Je réalise avec effroi que Lanaudière est le nouvel eldorado forestier des Montréalais-es. « Pandémie mondiale ? Achetons un chalet à Rawdon ou à Chertsey, c'est juste à une heure de la ville ! Et quand on ne pourra pas y aller, on le louera 300 dollars la nuit. » Je n'ai rien contre le concept de résidence secondaire en tant que tel, mais la popularité montante de la villégiature lanaudoise semble creuser la tombe de la culture régionale. On ne vient pas s'établir ; on vient se reposer. On ne vient pas contribuer au développement social et culturel de la région ; on vient profiter de la nature. On ne vient pas faire son épicerie dans les commerces de proximité ; on apporte ce qu'il faut de la ville.

« Tant de régions abandonnées, de villages vides, de champs en friche et de propriétaires ruinés ; et surtout, cet ennui de la jeunesse rurale, ce sentiment d'être à l'écart du monde,—et de n'être lié à son voisin que par le souvenir de vieilles offenses... »

Je comprends mieux les observations de mon bon vieux Denis de Rougemont.

Est-ce parce qu'elle est si proche de Montréal que Lanaudière manque autant d'amour ? Pourquoi ne prend-elle pas ses distances par rapport à la métropole ? Je pense à Percé, Matane, Carleton-sur-Mer, Baie-Saint-Paul, Saint-Camille, Chelsea, Frelighsburg, Kamouraska. Je pense à ces villages qui bouillonnent de créativité et de solidarité. Doit-on s'éloigner des centres urbains pour enfin trouver l'élan collectif, la fibre sociale, le bonheur paisible, le rythme lunaire ?

Rester, m'impliquer, ouvrir un café-épicerie-buvette-librairie-boutique (en mode « *build it and they will come* ») ? Ou partir et trouver une communauté qui partage mes valeurs, loin de Montréal ?

Lanaudière a besoin d'amour, mais ce n'est pas moi qui lui en donnerai.

Entretemps, le dimanche après-midi deviendra mon moment préféré; celui le plus «silencieux» de la semaine.

12 octobre 2021

Simon et moi avons finalement pris la décision de fermer officiellement le restaurant et nous l'annonçons sur nos réseaux. Un grand sentiment de liberté m'envahit. Je pourrai bientôt partir. Si j'étais un voilier et que mon soulagement était le vent, je serais déjà rendue à Rivière-du-Loup.

Simon, lui, est juché sur sa colline avec son panier de cueillette, son enfumoir et sa hache.

River et moi, nous quitterons Lanaudière, direction le fleuve.

10 juin 2022

Huit mois, une dépression et beaucoup d'anxiété se sont écoulés depuis ma dernière entrée. J'ai peut-être été dure

envers les gens de Lanaudière. Je réalise que je ne détiens aucune vérité, sauf la mienne—et encore. Je ne conviens pas à la région et la région ne me convient pas, c'est tout. Ça ne veut pas dire que tout le monde y est malheureux. La preuve, depuis mon arrivée, j'ai rencontré des gens très bien, qui sont devenus mes ami-e-s et qui m'ont aidée à m'accrocher à un certain espoir.

Jaline, 83 ans, toujours prête à nous recevoir, River et moi, avec du vin, des craquelins et des biscuits pour chiens. Depuis 45 ans, Sainte-Julienne, c'est son paradis. Elle discute avec les corneilles et les pruches, installe des carillons dans tous les arbres, joue aux cartes avec «les Anglaises» et rajeunit à chaque printemps. Samuel, 35 ans, véritable elfe des forêts, esprit fou qui grimpe aux arbres, père chien et père poule, généreux comme pas un. Ces deux personnes incarnent la gratitude, la nature, la joie de vivre, la bonté pure.

Je leur ai annoncé que je prévoyais vendre la maison et changer de région. Samuel et Jaline m'ont fait comprendre, chacun-e à leur façon, qu'il et elle étaient tristes de me perdre, mais étaient aussi de tout cœur avec moi. «Vas-y. Suis ton instinct. Trouve ta communauté. Je viendrai te voir. On s'appellera.»

Plus rien ici ne me retient.



«Trouver sa communauté»

Saint-Jean-Port-Joli, 20 octobre 2022

Je connais Jean-Sébastien depuis plus de 15 ans, mais au moment de visiter la petite maison rouge, je ne savais même pas qu'il en était le propriétaire. Quand je lui ai appris que je m'apprêtais à faire une offre d'achat, il m'a promis qu'il allait tout faire pour que ça fonctionne. «Ça *fitte* tellement avec toi, Saint-Jean-Port-Joli! J'ai l'impression que tu as beaucoup à apporter à la région et que la région a beaucoup à t'apporter en retour.»

Aujourd'hui, il m'a organisé une fête de bienvenue. Une douzaine de voisin-e-s sont venu-e-s me rencontrer. La plupart sont des artistes. Tous et toutes semblent impliqué-e-s dans la communauté. Nos discussions sont animées, nos rires résonnent jusqu'au pied des Appalaches, nos idées se ressemblent, nous avons hâte de nous découvrir davantage.

En parlant avec Joanie, dont la maison se trouve à quelques pas de la mienne, j'ai réalisé qu'elle et moi fréquentions

le même parc à chiens en 2003, à Montréal. Nous nous y voyions presque chaque jour, nos chiens jouaient ensemble et nous étions—selon nos souvenirs respectifs—des présences lumineuses l'une pour l'autre. Un peu après cet été passé ensemble, elle était revenue vivre sur sa Côte-du-Sud natale, et j'avais dû donner mon chien en adoption. Avec le temps, nous nous sommes oubliées, mais la magie de la vie a bien fait les choses, et nous a réunies après 20 ans d'errance.

Nos chiens (elle aussi en a adopté un nouveau) pourront jouer ensemble pendant que nous nous racontons nos vies, comme dans le bon vieux temps. Quel hasard. Je souris.

2 novembre 2022

On m'a invitée à souper aux 40 Arpents, une buvette fermière qui bénéficie d'un énorme succès auprès des gens de la région. Sur le 4^e Rang de Saint-Onésime-d'Ixworth, un

couple—Patrick et Isabelle—élève des porcs et des vaches dans de grands pâturages. Chaque jeudi, les deux paysan-ne-s ouvrent leurs portes au public, transformant les lieux en un petit restaurant chaleureux de 25 places tout au plus. On y trouve une toute petite ardoise saisonnière : charcuteries (la coppa est à se jeter par terre), salade, lasagne, tartare, soupe aux pois, rôti de porc. Puis, une sélection de vins nature, bières locales et cidres artisanaux.

On m'a présentée à la propriétaire qui, tout émue de rencontrer l'autrice de son livre préféré (*L'érable et la perdrix se trouvait bien en vue sur un comptoir près des toilettes*), m'a serrée dans ses bras et m'a présentée à son tour à un voisin de table, qui se trouvait être l'ancien ancien propriétaire de ma nouvelle maison. J'ai aussi compris que se trouvaient dans la salle des fermier-ière-s de proximité, une herboriste, un photographe, un producteur de cidre, un vigneron et une ostéopathe.

Tous ces gens riaient aux éclats, se levaient pour parler aux voisin-e-s, dégustaient les plats réconfortants d'Isabelle et se portaient des toasts, des tchin et des santé. Je m'y suis sentie chez moi, accueillie et émerveillée, comme dans une soirée québécoise d'antan, le violoneux en moins.

12 novembre 2022

Depuis mon arrivée, tout le monde me salue. On m'arrête dans la rue pour me parler de River et la conversation bifurque vers tout et rien. «Vous êtes nouvelle dans la région ? Je vous souhaite un “beau bienvenue”, madame. Vous allez être bien ici.» C'est le jour et la nuit. Mon anonymat, ma tristesse et ma solitude se transforment peu à peu en fierté, en joie de vivre et en enthousiasme. Ma dépression semble être chose du passé.

Mais qu'est-ce qui rend les gens de la Côte-du-Sud si heureux et accueillants ? Dans mon nouveau réseau, j'ai posé la question. Presque toujours, on me mentionne la beauté des lieux, la proximité du fleuve, le caractère patrimonial des vieux villages, la présence d'artistes et celle de fermes familiales, le dynamisme des MRC de Montmagny, de L'Islet et de Kamouraska sur les plans culturel, social et environnemental, la présence de services (restaurants, microbrasseries, ostéopathes, marchés fermiers, musées, galeries d'art, boulangeries, cafés, cliniques médicales, etc.) et, surtout, la solidité des liens sociaux.

J'avais noté ce passage d'un article lu récemment : «Le rapport au lieu englobe les liens que les individus maintiennent avec leur environnement, les significations et les représentations qu'ils donnent à leur espace de vie. Ainsi, l'environnement spatial soutient la dynamique des liens sociaux, il est un support d'appartenance et d'attachement².»

Je comprends, à travers l'échec de mon expérience lanau-doise et la connexion instantanée qui me lie à ma nouvelle

région fluviale, que la richesse offerte par un territoire ne vaut pas grand-chose si les gens qui y habitent ne participent pas activement à sa protection et à sa valorisation. Et qu'un territoire n'est pas uniquement constitué d'éléments naturels et de patrimoine bâti, il est aussi fait de sentiments, d'histoire, d'énergie spirituelle et de relations humaines.

Ici, on prend soin de la nature, et on se soutient les un-e-s les autres.

Sur la Côte-du-Sud, les sorcières sont étincelantes.

2 décembre 2022

À 39 ans, prendre sa retraite de la restauration ne veut pas dire prendre sa retraite tout court. Je dois retrouver du travail et développer une autonomie qui me permettra de vivre modestement, de manière naturelle et sereine. Comme de Rougemont, je me demande «si l'on peut vivre loin des villes sans emploi ni gain assuré, et se procurer tout de même le strict nécessaire par des articles, des traductions, etc.».

Heureusement, j'ai plus d'un tour dans mon sac. Et maintenant que mon environnement intérieur est en harmonie avec mon environnement extérieur, je pense que ma rivière déchainée et débordante pourra réintégrer son lit et recommencer à couler paisiblement.

Voilà déjà quelques années que je tente, avec tout de même un certain succès, d'écrire pour vivre, comme si je préparais ma carrière postrestauration. Aujourd'hui, sans doute parce que j'ai su me laisser guider par ma bonne étoile, ces efforts commencent à payer. On dit que dans les villages, tout le monde sait tout de tout le monde, et cet adage m'est favorable. «Y paraît que la fille qui a acheté la maison de Jean-Sébastien, là, oui, t'sais, la petite maison rouge ? Bin y paraît qu'elle a écrit des livres sur le territoire nourricier et qu'elle fait de la peinture à part d'ça.» À peine un mois que je suis arrivée et se pointent déjà devant moi des collaborations fertiles avec les MRC de L'Islet et de Kamouraska, et avec de nombreux organismes qui mettent de l'avant une alimentation de proximité écologique et rassembleuse.

J'écirai sur ce qui me passionne et, mieux encore, j'appliquerai à ma propre existence les concepts que je défends depuis bientôt 20 ans : l'autonomie alimentaire, la micro-agriculture de biodiversité, la solidarité et le retour à un mode de vie plus lent et significatif.

2 mars 2023

Il n'y a pas de projet plus passionnant que de se créer un jardin *from scratch*. Avec Valérie, ma voisine à temps partiel et ma sœur cosmique, nous avons commandé toutes sortes de graines à La société des plantes, une petite entreprise kamouraskoise réputée pour sa production de semences rares, médicinales et maraichères. À l'intérieur, nous avons mis en terre aneth, agastache, bourrache, calendula, camomille,

2 «Vivre en milieu périurbain : rapport au lieu et lien social. Le cas des Grandbasillois», Carmelle Benoit, *Recherches sociographiques*, 2021.

chou frisé, thym, sarriette, menthe, basilic, et une impressionnante variété de fleurs à couper. Après le dernier gel, nous sèmerons encore : arroche, coquelicot, amarante, courge d'hiver, pois mangetout et salsifis des prés.

Je suis émue devant tant de variétés et de possibilités.

10 avril 2023

Mon premier printemps sur la Côte-du-Sud s'annonce doux et fertile. À mesure que le temps se réchauffe et que les plantes s'épanouissent, je me rends compte que moi aussi, je m'adoucis et m'épanouis. À l'extérieur comme à l'intérieur de moi se dessinent de merveilleux jardins.

Lorsqu'on choisit de laisser derrière soi ce qui ne nous convient plus, lorsqu'on décide d'emprunter le chemin du courage et de la guérison, lorsqu'on fait tout ce qui est en notre pouvoir pour passer de la visualisation à la réalité, la vie nous tape sur l'épaule en disant « Bravo, *good job*, je suis fière de toi, tu peux être heureuse maintenant ». Tout ce dont on a besoin devient disponible, sans qu'on ait à faire de trop gros efforts.

Je crée des liens facilement avec les gens qui m'entourent. Je découvre avec excitation les nombreuses fermes biologiques de proximité qui me permettront de me nourrir toute l'année selon les valeurs écologiques et sociales que je défends. Chaque promenade au bord du fleuve devient une expérience d'épanouissement spirituel et infini. Je m'émerveille, je rêve, je peins, j'écris, je cuisine, je jardine et je deviens—enfin je l'espère—une sorcière lumineuse.

13 avril 2023

J'ai décidé de contacter la responsable d'un organisme communautaire qui fournit des services à des personnes vivant avec un handicap intellectuel ou une maladie mentale. J'avais vu, sur Facebook, qu'elle cherchait des parrains et des marraines pour accompagner les membres. Quelques heures par mois suffisent : un coup de fil, un café, une promenade, un repas au restaurant. Je lui raconte un peu mon parcours. Nous jasons d'agriculture, de cueillette et de cuisine.

Elle me dit « Je pense que j'ai quelqu'un en tête pour toi. Aimerais-tu venir passer un peu de temps à la cuisine collective ? J'y serai bientôt avec un petit groupe. Normalement, je fais la soupe avec Charles, un homme d'une soixantaine d'années avec une déficience intellectuelle légère. Il adore cuisiner et le mardi, on s'occupe, lui et moi, de la soupe populaire qui est servie le lendemain midi à une quarantaine de personnes. Tu pourrais cuisiner avec lui la semaine prochaine et voir si c'est un *match* ? »

J'accueille cette proposition comme un grand privilège.

18 avril 2023

J'arrive à 9h30. Charles est déjà vêtu d'un tablier et d'un filet à cheveux.

En me voyant, il s'exclame « C'est-tu elle ? C'tu toi, Elisabeth ? » Il est content, car il a entendu entre les branches que je cuisinais bien. Il me dit « J'aurais pris Ricardo, mais toi aussi c'est parfait ! »

Tout le monde autour se met à rire.

Je lui propose de cuisiner une soupe à l'original haché, légumes d'hiver, sarriette et cannelle, que nous baptisons « la soupe des chasseurs ». Nous nous autoproclamons déjà roi et reine de la soupe.

Cette dernière sera servie à volonté à des gens de la région en quête de réconfort et de contacts humains. Je suis envahie d'un étrange sentiment de plénitude. Comme si l'ancienne restauratrice en moi, celle qui n'avait jamais vraiment réussi à se sentir utile, trouvait enfin un certain équilibre. Cuisiner, oui. Mais pour qui ? Pour quoi ?

À Montréal, j'ai contribué à l'essor d'une cuisine environnementale inspirée du territoire nourricier. Une cuisine complexe et accessible à un très petit nombre. Certes, la restauration haut de gamme joue un rôle dans l'écosystème de l'alimentation québécoise et peut devenir, même, un vecteur de changement. Mais dans un monde rempli d'inégalités et de souffrances, la solidarité est la meilleure des nourritures.

Avec le coordonnateur de l'organisme, nous discutons, puis nous nous mettons à rêver. « On pourrait organiser des ateliers de cueillette d'herbes sauvages, d'herboristerie, de mycologie ! On pourrait cuisiner nos trouvailles pour la communauté, cuire des pains dans la braise, enseigner l'histoire de la cuisine québécoise ? »

Je dis oui à tout.

Puis, je sens une main timide tapoter mon épaule. Je me retourne. C'est Charles. Tout excité, il me demande, devant tout le monde, si j'accepterais de devenir sa marraine. « Mais c'est à moi de te le demander, Charles ! Toi, accepterais-tu de devenir mon filleul ? »

Sous les rires et les regards attendris de mes nouveaux-elles ami-e-s, je comprends que j'ai trouvé ma communauté. Je souris, je vibre.

Enfin. ●

Elisabeth Cardin n'a jamais voulu être restauratrice, ni autrice, ni artiste peintre. Pourtant, ce sont ces trois métiers qui l'ont occupée pendant la dernière décennie. Elle demeure maintenant dans la petite municipalité de Saint-Jean-Port-Joli, avec River, son caniche royal, et accepte volontiers tout ce que la vie a à lui offrir. Elle est l'autrice de notre *Document 19, Le temps des récoltes* (2021).

Illustrations : Elisabeth Cardin

ESPACE LIBRE

de créer
d'explorer
de célébrer
d'inventer



Saison théâtrale 23—24

11 spectacles en salle, une série balado et des activités
perpendiculaires pour échanger et se retrouver

Québec



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



Canadian
Heritage

Patrimoine
canadien



Conseil
des arts
de la région
de la Capitale
du Québec



Conseil
des arts
de Montréal

Montréal

Ville-Marie
Montréal

énergir

AU RAS DU SOL



L'ENTREVUE – En 2019, l'agronome **Louis Robert** se faisait montrer la porte du ministère de l'Agriculture pour avoir dénoncé l'ingérence du secteur privé dans la recherche publique sur les pesticides.

Marc Séguin—artiste et auteur, mais aussi réalisateur du documentaire *La ferme et son État*—l'a rencontré pour discuter de l'urgence de préserver nos sols.

PROPOS RECUEILLIS ET COMMENTÉS PAR **MARC SÉGUIN**

Considérez dans ce texte

La santé des sols au Québec. Les fondamentaux de l'agriculture de conservation. L'humilité et la sagesse de se remettre en question. Les éponges, les briques et le sable de plage. Notre sacrée peur du changement.

20 février

Louis,

Merci d'accepter cette conversation.

Oui, ce sera utile. Car hormis les dossiers des pesticides, on ne parle presque jamais des sols. Et toi et moi y avons les mains et le cœur. On va creuser un peu.

Heureux de t'avoir croisé chez Équiterre, j'étais gêné de te demander, mais voilà...

T'es à la retraite? Tu joues un peu dans la terre?

– Marc

21 février

Oui, toujours agronome. J'offre encore mes services pour aider de plus jeunes professionnels à lire des profils de sol, à diagnostiquer des problèmes de croissance et d'égouttement des champs pour guider les producteurs et les productrices dans leur prise de décisions, etc. Je suis aussi parfois invité à rencontrer des groupes citoyens, ou engagé comme consultant sur des projets précis (valorisation de digestats, engrais bios, etc.). Équiterre a lancé, ou est sur le point de le faire, une série de capsules vidéos sur les profils de sols, à laquelle j'ai collaboré avec Catherine Bossé, de l'IRDA¹. Je

dois aussi faire une présentation à Expo Manger Santé et Vivre Vert, à Québec et à Montréal, au sujet de notre dépendance aux pesticides.

Ne te gêne surtout pas pour me contacter au besoin, ça me fera plaisir!

À bientôt,

– Louis

Le digestat dont parle Louis ici, ce sont les résidus de la méthanisation (la digestion) des matières organiques par les bactéries. Par exemple (en version simplifiée), quand vous jetez votre cœur de pomme au sol, la nature s'occupe de le dégrader et d'en recycler une partie. Mais ce qui reste, l'excédent, pourrait être utilisé comme compost.

Le sol a une capacité limitée à « digérer » la matière, surtout dans un cycle annuel. La valorisation de digestats, c'est donc la récupération de ce surplus, sa transformation, et l'utilisation de ses capacités.

Il y a tant de matières utiles qui restent au sol dans l'agriculture conventionnelle, et qui, à moins d'être récoltées, ne sont pas valorisées.

¹ Institut de recherche et de développement en agroenvironnement. Catherine Bossé y est agronome et chargée de projet en pédologie, la branche de la géologie qui étudie les sols.

22 février

Quel constat fais-tu de la gestion de nos sols en 2023?

– Marc

22 février

De tout temps, toutes régions et toutes productions confondues, bien peu d'agriculteurs se sont un tant soit peu préoccupés de ce qui se passait *sous* la surface de la terre. En gros, ce sont les propriétés physiques des sols qui «font le plus dur», c'est le cas de le dire. Deux grands fléaux: la compaction, qui vient de la machinerie qui circule sur la terre, et la pulvérisation des agrégats (les mottes de terre qui se forment naturellement dans les sols sains), qui vient des épanchages de produits. Conséquences: la densité augmente, la porosité et le taux d'infiltration ne sont plus qu'une fraction de ce qu'ils devraient être dans un sol en santé. L'activité microbienne s'en trouve par le fait même hypothéquée, on a des volumes d'eau de fonte des neiges et de ruissèlement (inondations, etc.) faramineux à gérer au printemps, et une capacité de rétention en «eau utile» trop faible pour tenir pendant les épisodes de sécheresse. Bien sûr, il y a des exceptions (heureusement!), mais c'est le portrait général.

C'est la beauté de la chose: les solutions sont simples et universelles.

Au lieu de se comporter comme une éponge, le sol québécois typique d'aujourd'hui ressemble davantage à une brique ou, à l'inverse, à du sable de plage. Si on corrige ces problèmes physiques, les propriétés biologiques du sol pourront se refaire.

Les paramètres chimiques ne devraient pas nous préoccuper trop, trop, on n'a mis l'accent que là-dessus depuis l'industrialisation de l'agriculture... À part peut-être certains champs à faible pH, certains sols pauvres en potassium et autres éléments, notre seul problème chimique demeure la surfertilisation (apports dépassant les besoins des cultures), en azote et en phosphore, surtout.

– Louis

À partir du moment où on a pallié les effets de la surexploitation avec des intrants (fertilisants, engrais, herbicides, pesticides...), on a déréglé la mécanique naturelle des sols. Et on a eu besoin d'une pharmacopée, d'outils et d'un

dispensaire pour rétablir une forme d'équilibre viable pour les différents types de cultures. En gros, on a recréé artificiellement des conditions de rendement optimal... et force est de constater que ça ne fonctionne pas aussi bien.

26 février

T'ai lu et me suis pris à penser que peut-être notre façon de gérer les sols reflétait aussi l'époque, soit de ne pas se préoccuper de ce qui se passe sous la surface.

Brique et sable de plage! On pourrait faire du millage là-dessus...

Mais revenons au ras du sol. Ça se corrige?

– Marc

27 février

Techniquement, oui, ça se corrige.

En fait, les systèmes cultureux qui ont les meilleures chances d'atteindre ou de maintenir un état idéal des sols (et ce, peu importe la texture, l'environnement ou le type de production) comportent tous les mêmes trois éléments: réduction du travail du sol (voire le semis direct, qui implique que l'on sème sans avoir travaillé le sol, directement sur les résidus de la culture précédente), rotation diversifiée (au moins trois cultures principales différentes, intercalées dans le temps avec des cultures de couverture) et couverture du sol (c'est-à-dire ne jamais laisser le sol à nu comme le labour le fait, mais laisser des résidus de culture ou des couverts végétaux en surface). C'est la beauté de la chose: les solutions sont simples et universelles. Ça semble presque trop beau pour être vrai!

Cependant, en pratique, ces trois éléments ne peuvent être implantés sur une base permanente qu'après deux étapes *essentiels*: 1) Être prêt à revoir ses pratiques et à les mettre de côté. Si la destruction de la structure (compaction ou désagrégation) est le résultat de méthodes culturelles passées, ce qui est souvent le cas, ça ne sert à rien d'adopter une technique comme le semis direct. Ça n'aura aucun effet, ça pourrait même empirer les choses. Par exemple, si on ne veut pas renoncer à passer sur ses terres avec de grosses citernes à lisier au printemps, peu importe s'il y a des résidus en surface ou si on fait du semis direct. 2) Dans plusieurs cas, ça va prendre des mesures correctrices à court terme avant d'appliquer des mesures plus durables. Je parle ici de refaire les fossés, ou encore de sous-soler (c'est-à-dire de réparer un sol qui aurait été compacté par des passages répétitifs de machinerie, un peu comme un sentier en forêt trop piétiné).

Donc, en réalité, c'est simple, mais pas facile (une des circonstances où les deux mots ne sont vraiment pas synonymes!). Simple, parce que la recette est universelle, et pas compliquée. Difficile, parce que ça passe la plupart du temps par la reconnaissance des erreurs que l'on a commises, et

par l'humilité et la sagesse de se remettre en question. Tu remarqueras que, contrairement aux « solutions » de l'industrie qui suggèrent toujours l'ajout d'un produit ou d'un équipement, le succès de la démarche tient à une diminution des opérations, des produits et des équipements. Et on n'est pas habitués à ça. Les producteurs sont des consommateurs enthousiastes, qui poussent toujours plus la machine. À la blague, je leur disais parfois : « Vous devriez faire confiance à un fonctionnaire comme moi pour vous convaincre des vertus du travail réduit ! »

– Louis

6 mars

Louis, allo.

Scuse le délai de réponse, je défriche une partie de forêt et j'ai le corps en compote ! L'ingénieur forestier, dans le plan d'aménagement forestier de cette zone, a écrit : « Peuplement fortement dégradé ayant été sévèrement endommagé par le verglas de 1998. La majorité des arbres sont cassés. Coupe de récupération totale. Urgence du traitement : Très. »

Je souris donc à la lecture de ta réponse (car, en bon citoyen, j'ai écouté et appliqué les recommandations et j'ai fait confiance à un fonctionnaire, mais je n'ai pas pour autant épargné mon effort)...

Y a-t-il urgence pour nos sols ?

Et je risque une question qui restera peut-être éternellement sans réponse : pourquoi donc, si c'est si simple de les réparer, on ne le fait pas ?

– Marc

6 mars

Oui, je crois qu'il y a urgence. En particulier si on ajoute dans la balance les changements climatiques. Les sols sont des puits de carbone incroyables, leur capacité de stockage dépasse celle de la biomasse végétale, des mers et de l'atmosphère. Donc, en plus de tous les autres services déjà mentionnés (alimentation, filtration, etc.), ils pourraient jouer un rôle central dans la lutte contre les changements climatiques. Ce qui fait dire au professeur Rattan Lal de l'Université d'État de l'Ohio (une sommité dans le domaine des sols) que nous n'avons plus le choix : le salut de l'humanité passe par l'amélioration de la santé des sols.

Pourquoi donc, si c'est si simple, on ne le fait pas ? Pour deux raisons : 1) la chaîne publique de transfert de l'information (recherche, transfert technologique, service-conseil) est brisée depuis que le ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec, soit le maillon intermédiaire, a négligé sa responsabilité dans le transfert ; 2) il y a ingérence de multiples intérêts commerciaux et corporatistes (l'Union des producteurs agricoles) à chacun des trois niveaux de la chaîne. Par exemple, la progression de la technique du semis direct, promue par le MAPAQ depuis 30 ans au moins, est

ralentie par les fabricants et les détaillants de machinerie. Sans parler du fait que les agronomes de première ligne (qui dispensent le service-conseil aux producteurs) vendent généralement de l'engrais et ne parlent jamais de ce qui se passe sous la surface du sol.

– Louis

7 mars

Donc une forme d'aveuglement généralisé *et* une vision commerciale myope... Misère.

Pour mon film documentaire sur l'agriculture, j'ai cherché le « méchant » (tsé, celui qui nous empêche d'avancer) durant un an et demi. Je ne l'ai jamais trouvé. Au bout de chaque route, c'était un monsieur ou une madame qui avait peur du changement.

Tout ce qui est en place en ce moment fonctionne au jour le jour. Pourquoi chercher à améliorer un système qui continue de te garantir un chèque de paie aux deux semaines ? Et lorsque ça va moins bien, les assurances font office de pasteurs. Et d'autres inventent des intrants encore plus puissants...

Je te lis et me dis que seules une urgence ou une immense catastrophe pourraient réveiller les consciences.

Peut-être en est-on rendu à des mesures passives encore plus strictes ?

– Marc

Comme pour la cigarette ou les boissons sucrées, c'est par des mesures légales qu'on a réussi à changer plusieurs de nos habitudes (je pense à l'interdiction des néonicotinoïdes dans plusieurs pays... mais pas au Canada). Je rêve d'un pouvoir législatif qui interdirait certaines pratiques agricoles. On parle ici d'influencer profondément des comportements jugés néfastes par la science, par exemple l'usage systématique des pesticides de prévention.

Pourquoi, si c'est si simple de réparer nos sols, on ne le fait pas ?

17 mars

Je crois qu'on en est déjà là. C'est-à-dire que l'on prend des mesures concrètes seulement parce qu'on réalise que certaines catastrophes sont inévitables. Pas seulement en agriculture, évidemment.

– Louis

24 avril _____

Salut.

Scuse le délai, j'étais en Europe.

Encore ceci: tu crois qu'on peut espérer avancer autrement que par ce chemin de l'urgence?

Existe-t-il une manière de mieux faire?

– Marc

24 avril _____

Salut Marc,

Je ne suis pas optimiste. Je pense que les catastrophes frapperont avant que le bon sens ne l'emporte sur la déresponsabilisation de nos gouvernements. En fin de semaine encore, j'entendais les ministres fédéraux Guilbeault et Champagne: le premier tentait de justifier sa décision (injustifiable) d'avoir autorisé le projet pétrolier Bay du Nord, le second niait que les émissions de la fonderie Horne soient vraiment un problème. Consternants.

Tout semble décidément subordonné à l'économie, et l'agriculture ne fait pas exception.

Il y a plein de manières de mieux faire. Je veux dire par là que les obstacles sont moins techniques qu'humains.

Bonne soirée,

– Louis

25 avril _____

Ça devient donc une affaire de mercenaire, de bien faire. Comme si le bon sens n'existait plus qu'à la marge, à contre-courant? Ou peut-être l'avenir des sols et de l'agriculture durable (celle qui nourrit les humains et développe l'économie tout en limitant les impacts sur l'environnement pour être pérenne) n'appartient-il qu'aux riches? À ceux et celles qui pourront se permettre d'entretenir et de faire exister un système responsable? Et encore...

Mais je continuerai d'y croire un peu. En espérant que cette nouvelle génération qui en a fait un projet identitaire puisse prendre le pouvoir avant les catastrophes annoncées.

Merci pour cette lecture lucide, Louis. Merci à toi d'être là, de nommer la réalité, d'être une lueur et d'avoir du cœur.

Continuons d'y travailler, et (je ne pensais jamais dire ça) de croiser les doigts.

Je retourne dans mon potager. Je te reviens.

– Marc

Sur 22 hectares, la majorité boisés, je cultive sur 2,5 hectares un verger de plusieurs essences d'arbres fruitiers, du fourrage pour les chevaux, et une érablière. Je m'occupe aussi d'un potager en culture intensive. Et j'ai des animaux: chevaux, porcs, poules, canards, coqs à chair.

Je ne tire aucun revenu de l'agriculture responsable que j'y pratique, ne voulant pas adhérer au monopole syndical

qui encadre bêtement (et étrangement) toutes les formes d'agriculture au Québec.

Dans les 20 dernières années, autour de moi, j'ai vu émerger une génération pour qui la pratique d'une activité nourricière, vivrière et pérenne est au centre de son identité. Un peu comme on le faisait avant l'industrialisation de l'agriculture, mais sans revenir en arrière. En regardant en avant. Tant d'obstacles persistent pour que cette génération puisse espérer atteindre ne serait-ce que le droit d'exister.

14 mai _____

Allo Louis,

Le potager est terminé ici. J'ai les mains dans la terre depuis une semaine. C'est comme de la magie! J'amende avec le fumier des chevaux, et rien d'autre, depuis 20 ans. Une petite correction de pH il y a quelques années, c'est tout.

Une question: je peux faire ça éternellement?

– Marc

14 mai _____

Je pense que oui!

Pourvu que tu respectes les trois principes fondamentaux de l'agriculture de conservation: rotation diversifiée des cultures principales, travail réduit du sol et couverture du sol pour la plus grande partie de l'année.

Si un seul de ces éléments n'est pas intégré, ce ne sera pas la catastrophe, et tu pourras certainement continuer longtemps. Mais l'application des trois éléments de façon permanente garantit les plus hauts rendements, et donc une plus petite superficie requise pour produire la même quantité d'aliments. L'agriculture durable ne sacrifie rien en termes de productivité.

– Louis

15 mai _____

Je crois qu'on peut facilement saisir l'idée de la rotation, pour diversifier l'impact des plantes au sol. Je pense aussi que le travail réduit est aisé à comprendre (pour minimiser les bouleversements des organismes bénéfiques à la terre et éviter l'érosion par le vent ou par l'eau...).

Mais comment va l'adhésion de ta clientèle et des gens qui te consultent à la culture de couverture?

– Marc

15 mai _____

C'est assez surprenant. Bien que les statistiques à jour soient inexistantes, et de toute façon incomplètes, il ne fait aucun



La chaîne de webdiffusion sur la pratique de la gigue québécoise

Abonnements Annuel 52\$ Mensuel 5\$

PLUS DE 75 OEUVRES



Montréal®



Conseil des arts
du Canada

Interprètes : Marie-Ève Tremblay, David Tessier, Antoine Turmine, Rachel Carignan, Olivier Arseneault
Photos : Vitor Munhoz, Courtoisie d'Espace Trad/SPDTQ, Vanessa Fortin Design : Jean-Michel Thellen



bigico.tv

Théâtre Denise-Pelletier

SAISON

23
24

Les Plouffe

D'après l'œuvre de
ROGER LEMELIN
Adaptation théâtrale
ISABELLE HUBERT

Mise en scène
MARYSE LAPIERRE

Avec emprunts à l'œuvre
cinématographique
de ROGER LEMELIN et
GILLES CARLE.

Avec l'aimable autorisation
de leurs héritiers.

Coproduction
THÉÂTRE DU TRIDENT



27 septembre – 21 octobre 2023

Le roi danse

Texte et adaptation
EMMANUELLE
JIMENEZ

Mise en scène
MICHEL-MAXIME
LEGAULT

D'après le scénario de
GÉRARD CORBAU,
ANDRÉE
DELTOUR-CORBAU
et ÈVE DE CASTRO *

* Inspiré du roman
Lully ou le musicien du soleil
de PHILIPPE BEAUSSANT
© Éditions Gallimard



14 novembre – 9 décembre 2023

L'éveil du printemps

Texte
DAVID PAQUET

Librement inspiré
de l'œuvre de
FRANK WEDEKIND

Mise en scène
OLIVIER ARTEAU

Coproduction
THÉÂTRE DU TRIDENT



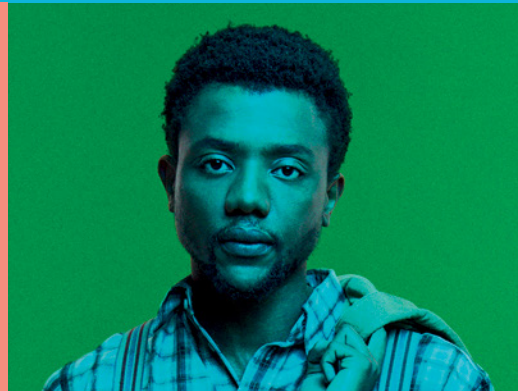
23 janvier – 17 février 2024

La ménagerie de verre

Texte
TENNESSEE
WILLIAMS

Traduction
FANNY BRITT

Mise en scène
ALEXIA BÜRGER



12 mars – 9 avril 2024

SALLE
FRED-BARRY

L'amour looks something like you



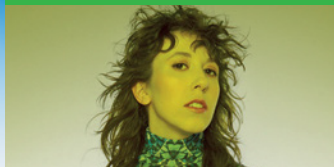
29 août – 16 septembre 2023

L'Inframonde



3 – 21 octobre 2023

Les remugles ou La danse
nuptiale est une langue morte



31 octobre – 11 novembre 2023

Terrain glissant



16 janvier – 3 février 2024

ABONNEZ-VOUS ET PROFITEZ DE TARIFS EXCEPTIONNELS ET DE PRIVILÈGES EXCLUSIFS

Abonnement à la Salle Denise-Pelletier

• À partir de 100 \$ – 4 spectacles

Abonnement à la Salle Fred-Barry

• À partir de 81 \$ – 3 spectacles

Premier regard à la Salle Fred-Barry 2 pour 1

• 38 \$/pour 2 personnes

DENISE-PELLETIER
.QC.CA

BILLETTERIE
514 253-8974



Conseil des arts
et des lettres
du Québec



Conseil des arts
du Canada
Canada Council
for the Arts



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage



Conseil des arts
de Montréal

Partenaire
de saison



Hydro
Québec

doute que la technique connaît un réel engouement. En tout cas en grandes cultures, moins en maraichage.

Je ne dis pas que l'ensemble des exploitations agricoles ont intégré les cultures de couverture dans leur rotation, mais l'accroissement depuis dix ans des superficiesensemencées de raygrass, vesce, seigle, pois, radis, moutarde, trèfle, etc. est impressionnant, surtout lorsqu'on compare ce « succès » à la réception très mitigée des tentatives de transfert d'autres techniques novatrices dans le passé.

– Louis

La culture de couverture est une technique qui consiste à semer des plantes ou des mélanges de plantes en même temps que la culture principale ou encore après, à la dérobée, et qu'on ne récolte habituellement pas.

Les grandes cultures, ce sont les céréales (blé, orge, avoine, seigle...), les graminées (maïs) et les légumineuses (soya, pois, lentilles...).

J'ai cherché le « méchant »,
je ne l'ai jamais trouvé. Au bout
de chaque route, c'était un
monsieur ou une madame
qui avait peur du changement.

Au Québec, pour une superficie agricole d'environ deux millions d'hectares, près de la moitié est consacrée aux grandes cultures (400 000 hectares pour le maïs, 380 000 hectares de soya, le reste pour le blé, l'orge, le canola et l'avoine). Ce qu'il faut comprendre, c'est que les trois quarts de cette production sont destinés à l'alimentation animale. Et 12 % de la production de maïs est engloutie par la production d'éthanol, à Varennes. Ce sont majoritairement (et c'est aberrant) ces sols et ces terres que la Commission de protection du territoire agricole du Québec protège.

L'ironie, c'est qu'une grande partie de ces terres sont utilisées pour épandre les déjections des bêtes qu'elles nourrissent. Car pour avoir le droit d'élever des animaux au Québec, on doit avoir la capacité de disposer des fumiers et lisiers. Un volume de déjections d'élevage correspond à une superficie de culture. Ça prend donc des champs sur lesquels épandre (maïs, soya encore là), et pour que ce système fonctionne, ça prend des animaux... C'est une codépendance amoureuse un peu toxique!

Quant à nos légumes, leur production est tellement négligeable qu'ils n'apparaissent même pas dans les chiffres. Le maraichage est un grain de sable dans cette mer de terre.

15 mai

Qu'est-ce qui explique la popularité de la culture de couverture, d'après toi?

À la suite de plusieurs interventions et projets pilotes, la productivité semble être au rendez-vous, mais c'est un secteur où traditionnellement (tu me corrigeras) il y a beaucoup de résistance au changement.

Par ailleurs, pourrait-on aussi envisager la récolte de la culture de couverture? Par exemple, récolter le maïs lors d'un passage et ensuite ramasser le seigle ou une céréale?

– Marc

16 mai

On en a discuté pas mal entre nous quand j'étais au MAPAQ, des raisons de cet engouement.

Selon ma collègue Odette Ménard, qui est ingénieure agricole, les vendeurs de semences des espèces préconisées comme cultures de couverture ont été très actifs et ont donc soutenu les efforts des programmes, des agronomes du ministère, ainsi que des agronomes de première ligne des clubs-conseils en agroenvironnement.

Cette hypothèse d'Odette a le mérite d'aider à comprendre le succès apparent des efforts de transfert, mais je demeure en partie sceptique quant à l'influence réelle des vendeurs de semences. Pour ma part, je suggère qu'il y a pas mal moins de risques d'échec à essayer le semis d'une culture de couverture que le semis direct, par exemple.

Un producteur intéressé à se lancer n'a d'ailleurs aucune difficulté à entrevoir les autres avantages pratiques: amélioration de la portance lors de la récolte du maïs à l'automne, amélioration de la structure de surface du sol, etc. Aussi, il y a un attrait « social ». Comme ça faisait longtemps qu'on en parlait dans les journées d'information et que pour une fois ce n'était pas contredit par les représentants de l'industrie, la pratique des cultures de couverture a bénéficié d'un effet de mode. Finalement, malgré son efficacité relativement modeste comme outil de transfert, le programme de subvention Prime-Vert du ministère a certainement amené quelques volontaires à essayer la technique.

Une agronome du Conseil canadien des aires écologiques, Sylvie Thibaut, s'est démarquée depuis longtemps dans ce domaine. Dans le bassin de la rivière La Guerre, à Saint-Anicet, où elle travaille depuis plusieurs décennies avec son groupe d'une trentaine de fidèles, Sylvie a développé une expertise dans le domaine des cultures de couverture. Elle a donné (et donne encore aujourd'hui) des conférences et des ateliers sur le sujet partout au Québec.

Remarque que nous avons aussi observé un engouement pour d'autres techniques qui poursuivent les mêmes objectifs. Je parle ici des céréales d'automne. Nous en faisons la promotion depuis très longtemps, mais ce n'est que ces dix dernières années qu'on a pu voir un accroissement important des superficies semées en blé d'automne et en seigle

d'automne. En plus de protéger le sol, d'améliorer sa structure, et mille-et-un autres avantages pratiques (répartition du travail en fenêtres pour épandre les engrais de ferme, etc.), les céréales d'automne donnent une récolte, et elle peut être rentable.

– Louis

À l'Université de Malmö, en Suède, en sciences agricoles, on a même développé une «triple culture» sur une même superficie, sans endommager les sols.

Les preuves sont faites. Lorsque le sol est cultivé avec une culture de couverture, ça fait moins de boue, moins d'ornières et moins de calage de machinerie. Un peu comme un filet ou un tissage. Et on peut espérer doubler le rendement. C'est *win-win*. Une fois que l'argent aura parlé, il faudra ensuite s'attaquer à cette résistance naturelle au changement. Parfois c'est aussi bête que ça.

16 mai

Je note bien ton scepticisme, et j'entends aussi tes réserves, mais ça fait quand même plaisir à lire. Car pour ceux et celles qui vivent à distance des sols (on s'entend que c'est la majorité), on comprend que, sur le terrain, des choses se passent. Pas étonnant que les semenciers aient réalisé l'avantage commercial et financier de vendre davantage de semences. On parle de doubler la superficie, et donc aussi le marché!

Peut-être l'amélioration des pratiques passera-t-elle par la liturgie de la croissance? (T'es pas obligé de répondre.)

Autre question: disons que la providence est généreuse et qu'on t'offre un sol au Québec. Quelle superficie choisirais-tu et qu'est-ce que tu y ferais?

– Marc

16 mai

Je ferais en sorte qu'un maximum de jeunes passionnés s'installent sur ces terres, et qu'ils s'occupent de fournir la population québécoise en fruits, légumes, grains, viandes, vins, etc., en produisant sur une base bio: sans pesticides ni engrais chimiques, et en limitant le travail du sol le plus possible. Grande diversité des semences, respect des cours d'eau, sols couverts le plus souvent possible. Bref, les mêmes principes que ceux déjà cités dans mon courriel précédent.

Je sais que tout ça semble un rêve, mais ta question, je crois, me demandait de rêver, justement. De plus, c'est moins un rêve qu'une réalité sur un nombre grandissant de fermes parmi les plus avancées (agronomiquement) au Québec. Donc il ne s'agit en fait que d'étendre à plus grande échelle ce qui se fait déjà sur ces exploitations.

– Louis

17 mai

C'est aussi ce que je me suis dit en te lisant, ton rêve s'est réalisé! Je connais davantage de producteurs qui font bien que de producteurs qui devront changer. Je sais qu'en superficie le rêve est tout petit, mais peut-être est-ce possible de voir enfin plus grand. Que les bonnes pratiques percolent en quelque sorte jusqu'à l'industrie.

Question: as-tu l'impression qu'il y a encore deux camps qui s'opposent, en agriculture?

– Marc

18 mai

Je ne dirais pas que deux camps s'opposent, car ils ne s'adressent à peu près jamais la parole, enfin, pour discuter de la façon dont ils cultivent, je veux dire. Les plus conformistes, traditionalistes, croient que la voie empruntée par les avant-gardistes n'est pas faisable, ou qu'elle est en tout cas moins rentable que la leur, alors que ce n'est pas vrai. Surtout que la démonstration de la rentabilité d'un modèle alternatif devient de plus en plus évidente avec les années, alors que celle du mode conventionnel est de plus en plus douteuse. L'écart entre les deux s'agrandit avec le temps. Un article publié récemment dans *Le Devoir* le confirme.

– Louis

Le texte que Louis m'a envoyé, daté du 11 mai et intitulé «Trop compactées, les terres agricoles de Montérégie manquent sévèrement d'oxygène», raconte que les tracteurs et la machinerie (pour semer, traiter et récolter) compactent les sols à un point tel que les plantes «étouffent».

Toutes proportions gardées, si on remplaçait la terre par de l'eau (et c'est d'ailleurs ce qu'on fait en hydroponie, une technique qui consiste à faire pousser les plantes dans un genre d'eau vitaminée qui imite le sol), celle-ci serait tellement compactée que c'est comme si les plantes tentaient de pousser sur de la glace.

L'article est centré sur l'enjeu de l'oxygène et de l'azote, mais la réalité est encore plus complexe. Ça concerne aussi des milliards d'organismes vivants au centimètre carré. Une chaîne du vivant qui s'autorégule depuis des millénaires avec le non-organique pour créer ce qu'on appelle les sols. L'intervention humaine, somme toute récente à l'échelle de l'histoire, interfère violemment dans cet ordre naturel. Et les conséquences sur le travail du sol poussent les agriculteur-trice-s à intervenir toujours plus, c'est un cercle vicieux.

19 mai

Pourquoi labourer profondément coûte-t-il plus cher?

Pourquoi ne pas appliquer la logique contemporaine de



l'urgence? Du genre, on compacte durant trois ans et on laboure plus creux avant la quatrième année?

(Je pousse ma *luck* ici, mais je tente surtout de comprendre.)

– Marc

19 mai

Pourquoi vouloir labourer profondément?

Le labour n'est pas une bonne pratique, ce n'est pas bon pour le sol. (Un exemple niant la croyance répandue que «si nos ancêtres le faisaient, ce doit être bon».)

Plus tu travailles profondément, plus ça prend de la puissance et de la traction, et donc plus c'est couteux en carburant et en usure de pièces.

Les risques de compaction ne sont pas les seuls dangers liés au labour, et d'ailleurs, la plupart du temps, travailler profondément la terre ne corrige même pas la compaction.

L'élaboration d'une bonne structure ne se réalise que sur le long terme (cinq à dix ans), parce qu'elle résulte de l'action des microorganismes, qui exigent des conditions physiques de sol adéquates (aération, humidité, porosité, conductivité des pores, etc.) qui soient stables sur plusieurs années. Par exemple, les mycorhizes ne développeront jamais leur réseau d'hyphes (prolongements des racines

de plantes) si tu laboures tous les ans. En plus, en ouvrant la clé du poêle (c'est ce que fait le labour), tu brules la matière organique, qui ne pourra pas jouer autant son rôle d'agent d'agrégation, lequel consiste à faire de la terre ce tout homogène qui réunit et séquestre tous les éléments essentiels à une culture.

– Louis

19 mai

Asssstie que ça fait du bien de te lire.

C'est simple et précis. L'idée des pratiques de «l'ancien temps» a la couenne dure, aussi compactée que les champs qui nous occupent!

Quelle est la disponibilité des sols cultivables au pays? On perd en superficie ou on en gagne? Et t'as les chiffres sur l'état des meilleures pratiques? En croissance?

Dans mon coin, la Montérégie (et donc cette terre dont parle l'article du *Devoir*), je constate énormément de défrichage de forêt pour augmenter les surfaces cultivables.

Sous-question: on perd en biodiversité, ou les bonnes pratiques compensent-elles? Parce que dans le fond, faut nourrir de plus en plus de gens, et c'est un enjeu important.

– Marc

Les obstacles sont moins techniques qu'humains.

20 mai

Je n'ai pas de statistiques récentes et fiables au sujet des bonnes pratiques. D'ailleurs, lorsque tu demandes au MAPAQ, on te donne des chiffres issus de la base de données de l'enregistrement des exploitations agricoles, source qui n'est ni récente ni fiable, car elle est basée sur les déclarations des producteurs, et saisies par du personnel qui ne sait pas trop la différence entre travail réduit et couverture du sol. La croyance populaire voudrait que les fonctionnaires soient des spécialistes du travail réduit, mais ce n'est pas le cas ! Je suis à peu près certain que les meilleures pratiques progressent, en termes de nombre d'adeptes, mais très graduellement.

En ce qui concerne l'accroissement de la biodiversité du système agricole, l'intégration du blé d'automne dans une rotation maïs-soya donne de bons résultats et atteint plusieurs autres objectifs.

La pression sur les superficies en culture vient aussi de l'étalement urbain, bien sûr. Je ne suis pas spécialiste de la question (as-tu vu le documentaire *Québec, terre d'asphalte*, d'Hélène Choquette, mené par Nicolas Mesly?), mais les producteurs ne peuvent pas décider du jour au lendemain de défricher ici et là. Les règlements provinciaux et les autorités municipales encadrent ça. Mais possible qu'il y ait, encore ici, de la complaisance pour le statu quo ou des moyens de contourner les nouvelles réglementations. À mon avis, les bonnes pratiques culturelles ne réussiraient pas à freiner la perte de biodiversité, même en théorie (si on imposait l'adoption de bonnes pratiques sur toutes les fermes). On a besoin de politiques novatrices d'aménagement du territoire.

Par contre, je crois que nous avons au Québec suffisamment de terres en culture pour nourrir mieux, et plus, notre population. Nous disposons d'une surface de presque 0,25 hectare par habitant, ce qui est plus que la moyenne mondiale (0,19 ha) et bien plus que ce dont dispose la Chine (0,09 ha).

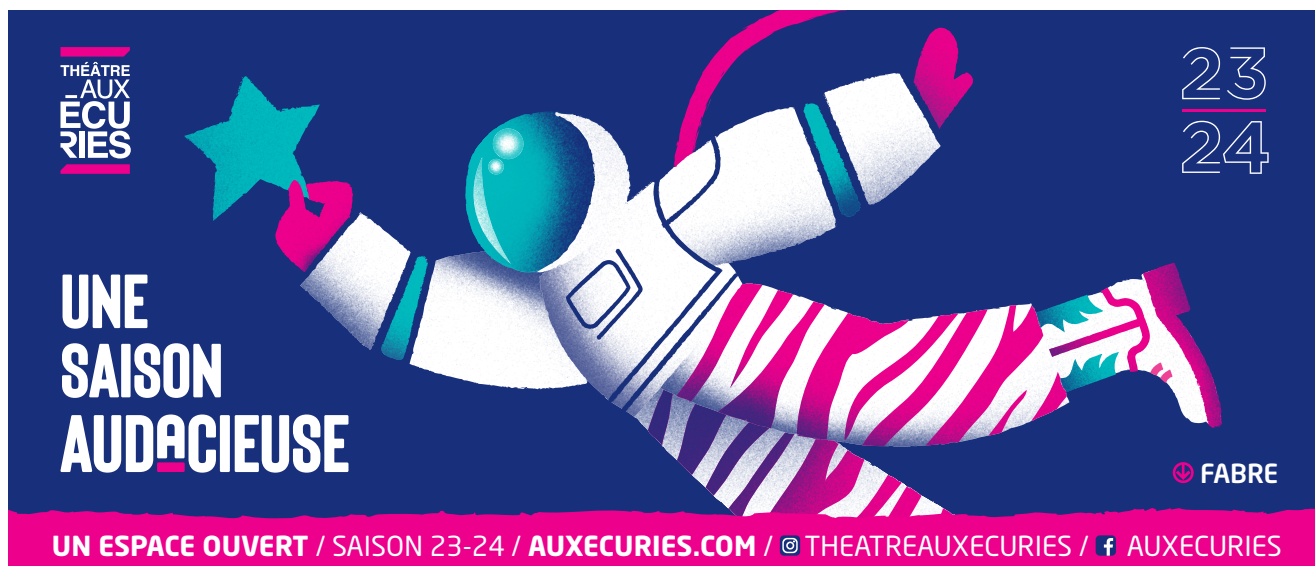
– Louis

Étalement urbain, croissance démographique: il y a plusieurs raisons de s'inquiéter. Le nombre d'humains est en croissance et le droit à l'habitation vient gruger des terres cultivables. Au Québec, la Commission de protection du territoire agricole du Québec fait le chien de garde, et le fait parfois bien: des mesures compensatoires veillent à protéger les superficies (du genre, pour un hectare perdu on en crée un, aux frais des municipalités ou des entreprises de construction qui ont changé la vocation de l'hectare en question). Mais on doit se nourrir.

Dans les prochains mois, on va justement tenter de redéfinir la Loi sur la protection du territoire et des activités agricoles au Québec. On va devoir, comme société, définir nos besoins et y arrimer une politique agroalimentaire avec une vision claire des enjeux: faire chez soi ou dépendre des autres? Aujourd'hui le territoire est exploité en grande majorité pour l'industrie de l'élevage animal. À revoir.

Ensuite, il faudra donner un plus grand accès à ceux et celles qui valorisent les bonnes pratiques culturelles dont on parle ici avec Louis.

Et il faut aussi dompter cette névrose des banlieues. La protection contre l'étalement urbain ne devrait pas être,



comme on se le fait répéter depuis des décennies, une des principales causes défendues par la CPTAQ. On ne stoppera pas l'augmentation de la population, et la densification verticale n'est pas l'unique solution. On devrait plutôt envisager d'étendre les superficies de culture; les changements climatiques font migrer les cycles végétatifs vers le nord. Les terres et les sols cultivables devraient suivre.

Peut-être l'amélioration des pratiques passera-t-elle par la liturgie de la croissance?

C'est plutôt ailleurs, comme Louis le dit, que la perte fait mal : celle de la biodiversité. Car un boisé au fond d'un champ n'est pas qu'une talle de bois inutile. On vient à peine de comprendre (et malheureusement cela ne concerne encore qu'un nombre infime de gens) que les sols sont vivants et ne servent pas uniquement de plancher ou d'entrepôt. Leur santé est reliée à des milliards de choses invisibles. J'ai envie de dire « loin des yeux, loin du cœur ». Car dès qu'on en sait assez sur les interactions complexes de cette écologie et qu'on y est sensible, on commence à vouloir la protéger.

23 mai

Salut.

Désolé du délai. J'étais au fin fond des bois en Haute-Mauricie, là où on ne reboise qu'avec une seule essence (le pin gris)!

Oui, j'ai vu le reportage de Nicolas Mesly. Très éclairant.

Peut-être devrions-nous commencer par raffiner le processus d'identification des producteurs et des productrices, et encadrer en concordance, en tenant compte de la taille et de la nature des exploitations? Quand on pense que, selon la loi de l'Union des producteurs agricoles, un producteur de maïs industriel paie la même cotisation qu'une productrice de foin bio...

Réviser et mieux comprendre l'objectif nourricier de l'agriculture est certainement une priorité. Et il me semble qu'une génération (nouvelle) s'en soit fait une quête identitaire. Tout ça est heureux. Encore faudra-t-il un jour que cette vision trouve les conditions pour se réaliser.

Le clivage entre la ruralité et l'urbanité demeure immense. On rêve moins bien d'agriculture lorsqu'on n'a pas les mains dans la terre. Pour comprendre, habiter et occuper un territoire, il faut le vivre.

– Marc

4 juin

Louis, bon dimanche.

Les actualités des dernières semaines me rendent un peu confus; d'un côté, on apprend qu'il y a davantage de champs bios, d'aliments locaux, et que la cible de la politique bioalimentaire du ministère, qui visait 2025, sera atteinte plus rapidement. Soit. C'est heureux à lire. Et d'un autre côté, quelques jours plus tard, on apprend que la vente de

Centralisons
nos forces

Travailler au mieux-être collectif,
c'est central.

 **CSQ**
Centrale des syndicats
du Québec
lacsq.org

On vient à peine de comprendre que les sols sont vivants et ne servent pas uniquement de plancher ou d'entrepôt.

pesticides a atteint un nouveau sommet, et que le glyphosate (cet herbicide médiateur), par exemple, est en nette remontée. On dirait parfois des actualités «clientèle» (qui font plaisir à tout le monde). Tu saurais démêler ça un peu ?

– Marc

4 juin

Bon dimanche, Marc !

En effet, ça peut sembler difficile à démêler... Voici une tentative d'explication.

La lente et continuelle progression du bio est une réalité. Cependant, en termes de superficie, ça reste marginal comparativement au million d'hectares de grains conventionnels cultivés au Québec, là où on trouve le plus gros volume de glyphosate utilisé (ce n'est pas dans le secteur maraîcher). Je ne me rappelle pas les cibles de la politique bioalimentaire du MAPAQ concernant l'usage de pesticides, mais je sais qu'au rythme où vont les choses, celles du Plan d'agriculture durable 2020-2030, à savoir 1) réduction de 500 000 kilogrammes de pesticides de synthèse vendus et 2) réduction de 40 % des risques pour la santé et l'environnement, elles, ne seront pas atteintes.

Ça n'explique pas tout, mais je crois que la dernière année pour laquelle le bilan a rapporté des chiffres est 2021; donc il y a un petit décalage. Il reste que la direction du ministère doit avoir été encore une fois ramenée sur terre en voyant ces ventes records. Les moyens choisis dans le Plan d'agriculture durable ne sont pas adéquats, car ils sont basés sur un mauvais diagnostic. En fait, il n'y a pas d'examen réel pour comprendre pourquoi les efforts traditionnels (subventions, concertations, comités, etc.) ne fonctionneront jamais.

C'est d'ailleurs une sorte de constat d'échec de voir la pression du public commencer à produire plus d'effets que les politiques et autres programmes. Les trois facteurs qui vont probablement réussir à réduire l'usage des pesticides dans les prochaines années sont, selon moi : pression du public + réglementation du ministère de l'Environnement + progression du bio. D'ailleurs, bien que je ne sois pas partisan des moyens coercitifs, je suis content de voir que le ministre Charette a déposé un projet de loi pour assujettir

tous les traitements de semence aux mêmes obligations que les néonicotinoïdes.

– Louis

Les néonicotinoïdes, pesticides vedettes contre les insectes, ont été interdits dans plusieurs États. Ces tueurs d'abeilles ont récemment incarné une charge sonnée contre la perte de biodiversité, et leur interdiction légale est devenue un symbole dans plusieurs pays. Il est à noter que trois des principaux «néonics» sont toujours homologués et largement utilisés au Canada. Sur son site, Santé Canada dit encadrer leur utilisation sécuritaire.

4 juin

Au vu de la lenteur des processus administratifs, de la pression des industries qui bénéficient d'un système maintenu par défaut et de cette peur très naturelle du changement, je suis devenu partisan des mesures passives et des interdictions. Nourrir bientôt presque dix milliards de personnes ne se fera pas en rêvant bio, alors qu'on enverra bientôt des gens sur Mars; on se souhaite de faire mieux ici.

Je retiens qu'on ne doit pas perdre espoir, mais ça requiert énormément de courage et d'effort.

Et je retiens aussi qu'on doit faire du territoire que l'on habite et occupe un projet identitaire sur la manière de se nourrir, et un cadre pour le réaliser.

– Marc ●

Marc Séguin s'est fait connaître comme peintre et plasticien, avant de révéler ses talents d'auteur. Il a publié plusieurs romans, dont *La foi du braconnier* (Leméac, 2009), récompensé par le Prix littéraire des collégiens, ainsi que de la poésie et des chroniques. Pour *Nouveau Projet*, dont il est un collaborateur de longue date, il a notamment écrit «La défaite des idées», un essai paru dans *Nouveau Projet 19*.

Pendant 35 ans, Louis Robert a été agronome au MAPAQ, qui l'a congédié injustement pour avoir été un lanceur d'alerte, avant d'être forcé de le réintégrer. Spécialiste de la gestion des sols, il a prononcé plus de 600 conférences et signé quelque 300 articles sur ce sujet. Il est à la retraite depuis l'an dernier.

Photos: Drowster

Nouveau Projet

Concours d'essais 2024

Toujours avides de découvrir de nouvelles voix, nous vous invitons à venir tracer avec nous le contour des temps présents.

Depuis ses débuts, *Nouveau Projet* privilégie le genre de l'essai sous toutes ses formes. Porteur des préoccupations de notre époque, dont il interroge les espoirs et les inquiétudes, il explore nos désirs et contradictions à travers le prisme de la voix qui les porte et s'offre comme un espace de réflexion au cœur de l'agitation ambiante.

Récompenses

Premier prix — 1000 \$

Publication dans
Nouveau Projet 27,
automne 2024.

Deuxième prix — 500 \$

Publication sur notre site web.

Troisième prix — 250 \$

Publication sur notre site web.

Jury

Un jury constitué d'auteur·trice·s, de journalistes et d'éditeur·trice·s sera chargé d'évaluer la qualité des textes soumis.

Conditions de participation

Longueur maximale

Dix feuillets, soit 15 000 caractères, espaces comprises. Les textes plus courts ne seront pas pénalisés.

Date limite pour envoyer votre texte

1^{er} mars 2024

Frais de participation

15 \$ pour les abonné·e·s
35 \$ pour les autres

Détails supplémentaires

sur atelier10.ca/concours-essais



t=40

LE PORTRAIT – Arrivé au cap des 40 ans, l’auteur vit une petite révolution intérieure qui l’amène à se demander comment faire le meilleur usage de son temps. Crise de la quarantaine ou évolution inévitable?

NICOLAS CHARETTE

Considéré dans ce texte

Avoir 40 ans et l’impression de faire du surplace. La rencontre entre un doctorant *loser* et l’énergique coordonnatrice d’un magazine bien connu. 40 000 dollars de psychanalyse. Remplacer les lettres par des équations mathématiques.

JE DIS À MES ÉLÈVES QU’ON NE SE reverra plus jamais, à cause de l’urgence sanitaire déclarée par l’OMS. Ils trouvent ça drôle, pensent que j’exagère. Il faut dire qu’ils commencent à me connaître, à savoir qu’avec moi, il faut en prendre et en laisser.

«On ne sait jamais s’il faut te croire», qu’on me reproche parfois, parce que je cabotine et crée des fictions. Je ne parle pas de littérature, ici, mais d’inventer des histoires, de les glisser dans nos bavardages, pour faire rire. Je ne suis ni menteur ni psychotique, malgré mon potentiel. Je fais ça malgré moi: je patente quelque chose d’absurde ou d’inattendu dans une conversation, puis me renie aussitôt qu’on mord à l’appât. Bref, disons que j’ai un problème avec la vérité,

même si j’aime penser que c’est le symptôme d’une créativité mal canalisée. Ça fait souvent rire les gens, mais une ancienne collègue de travail m’a déjà dit que c’était méprisant. En vieillissant, je constate qu’elle avait peut-être raison.

N’empêche que c’est vraiment la dernière fois que je les vois en personne, mes élèves.

Au Québec et un peu partout dans le monde, on ferme les écoles, les commerces, les usines; on ordonne aux gens de ne pas rentrer travailler. Pour moi, sur le plan strictement financier, c’est comme une prière exaucée. Quelques semaines plus tôt, j’ai pris des positions à découvert avec levier sur le TSX et le S&P 500, enfiévré par le vent de panique venant de l’Asie. Les bourses américaine et canadienne s’écroulent, et pourtant mon portefeuille gonfle à une vitesse inusitée. Pour chaque tranche de 1% de rendement que le marché perd, mes placements gagnent 2%.

Je ne gère pas des millions, mais, pour un temps, je me sens pas mal futé. *The Wolf of Rosemont* rencontre *The Big Short*, quelque chose du genre. Ça fait changement, parce que d’ordinaire, je ne suis pas un bon investisseur, j’aime trop le risque. Je joue à la Bourse, alors que je devrais y investir, voilà le problème. C’est pour ça que finalement, je ne ferai pas une cenne au printemps 2020. Au moins je ne perds rien. Je fais du surplace, comme d’habitude.

Une question persiste cependant dans mon esprit: pour quoi la Bourse s'enflamme-t-elle, alors que l'économie est pratiquement fermée? J'attends désespérément que ça *crashe* à nouveau, mais ça n'arrive pas. «C'est à cause de la masse monétaire», me dit un ami *trader* chez Canaccord. Le terme garde pour moi quelque chose d'abstrait et de poétique.

Marie habite un tout petit trois et demie sur la 10^e Avenue, dans Rosemont, mais on décide de se confiner chez elle quand même, parce qu'on y sera seul-e-s. Mon autre option est de rester chez l'ami qui m'héberge depuis ma rupture avec mon ex un an plus tôt, avec laquelle j'ai été environ huit ans (à un an près, on n'a jamais tranché). Le jour où l'état d'urgence est déclaré, je mets mon vieux chat Henri en pension chez mes parents (il aime ça, la campagne). Je fais ensuite une grosse épicerie, j'achète trop de légumineuses et je prépare des muffins dans la peur de contracter le virus (je suis asthmatique).

On ira vivre à Sherbrooke à l'été. Elle s'est inscrite à Bishop's en beaux-arts et moi, j'enseignerai à distance. Le bail est signé: un beau grand six et demie à 1200 dollars tout inclus, quatre pièces fermées, planchers de bois franc et sous-sol. Marie aura son atelier, j'aurai mon bureau. Le *timing* est bon, parce que le confinement a l'air plus agréable—et plus abordable—en Estrie. On a choisi le 1^{er} juillet comme date d'anniversaire de couple. Une médiane facile à retenir, ce qui est de bon augure. À la fête du Canada 2020, ça fera un an qu'on est ensemble.

C'est en 2017, au lancement de *Nouveau Projet 12*, que je l'ai vue pour la première fois. J'avais publié une nouvelle à propos d'un couple qui s'appropriait à emménager ensemble. Lui, c'était un *underachiever* poteux qui terminait sa thèse de doctorat, alors qu'elle était la coordonnatrice énergique qui organisait le bal d'un magazine branché. On comprenait que le projet du couple tomberait à l'eau, parce que la fille s'amourachait secrètement de son patron et que son chum était un *loser*. Cette fiction avait quelque chose de prémonitoire. Je préparais inconsciemment la rupture avec mon ex. Sans doute trop peureux pour partir de mon propre chef, je fantasmais qu'elle me trompe. Un bon ami m'avait dit un jour que j'avais un inconscient très fort. Comme tout le monde, j'imagine. À l'époque, cependant, j'avais pris ça pour un compliment, comme si c'était la promesse d'un potentiel inexploité.

Marie était donc au kiosque de vente. Elle était magnifique, allumée. On a parlé un moment, mais je me suis retenu de poursuivre la conversation trop longtemps. D'abord parce que j'étais dans un couple ouvertement monoamoureux, ensuite parce que je ne voulais pas être le gars qui achale la fille pognée là parce qu'elle travaille et qui aimerait te dire de décalisser. Je l'ai recroisée quelques fois les années suivantes, lors de lancements, toujours. Conversations courtes, sourires, œillades. C'est juste en 2019, les genoux encore éraflés

par la rupture avec mon ex, qu'on commence tranquillement à se fréquenter. Ça coule doucement et je me laisse bercer.

Certaines personnes disent que c'est plate, déménager. Pour ma part, j'aime tout de l'activité. C'est jour de fête. Chaque fois, je traîne dans mes boîtes l'illusion d'une métamorphose. Nettoyer, inventorier, jeter, vendre, racheter, renaître?

«Faire des boîtes», comme on dit, c'est du sérieux. Au-delà de la recherche active d'un équilibre poids-volume, c'est pour moi l'occasion de constater l'intensité de certains des processus cognitifs à l'œuvre dans ma tête. Chaque fois que je tends la main gauche vers la bibliothèque pour saisir un

Rien écrit, rien édité, rien
foutu, sinon du ménage sur
mon portable et des rêveries
dans le grand réfectoire.
Je craignais de ne plus avoir
de mine dans le crayon.

livre ou un bibelot, j'évalue l'efficacité de ma décision, à savoir si dans la séquence des gestes j'aurais dû remplacer celui-ci par celui-là pour que l'objet s'emboîte plus rapidement, que la bibliothèque se vide plus vite, que la géographie des boîtes empilées anticipe les mouvements futurs de meubles, que la disposition éventuelle de ceux-ci dans le camion soit optimale, toute cette folie ordinaire. Je m'en veux si je constate que j'aurais pu faire mieux, que j'aurais pu économiser un aller-retour du camion à l'appartement, de la cuisine à la salle de bain, du frigo à la boîte à pain ou de ma main gauche à ma main droite.

C'est un *micromanagement* autonome et dictateur, une dysfonction cognitive, diront certains individus, qui ralentit le flot naturel d'une conscience prétendument saine, le point focal de l'attention devant être porté sur un temps plus large. La bonne marche d'une existence est sans doute mieux servie par un plan quinquennal que par un minutage rigide.

Au début, ma présence en Estrie relève davantage du ravissement amoureux que du plan de carrière: j'ai suivi ma blonde à Sherbrooke. Elle peint, dessine et sculpte. Mon plan à moi est plus flou.

D'abord, couvrir les murs en blanc. Souvent je me suis dit que j'aurais pu reprendre la *business* de mon père, qui était peintre en bâtiment. Le temps passe si vite quand je

peinture¹. Je me concentre, il s'agit seulement de couvrir la surface, la largeur d'un rouleau à la fois, sans hâte, l'esprit allant de haut en bas, dans une confiance entière en l'outil.

En peignant, je me raconte une histoire où je vais recommencer à écrire, mais en vérité je n'écris plus depuis un bon moment. Longtemps, j'ai pensé être un écrivain. C'était de construction bancaire, mon identité, mais ça tenait. Vers la fin du baccalauréat, à McGill, j'avais suivi l'atelier de création littéraire d'Yvon Rivard. J'étais alors un jeune homme troublé qui étudiait la psycho. Je faisais quand même confiance à mon crayon et, plus encore, à ce professeur qui disait que j'avais un certain talent pour l'écriture. Quand il m'a suggéré de faire une maîtrise sous sa supervision, je n'ai pas hésité et ça m'a mené à sortir un livre quelques années plus tard. J'étais fier d'être un auteur publié, ça me donnait l'impression d'être arrivé quelque part, même si je n'étais pas vraiment lu. Mais pour que ça dure, mon costume d'écrivain, il fallait continuer à écrire, ce que j'avais progressivement cessé de faire en l'absence de contraintes externes. Ma dernière tentative remontait à quelques années plus tôt, en retraite à l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac. Échec lamentable. Rien écrit, rien édité, rien foutu, sinon du ménage sur mon portable et des rêveries dans le grand réfectoire. Je craignais de ne plus avoir de mine dans le crayon.

Et puis, je gagnais maintenant ma vie, j'enseignais le français langue seconde dans un cégep. J'avais un bon salaire, une permanence, les conditions étaient excellentes. J'avais trouvé une place, confortable, dans le monde adulte.

La chambre à coucher est d'un rouge framboise que la peinture *cheap* fournie par le proprio peine à masquer, mais je me dis que je dois la terminer au plus vite pour qu'on puisse y poser notre nid. Pendant que ça sèche, je sable les murs de la salle de bain. Ce soir-là, une luciole entre dans l'appartement et s'y frotte. Elle me suit dans quelques pièces, pour le plus grand plaisir de Marie, qui s'émerveille. Je suis amoureux.

Je réalise alors que j'étais devenu un prof de français bien payé qui agonisait dans son cégep brun et beige. Marie m'offrait une seconde jeunesse, la main inespérée dans une partie de cartes qui s'éternise. Je craignais d'être dans l'histoire cliché d'un *rebound*, celle d'un homme qui suit une femme dix ans plus jeune que lui, cent ans plus belle que lui, mais cet homme a observé que même si les peines d'amour le font toujours trop souffrir, elles ne le tuent jamais et elles font mal moins longtemps, aussi. Au fond, le gars se rend compte, en approchant les 40 ans et les 40 000 dollars en psychanalyse, qu'il a moins peur de souffrir, moins peur d'aimer, qu'il commence peut-être à mûrir. Ce qui va le tuer, ce n'est pas l'amour, mais ce qu'il fait de son temps, ce sont ces réunions départementales où les collègues paranoïaques se pointent du doigt au-dessus d'un projet de procès-verbal, pendant que d'autres rêvent aux projets réno du chalet ou d'un congé avec solde. C'est aussi la gestion du *pool* de hockey, le *reel* infini de Facebook et les vieux débuts de roman dans le portable. Ce qui va le tuer, assurément, c'est ce qu'il ne fait pas de son temps, c'est le déficit spirituel récurrent

d'un cout d'opportunité qui augmente et s'accélère, c'est le poids de cette dette qu'un poltron règle à sa mort.

À l'automne, j'enseigne encore à temps plein, en ligne désormais. La distance m'enlève la seule chose qui me stimulait dans ce travail: la relation avec les élèves. J'ai acheté une nouvelle caméra haute définition et réorganisé mon bureau pour avoir une lumière optimale et créer un visuel esthétique sur Zoom, avec vue sur la grande bibliothèque encastree. J'ai posé un tapis antifatigue épais pour ménager mon dos, parce que je veux enseigner debout, comme en classe. Je porte une cravate différente à chaque cours, pour nous divertir et faire survivre en moi l'illusion que je me présente dans le monde réel.

J'ai tout organisé minutieusement, tel un directeur photo soucieux de chaque plan. Mais après un mois, je réalise surtout que je me fais chier. «Est-ce que tout le monde me voit?» On se fait tou-te-s chier, en fait. J'ai beau avoir cadré chaque plan, personne ne veut regarder ce film.

Le désir me prend de retourner aux études. Avant la pandémie, j'avais fait un certificat en finance de marché à HEC pour apprendre à gérer mes placements et j'avais adoré ça². Les études de premier cycle sont un jeu aux règles très claires. Les résultats sont chiffrés et le classement est transparent. En finance, j'avais eu le meilleur rendement de ma cohorte et ça me faisait un petit velours. Poussé par cet orgueil et par le désir de comprendre cette économie qui refusait encore de *crasher*, je m'inscris au certificat en économie appliquée à l'Université de Sherbrooke. Congé de perfectionnement sans salaire, précise la clause 7.3.00 de ma convention collective bétonnée.

Premier jour de classe. Mon prof d'*Introduction à la macro-économie* est enthousiaste, structuré, compétent au possible. Un ancien de la Banque du Canada. Il parle d'optimisation à la marge, de cout d'opportunité, de production, de travail... Je vois dans l'économie une discipline qui s'intéresse aux actions et aux choix des êtres humains, et la somme et le dynamisme complexe de ces choix sont ce qu'on appelle une économie. J'entrevois la puissance de ce savoir, dont la nature mathématique m'intimide cependant. Je suis captivé.

Juste avant la pause, il évoque un premier précepte à la blague, l'idée qu'à tout moment de la vie, il y a au moins un élément—de l'argent, du temps ou de la santé—qui nous échappe. Quand on est jeune, on est cassé; dans la fleur de l'âge, on n'a pas le temps; quand on est vieux, on est malade. Je ne suis pas certain que ça soit lié, mais quelques minutes plus tard, devant la machine à café, je me dis que j'entame peut-être ma version *soft* de la crise de la quarantaine. Après

1 Ma blonde peint, moi je peinture.

2 Pendant une bonne partie de mon adolescence, je projetais d'aller à HEC et de travailler dans le monde des affaires. Mon plan n'était pas clair. Plus un fantasme qu'un vrai projet. Peut-être juste des images: un complet-cravate, un gratte-ciel, la coiffure léchée de Michael Douglas...



Ce soir-là, une luciole entre dans l'appartement et s'y frotte. Elle me suit dans quelques pièces, pour le plus grand plaisir de Marie, qui s'émerveille. Je suis amoureux.

ses notes, c'est laid. J'essaie donc de fermer ma gueule, mais souvent, j'ouvre mon bulletin sur Moodle et je regarde mes notes comme je regardais naguère les stats de mes joueurs dans les *pools* de hockey.

En 2015, j'estimais avoir consacré environ 10 000 heures au *fantasy hockey*, assez pour être un « expert », selon ce qu'avance Malcolm Gladwell dans son livre *Outliers* (2008). J'étais un « expert » en *pools* de hockey. En tout, j'avais fait des gains nets d'environ 15 000 dollars, mais si je considérais le coût d'opportunité, à 10 dollars l'heure, la perte économique était d'au moins 85 000 dollars. Ça ne prend pas un économiste pour voir le problème. J'avais d'ailleurs écrit un essai pour *Nouveau Projet* dans lequel j'abordais mon rapport trouble à ce jeu. Le titre était « Le bourdonnement des résidus statistiques dans ma tête ». Les deux premières versions du texte avaient laissé l'éditrice perplexe, alors j'avais suggéré de plutôt livrer une nouvelle au numéro suivant. La réalité avait encore eu raison de moi : je n'étais pas capable de parler de moi et m'étais réfugié dans la fiction.

Étudier une discipline quantitative pour sublimer une addiction au jeu, c'est une hypothèse qui tient la route, quand même. L'opération est simple : détourner la puissance obsessive du *fantasy hockey* et du jeu en général, la canaliser vers un objet quantitatif incarné. À voir mes résultats scolaires, je crois tenir quelque chose.

En vrai, la différence entre mes camarades de classe et moi est que je bosse plus. La plupart crament leur cerveau la semaine avant l'examen, plusieurs manquent des cours et on est trois, tout au plus, à faire les lectures recommandées. Peut-être qu'ils et elles se disent, comme moi à 20 ans, que plus tard, quand ça en vaudra la peine, dans le cadre d'un futur boulot peut-être, ils et elles y mettront vraiment les efforts ? Moi, je me sens en retard de 20 ans. À chaque examen, ce ne sont pas mes connaissances qu'on évalue, mais mon être tout entier. Chaque trimestre je contemple mon GPA, m'y mire et observe le chiffre croître comme si c'était l'incarnation tangible de mon potentiel, un appendice qui s'ajoute à mon corps, qui grossit et contient tout mon labeur et ma valeur en ce monde.

le cours, je demande au prof de macro si c'est raisonnable, pour un gars de 40 ans, d'envisager un changement de carrière. Il me parle d'un bac accéléré sur deux ans, d'une maîtrise avec stage. « C'est intense, mais dans trois ans, tu vas être sur le marché du travail à ton premier stage ! Après, si tu fais la *job*, ils vont te garder, la demande est là. »

L'idée de quitter Sherbrooke dans trois ans avec une autre maîtrise en poche me gonfle à bloc, surtout dans une discipline quantitative, à l'opposé des lettres. Le joueur en moi y voit également un défi, l'idée d'un raccourci, comme dans Mario Bros., ou d'une échelle dans Quelques arpents de pièges. Rapidement, je me sens dans une volonté de convaincre. Me convaincre que je peux le faire, que je suis un bon élève, que je suis intelligent, que je peux jouer à ce jeu-là. Une idée commence à germer : je serai ce serpent qui change de peau.

Un an plus tard, je saute du certificat vers le bac. Mon GPA stratosphérique m'amène à recevoir ma première bourse d'excellence. Je suis fier et j'ai honte. Fier parce que je travaille fort, mais honteux d'être si fier de quelque chose qu'on fait normalement à 20 ans. Quand je termine premier de classe, je redeviens un garçon excité qui a hâte de l'annoncer à son père, mais je constate vite qu'un quarantenaire fier de

Le meilleur ami de Marie, Dan, meurt dans un accident d'avion à Milan, avec à bord son père et sa mère, sa cousine et son mari, la mère de celle-ci et le bébé qu'ils et elles avaient baptisé la veille, et son amoureux Julien, avec qui il allait emménager à leur retour d'Europe. Tout le monde crève d'un coup. Le printemps suivant, c'est le cœur de mon ami qui s'arrête à l'hôpital Maisonneuve-Rosemont; il meurt seul dans sa chambre, Covid-19 oblige. Puis à l'été, c'est Henri, mon chat de 18 ans, qui s'éteint sous nos caresses chez la vétérinaire qui, peinant à trouver la veine, s'y prend à trois reprises pour lui injecter la dose létale. Avec Marie, on regarde souvent des photos d'Henri sur mon iPhone. Je l'imagine cligner des yeux et ça suffit pour faire trembler les miens.

Invoker les disparu-e-s, ça me donne toujours envie d'écrire, mais je n'ai pas la force de renoncer à moi-même. Pour être rigoureux, il faudrait que j'y consacre toute ma vie. Je n'ai pas le temps, encore moins le courage.

L'étymologie du mot *économie*, qui remonte au grec ancien, est formé à partir de *oikía* (oikia), qui signifie «maison», et de *νόμος* (nómos), qui signifie «loi» ou «règle». Le mot était initialement utilisé pour désigner la gestion et l'administration d'un ménage. Le terme a fini par prendre une signification plus large, mais finalement, toute réflexion économique est une considération portant sur la gestion optimale d'une ressource rare. Plus je vieillis et plus j'évalue

Je finis par me remettre sur l'aide financière aux études. Je décaisse un peu d'épargne de mon CELI. Je n'ai plus le confort de la permanence. Je décroche de petits contrats: assistant d'enseignement en macroéconomie, rédacteur pédagogique en littérature financière, assistant de recherche, consultant économiste junior...

Je recontacte le prof du cours de *Statistiques préparatoires à l'économétrie* qui m'avait dit de lui écrire si je cherchais une expérience de recherche. Il me fait une offre en or: un stage financé au bout duquel je produirai un rapport qui servira de mémoire de maîtrise. Il s'agit d'estimer l'effet du programme de lutte au décrochage scolaire d'un organisme jeunesse de Sherbrooke, puis d'estimer sa valeur financière afin de lui fournir des arguments quantitatifs dans ses demandes de financement. «Ça va être un été de fou, faire ton mémoire pendant que t'es encore au bac, mais quand tu auras terminé ta scolarité de maîtrise, tu pourras déposer ton mémoire immédiatement!» C'est une offre qui ne se refuse pas. Il est peut-être là, le raccourci au bout duquel je serai un autre?

Enthousiasmé par ma nouvelle carrière d'étudiant à temps plein, je m'inscris aux Jeux d'économie du Québec, chose que je regrette aussitôt. Mon inconfort grandit à l'approche de

Quand je termine premier de classe, je redeviens un garçon excité qui a hâte de l'annoncer à son père, mais je constate vite qu'un quarantenaire fier de ses notes, c'est laid.

consciemment mon cout d'opportunité. La ressource rare? Le temps. La solution? Orienter ma puissance d'action vers des objets de désir, plutôt que vers des obsessions puériles. Le travail, perpétuel: trouver le désir.

Pour une énième fois sur le divan, j'évoque le fantasme d'une matrice originelle, d'une table qui précède et superpose tout, qui explique et pondère les liens entre toutes choses, cadre ultime à partir duquel je pourrais apprécier la réalité objective sans me sentir idiot. Sans surprise, mon psychanalyste s'intéresse plus au sens utérin du terme. Peut-être qu'on parle de la même chose, au fond. Je m'imagine bien, assis dans l'univers clos du ventre de ma mère avec mon intelligence embryonnaire, croire tout savoir du monde à mesure qu'il me crée. En vérité, je ne suis pas vraiment sur le divan, on fait ça par téléphone depuis que j'ai déménagé et qu'il est passé au télétravail. Je suis allongé dans le lit de la chambre d'ami-e-s, toujours vacante.

l'événement. En compagnie des jeunes, je m'imagine détonner, par mon ironie datée du dernier siècle, mes poils de barbe blancs et ma vilaine peau. Je me vois rester dans ma chambre d'hôtel pendant qu'ils et elles feront la fête. Penser ça, c'est déjà être vieux, non?

La première réunion préparatoire de l'équipe a lieu dans une microbrasserie au centre-ville. Un coéquipier directement sorti d'un roman de Jean-Philippe Baril Guérard me tire quelques flèches à propos de mon âge. À première vue, c'est de la taquinerie, mais ça finit par sentir la pisse du mâle qui marque son territoire. Quand la serveuse me demande ce que je veux boire, par exemple, il lui dit qu'elle n'a pas à me vouvoyer, que je ne suis pas *si* vieux. Cette violence ordinaire, je la connais et l'encaisse bien en général, mais le type projette visiblement un conflit sur moi, et ça m'épuise. J'ai l'âge d'être son père, ça doit être pour ça. La rencontre se tient dans la bonne humeur tout de même, mais c'est décidé, je

Plus je vieillis et plus j'évalue consciemment mon cout d'opportunité. La ressource rare? Le temps. La solution? Orienter ma puissance d'action vers des objets de désir.

ne participerai pas. La mise en abyme a ses limites: à quoi bon jouer un jeu dans un jeu?

Garder les yeux sur l'objectif: le travail d'étudiant. Assimiler les notions théoriques, ramasser les honneurs et les diplômes, changer de vie.

Je rejoins Marie à New York pour la fin de sa résidence d'été à la New York Academy of Art. Ils la veulent comme étudiante et lui offrent une bourse couvrant la moitié des frais de scolarité. Elle aimerait y faire sa maîtrise et elle en a le talent, mais ça coute quand même 45 000 dollars américains par année, sans compter le cout de vie new-yorkais. On brunché chez Agi's Counter, à Brooklyn, pour fêter nos trois ans de couple. Sur le crédit, bien sûr.

Je repense à une ancienne collègue, qui m'avait demandé, railleuse, si mon retour aux études était motivé par l'argent. La remarque m'avait pincé sans me surprendre. Est-ce que ça paye la peau des fesses, être économiste? La question est légitime, même si mon épargne fond à vue d'œil. Pour l'heure, je me dis qu'enseigner au cégep était un sacré privilège. D'abord, la permanence, la vraie, y est possible. Pas d'horaire fixe comme au secondaire, pas de pression de recherche comme à l'université. Quelques semaines de correction abrutissantes par semestre, mais somme toute, une fois leurs cours rodés, les profs permanent-e-s des cégeps publics forment une petite bourgeoisie relativement enviable. En étudiant à temps plein, je renonce à près de 90 000 dollars en revenus annuels bruts. Ça ne me dédouane pas de la suspicion de vouloir faire des sous, mais j'ai envie de demander à ma collègue si elle était à ce point sotte pour penser qu'elle ne gagne pas grassement sa vie.

À la base, l'enjeu économique n'est pas nominal, mais réel. Trouver une activité quotidienne qui mettra à profit l'appareil productif, qui fera taire le son des usines intérieures, du moteur à douter, du processeur d'opérations optimales, de la machine à fictions qui me projette en fantasmes et me cherche un personnage à ma mesure. Dans l'économie intérieure, rétablir l'équilibre de long terme entre la demande de l'être et l'offre du faire, ramener la production réelle à son potentiel, ralentir l'inflation du temps onéreux qui déprécie tous mes capitaux.

Au temps $t=40$, Nicolas se demande comment faire le meilleur usage de son temps. Dans son esprit, le problème se solutionne

grâce à une optimisation sous contrainte somme toute classique. L'équation (1) résume sans élégance ni littérature le problème du quarantenaire confus, et sa solution, soit le sentiment de «se sentir sur son X» au moment t . Pour maximiser son bien-être X_t , le sujet doit déterminer l'allocation optimale des heures h pour des actions possibles i rapportant chacune une utilité marginale, sous contrainte d'une identité $I_{i,t}$:

$$X_t \equiv \max_{h_i} f(h_i, u_{i,t}) \quad \text{s. c. } g(I_{i,t}) \quad (1).$$

Le bien-être optimal de Nicolas dépend donc des gestes qu'il pose quotidiennement dans différentes sphères de sa vie: relations, travail, hygiène physique et spirituelle, etc. Chaque jour, il reçoit une dotation de 24 heures qu'il doit allouer à des actions i sous contrainte d'une fonction d'identité, laquelle est la conjoncture dynamique de ce qu'il appelle naïvement «moi» (son affect, son potentiel, ses limites, etc.). Par souci de simplification théorique, on inclut aussi dans la contrainte les structures sociales en place et la somme des actions passées du sujet qui limitent nécessairement son champ d'action.

Je remets mon rapport de stage à l'hiver 2023. Je découvre dans la recherche une activité seyant à une disposition naturelle chez moi, celle de solutionner des problèmes, quantifiables cette fois. Depuis l'enfance, j'ai toujours occupé mon esprit par quelque problème ou défi ludique. D'abord, tous ces jeux de stratégie et de conquête (Stratego, Battleship, Risk, Axis & Allies, etc.), «Trouvez les différences» dans *La Presse* du samedi, puis le NES, le SNES, le N64, les *pools* de hockey, enfin les échecs et j'en passe... Tous les jours perdre des heures dans des jeux d'enfants, au détriment d'une quête vers un objet de désir adulte.

Mon superviseur essaie de me convaincre de poursuivre au doctorat. J'ai eu les notes et j'ai reçu les bourses d'excellence, je crois avoir la ténacité et la rigueur requises, j'y trouve aussi un sentiment de réalisation. J'ai soif de maîtriser tous les outils que la discipline propose. Mais étudier encore quatre, cinq ans? Je me sens trop en retard pour oser y penser. Quelle est cette échéance qui me paraît urgente?

J'ai terminé mon bac et ma maîtrise en trois ans. On me conseille de le mettre bien en évidence sur mon cv quand je postule à la Banque du Canada, via leur programme de recrutement universitaire. Il existe à Ottawa une petite armée d'économistes qui se cassent la tête jour après jour sur



Quelle est cette échéance qui me paraît urgente?

l'inflation, la production, le marché du travail... Un réservoir infini et perpétuel de problèmes complexes. C'est l'endroit idéal pour comprendre les rouages macroéconomiques du pays, pour faire de la recherche et mettre à profit cet appareil intérieur qui surchauffe à perte depuis trop longtemps. Je repense à la poésie de la masse monétaire et à la monnaie, cette fameuse innovation qui, dit-on, emmagasine la valeur du travail, forme la réserve du labeur d'une économie.

L'ambition d'estimer des réalités et de solutionner des problèmes quantifiables est certes douteuse à bien des égards, mais j'ai vraiment cet os dans le crâne. La solution repose trop souvent sur une tonne d'hypothèses, mais entre hypothèses et fictions, il n'y a qu'un pas, n'est-ce pas?

Yvon Rivard disait—je crois qu'il citait David Henry Thoreau—qu'un écrivain doit trouver son os et le gruger

toute sa vie pour réaliser son œuvre. Peut-être qu'écrire n'était pas mon os? J'ai renoncé à trouver la réponse à ce qui, au fond, est une mauvaise question. Écrire est une entreprise qui s'apparente pour moi à la description de quelque chose d'impossible, comme le contenu d'une boîte noire aux dimensions infinies. Comment diable tirer des réponses d'un cabotin qui parle dans le noir? De toute façon, je n'écris plus, alors c'est sans importance.

Pour l'heure, je relis ma proposition, vaguement humilié. Ce discours d'usage sur les doutes et les regrets d'un grand mâle blanc qui, somme toute, s'en tire plutôt bien? Vais-je vraiment partager ça? Chaque paragraphe est incomplet, chaque phrase trahit une réalité qui m'échappe, chaque point clôt le sens et crée une histoire. L'autoportrait est une autofiction. Ça m'indispose, parler de moi avec la prémisse d'un libre arbitre. Heureusement que j'ai précisé ne pas être un narrateur fiable. ●

Nicolas Charette est étudiant à temps plein à l'Université de Sherbrooke. Il a fait paraître la fiction « On se parle plus tard » dans *Nouveau Projet* 12.

Illustrations : Marie-Michèle Robitaille

Aussi par Atelier 10

Documents



De courts essais portant sur les enjeux sociaux, culturels et individuels de notre époque.



Abonnez-vous! À partir de seulement 34,95\$/an.
Rabais de 15% pour les abonné-e-s à Nouveau Projet.

atelier10.ca/abonnements

atelier10.ca/documents

Aussi par Atelier 10

Pièces



Les dramaturges les plus talentueux-euses du Québec nouveau. Des textes forts, originaux, touchants, qui nous font réfléchir sur les enjeux du 21^e siècle.



Abonnez-vous! À partir de seulement 49,95\$/an.
Rabais de 15 % pour les abonné-e-s à Nouveau Projet.

atelier10.ca/abonnements

atelier10.ca/pieces



Pour illustrer ce texte, nous
avons demandé à une intelligence
artificielle (mage.space) de
nous offrir un autoportrait.

L'INTELLIGENCE SUPERFICIELLE

CONCOURS D'ESSAIS 2023 – Certes, la dernière génération de robots conversationnels affiche d'étonnantes compétences pour produire du texte. Mais écrire, c'est autre chose.

JEAN-NICOLAS MAILLOUX

Nous vous présentons ici le texte gagnant de notre concours d'essais 2023. Les deux autres textes qui se sont distingués peuvent être lus sur notre site web. La prochaine édition du concours est déjà lancée [voir page 8] !

Considéré dans ce texte

ChatGPT. La peur de voir l'humain remplacé par la machine. La plume de Michel Tremblay. La nécessité de repenser l'épreuve uniforme de français. Les promesses d'Elon Musk.

À LA FIN DE L'ANNÉE PASSÉE, quelques jours avant les congés des Fêtes, le milieu universitaire sonnait à nouveau le tocsin : après la menace *woke*, c'est désormais celle que représentait la puissante et terrible machine de notre temps, l'intelligence artificielle, qui faisait les manchettes. Un programme venait d'apparaître, capable de rédiger des textes sur commande, de produire à l'infini des dissertations, essais et articles, sans fautes d'orthographe en prime. Comment, en de telles circonstances, espérer que les élèves résistent à la douce loi du moindre effort et se soumettent à la discipline du crayon ou du clavier ? Comment les plier au dur labeur d'enchaîner les mots,

les uns après les autres, d'accorder les participes passés et de varier (de grâce !) l'emploi des subordonnants ?

Ne cédant pas à la panique, j'ai voulu savoir ce que ladite machine avait dans le ventre et je lui ai servi quelques questions de mon cru. Je lui ai soumis en guise d'échauffement des sujets platement scolaires sur *Maria Chapdelaine* et *Voyage au bout de la nuit*, puis des exercices à la Pierre Bayard (« Écrivez un texte sur le conflit qui oppose Don Juan à la société française des Années folles »). Elle ne s'est pas trop mal tirée d'affaire, je dois l'admettre. Je l'ai ensuite mise à l'épreuve dans des langues plus rares : ce furent des notices en latin sur Cicéron (je n'ai pas fait mes études classiques pour rien !) et, plus difficile, sur Donald Trump. C'est ici que les failles ont commencé à apparaître, le programme ne sachant que faire de *climate change* dans la langue de César, de Charles Aznavour en grec ancien (il ne connaît de grec que le moderne, tenez-vous-le pour dit), de François 1^{er} en vieux norrois (ce dont je ne peux pas vraiment juger, mais l'abondance des lettres *h*, *g*, *k* et *r* laisse présager qu'il est au moins compétent à produire des *deep fakes* médiévaux). Polyglotte, certes, mais piètre oulipien, il ne m'a pas pondu

le texte sans la lettre *e* que j'espérais, s'étant contenté de caviarder la lettre interdite dans un conte de fées de son invention. Je lui ai ensuite commandé des entretiens. Celui avec Michel Houellebecq m'a fait périr d'ennui: le domaine de l'intelligence artificielle ne va visiblement pas jusqu'à saisir l'essence du dandysme posthistorique. Je n'ai pas eu plus de chance en entrevue avec Platon. À ma grande déception et à celle des spécialistes de la philosophie, le script s'est interrompu à la question «Quels sont vos projets futurs en tant que philosophe?».

Cet éventail de demi-réussites a soulagé certaines de mes craintes, mais la somme des fantasmes projetés sur la machine m'interroge toujours. Une inquiétude mêlée de fascination semble nous saisir collectivement chaque fois que la technologie empiète sur des prérogatives jusque-là exclusivement humaines. Et les réponses apportées ici ou là aux questions qu'elle soulève nous satisfont rarement, trop souvent formulées sur le ton d'«on n'arrête pas le progrès».

La nouvelle bibliothèque de Babel ?

Là où ChatGPT impressionne davantage, même s'il s'agit de l'effet le plus attendu de toute technologie informatique, c'est qu'il nous permet, dans le confort de notre canapé, de vivre une expérience de l'infini. La profusion de textes disponibles en quelques secondes sur n'importe quel sujet a quelque chose d'enivrant, où se mêlent l'excitation et la peur d'avoir franchi une autre étape vers l'obsolescence de nos capacités humaines, trop humaines. ChatGPT suscite tellement de discussions (bien davantage que le générateur d'images Craiyon, dont les résultats restent approximatifs, ou SAM-Bach, celui qui ne fait *que* des chorals à la manière du *Kantor* de Leipzig) parce qu'en s'aventurant soudainement sur le terrain de la littérature, il nous expose à une avancée technologique majeure.

Revenons d'abord quelques années en arrière, quand «sérendipité» (*serendipity*, en anglais) est devenue la nouvelle expression à la mode. C'était cela, le mot qui définissait l'innovation: grâce à leurs moteurs de recherche, Google et consorts offraient l'expérience d'un vieux sentiment oublié, la satisfaction soudaine de trébucher sur une nouvelle découverte. Comme Archimède dans son bain, Newton à l'ombre du pommier ou Rousseau faisant la sieste sous les murs de Vincennes, nous serions, sans le savoir, toujours sur le point de découvrir quelque chose. Les réseaux de données que la machine tisse à partir de nos requêtes seraient riches d'affinités inédites entre les choses, laissant à l'imagination humaine le pouvoir d'en trouver le sens caché. Or, peu soucieuse de ces considérations idéalistes, l'intelligence artificielle effectue maintenant le travail de sérendipité à notre place. C'est elle qui produit le texte ou l'image, amenuisant encore plus la part d'initiative dans le processus. Mais est-il si certain que les résultats, pour être plus rapides à obtenir, demeurent de quelque pertinence?

À cet effet, je dois dire, ChatGPT laisse franchement à désirer. Nous sommes avec lui au cœur de quelque chose qui ressemble à «la Bibliothèque de Babel». Tout le drame des

bibliothécaires, dans la nouvelle de Borges, est de ne parvenir qu'au prix d'une vie d'efforts à trouver une suite intelligible de mots dans le labyrinthe constitué de tout ce qui peut s'écrire au moyen de l'alphabet. Nous autres, à peine plus heureux-euses que les personnages de la nouvelle, nous tombons sans cesse sur des écrits intelligibles, mais assez ordinaires; des résumés et des sommaires de choses archiconnues par ailleurs (souvent trouvées sur Wikipédia). Nous sommes dans la même impasse: nous recherchons du sens et ne le trouvons pas, nous n'y trouvons qu'une combinatoire de caractères ou de phrases toutes faites. En un mot, dans le monde de ChatGPT, la sérendipité est le fait de trouver les réponses toutes faites aux questions que nous ne prendrions pas la peine de nous poser.

L'éternel retour du même

Bien sûr, ChatGPT n'est pas *responsable* de nos angoisses ni de ses demi-réussites. Il demeure un *programme* informatique (de *pro-gramma*, «écrit à l'avance») et, à ce titre, il ne fait rien d'autre que d'effectuer des opérations dont le script a été pensé d'avance. Ce n'est pas parce que, grâce au *deep learning*, il peut enrichir sa base de données d'une quantité inédite de textes que la combinatoire à laquelle il s'adonne est porteuse de créativité. Il ne peut que réécrire ce qui l'a déjà été, ce qui explique notamment pourquoi les différentes entrevues avec Michel Tremblay, Louis-Ferdinand Céline ou Rabelais dont je lui ai passé commande sont aussi répétitives. ChatGPT ne peut produire que d'innombrables variations sur des thèmes passablement usés. Toute la littérature du monde, apparemment, est trop encombrée d'essais amateurs, d'articles inutiles, de pages web appliquant les mêmes recettes, de blogues et sites corporatifs sans imagination et, au sens de la machine, chacune des entrevues qui ont été publiées sur cette planète, toutes celles des magazines *7 Jours* et *Paris Match* de ce monde, pèsent le même poids que les échanges d'Usbek et Rica dans *Les lettres persanes*. C'est sans doute pourquoi l'apprentissage machine ne donne que des écrits assez conventionnels, quoi qu'en aient dit, par ailleurs, certains médias sur la qualité de ses imitations (demandez-le lui et vous verrez: il ne suffit pas d'écrire *toé* et de parler du Canadien pour faire un dialogue en joual). En somme, le texte moyen qu'il déduit de toute notre production écrite est un texte médiocre.

S'il y a humiliation, donc, ce n'est pas qu'une autre des prérogatives humaines soit usurpée par la machine, c'est le constat que l'écrit moyen de l'humanité ne vaut pas grand-chose. Créé à notre image, ChatGPT reproduit à l'infini le bruit incessant de l'internet, condamnant de fait l'intelligence artificielle à allonger sans trêve la chaîne des textes de remplissage dont nous avons enfilé les premiers mail-lons. C'est bien l'humanité et sa propension au bavardage qui sont responsables des platitudes de ChatGPT, de ses arguments pour et contre à n'importe quel sujet qui au fond se valent bien. Nous sommes victimes de l'hyperinflation des écrits à laquelle nous avons donné cours et qui promet de prendre de nouvelles dimensions, quand les ChatGPT

de l'avenir opèreront à partir de la manne produite par les ChatGPT d'aujourd'hui. Il n'y aura pas de dépassement, pas de moment de «singularité», que l'éternel retour du même texte, de plus en plus fréquent, de plus en plus homogène partout où nous chercherons de quoi lire pour donner un peu de sens au monde que nous habitons.

Le plastique et la plume

Pour répondre plus concrètement aux angoisses des enseignants et enseignantes, mettons certaines choses au clair. Un tour d'essai sur ChatGPT révèle bien vite que sa syntaxe est à l'avenant du *Simple English*, qui a fait son apparition sur Wikipédia il y a quelques années: la séquence sujet-verbe-complément y est reine, les connecteurs logiques de ses textes soi-disant d'opinion sont toujours les mêmes, disposés suivant le même ordre, les phrases suivent des schémas prévisibles, dans ce qui pourrait s'apparenter à un travail scolaire. Au reste, ChatGPT peut bien évidemment résumer à gros traits certaines idées maitresses d'une œuvre, mais il est de peu de secours lorsqu'il s'agit de faire ressentir la force d'évocation d'une métaphore ou le dilemme intérieur de la princesse de Clèves. Je doute que nous soyons longtemps leurré-e-s par ses ressources intellectuelles et linguistiques qui sont au français ce que le plastique est à la production industrielle: le moyen de fournir en abondance des produits de basse qualité à usage unique.

Finalement, si un texte écrit par ChatGPT passe la barre, c'est sans doute que nous l'avons mise au mauvais endroit. La correction de l'épreuve uniforme de français, où le critère de maîtrise de la langue—30 fautes permises—semble être devenu le seul à valeur éliminatoire, devra être revue, tout comme nos exigences dans les autres niveaux d'éducation. Non pas que la correction de la langue ne soit plus un souci: on ne peut pas dissocier l'orthographe des autres apprentissages relatifs au soin de l'écrit, comme la richesse du vocabulaire, la variété de la syntaxe et le ton, qui s'acquièrent par la même discipline. Ce sont justement ces apprentissages-là, solidaires du premier, qui nous permettent d'échapper au formatage dont les textes générés par l'intelligence artificielle sont les plus parfaits exemples.

Ce n'est pas la première fois que nous nous trouvons dans une situation comme celle-ci. À la Renaissance, les humanistes pastichaient déjà la sècheresse et l'absurdité de l'argumentation scolastique—qui se pointait alors à tous propos. Les programmes éducatifs qu'ils ont développés en réponse mettaient l'accent sur le style. Le style qui, contrairement à ce qu'on pourrait penser—et que nous pensons, visiblement, puisqu'il y a belle lurette que nous n'avons pas utilisé de manuels de stylistique à l'école—se cultive et s'affine au moyen de la culture et de la pratique, d'où il peut enfin s'affirmer jusqu'à transmettre l'identité de son auteur-trice. Car écrire n'est pas qu'une manière de transmettre de la matière, ce n'est pas qu'une fonction dans la société: écrire permet à un individu de se distinguer et d'apparaître dans sa différence aux autres. Paradoxalement, sous la pression de la machine capable de tout lire et de tout écrire à notre

place, il faut faire lire et faire écrire davantage. Mais il faut exiger autre chose de la lecture et de l'écriture que la simple transmission de l'information; il faut amener au style si tant est qu'il s'agisse encore d'achever des écrits qui signifient quelque chose, qui portent la *marque* d'un auteur ou d'une autrice. Pour le dire autrement, des écrits qui soient un point de départ et une destination dans le monde humain, qui révèlent un individu et sa personnalité à la communauté.

Le sens de la marche n'est pas le progrès

Je suis donc revenu de mon expérience avec ChatGPT avec l'assurance que nous n'avons pas dit notre dernier mot. Certes, je regarde toujours avec appréhension les vendeur-euse-s de miracles technologiques, les Musk et les Kurzweil de ce monde, mais j'apprends à me moquer gentiment de leurs thuriféraires. Le temps me donnera peut-être tort... Néanmoins, ce qui m'inquiète infiniment plus, c'est la passivité de certaines institutions devant l'irruption des nouvelles technologies. Comme s'il s'agissait de simples signes du progrès, nous ne semblons pas nous rendre suffisamment compte que ces nouveaux outils sont les jalons d'un projet politique que nous n'avons pas choisi et devant lequel nous adoptons souvent une attitude fataliste. Sans tout condamner en bloc, interrogeons les machines pour mieux les comprendre, voyons ce qu'elles font et la manière qu'elles ont de le faire, demandons-nous si cela est bien conforme à nos aspirations et à nos désirs; si cela est à l'image d'une véritable éducation dans le cas qui me concerne. Si, en définitive, nous voulons suivre bêtement le sens de la marche. Sans doute lui délèguerons-nous des tâches cléricales de rédaction, mais souhaitons-nous vraiment que l'intelligence artificielle, formatée et convenue par définition, éduque et écrive à notre place?

L'éducation est chargée de perpétuer un idéal intellectuel et civique. Elle détermine la somme des acquis et des comportements attendus des citoyens et des citoyennes. Les programmes d'éducation correspondent aux sociétés qui les maintiennent tout comme ils forment ces mêmes sociétés en leur permettant de se renouveler. La question centrale n'est pas celle de l'usage de ChatGPT à l'école. La question est celle de l'avenir d'une société qui confie à la machine l'expression et la mise en ordre des idées. S'il s'agit seulement de *produire* un texte et d'obtenir une note, l'intelligence artificielle fait très bien l'affaire. Qu'on regarde alors le proverbial train passer. Mais pour ce qui est d'*écrire*, de réfléchir, d'initier les citoyens et citoyennes de demain au travail de la pensée et de l'expression, ChatGPT n'est pas une étape vers le progrès (que personne n'arrête, on l'a compris); ChatGPT est un pas en arrière. Il est un recul aussi bien pour l'éducation à la pensée autonome que pour la liberté, individuelle et collective, qui en dépend. ●

Jean-Nicolas Mailloux est conseiller politique à l'Assemblée nationale du Québec. Il a auparavant enseigné la littérature québécoise au Collège André-Grasset et la littérature française des 16^e et 17^e siècles à l'Université Sorbonne Nouvelle à Paris. Lecteur fervent, il voue un culte aux *Essais* de Montaigne.

Illustration: [mage.space](https://www.mage.space)



Soutenir le plaisir de lire

MARTIN LÉPINE

Comment ne pas dégouter
nos enfants de la lecture ?

*L'essentiel à nous apprendre,
c'est l'amour des livres qui fait
Qu'tu peux voyager d'ta chambre
autour de l'humanité*
— Renaud,
«C'est quand qu'on va où?»

*Je ne connais pas un seul parent qui ne
souhaite pas que son enfant aime lire.*
— Dominique Demers,
Au bonheur de lire

MA FILLE, LA PLUS
vieille, vient d'avoir dix ans. Je suis inquiet.

Toutes les enquêtes le montrent : si l'objectif prioritaire du corps enseignant dans le domaine de la lecture et de l'appréciation des œuvres littéraires est bel et bien de donner le goût de lire aux jeunes, les attitudes positives en début de parcours scolaire ne font que décliner au fur et à mesure que les élèves avancent dans la scolarité obligatoire. Des études ont montré que leur intérêt diminue d'un cycle à l'autre, d'une année à l'autre et même en cours d'année. De façon plus spécifique, ce serait

vers la fin du deuxième cycle du primaire, autour de l'âge de dix ans—d'où mon inquiétude actuelle—, que ces attitudes deviendraient, progressivement, plus négatives. Certains travaux américains indiquent que quatre finissant-e-s de l'école secondaire sur cinq disent ne plus jamais vouloir ouvrir un livre de leur vie une fois leur diplôme en poche. C'est tout dire.

Daniel T. Willingham, spécialiste américain des sciences cognitives, va jusqu'à affirmer, dans *Pourquoi les enfants n'aiment pas lire* (2018), que «[s]i vous voulez faire de votre enfant un lecteur, ne comptez pas trop sur son école». Un tel constat est malheureux, perturbant, mais pas révolutionnaire : dans les années 1930, la philosophe Louise Rosenblatt, déjà, soulignait que l'enseignement de la littérature avait bien souvent pour effet... d'éloigner d'elle.

Les spécialistes de la lecture, comme la pédagogue québécoise Jocelyne Giasson, dénoncent par ailleurs le fait que l'école privilégie les élèves qui aiment lire et laisse bien souvent tomber ceux qui vivent des difficultés. Une tendance préoccupante, qu'elle qualifie avec d'autres d'«effet Matthieu», en référence au verset biblique «Car on

donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a».

Moi-même didacticien du français, spécialiste de l'enseignement et de l'apprentissage de la lecture à l'école, je suis bien conscient du fait que notre système scolaire détourne plusieurs enfants et ados du plaisir de la lecture, voire les dégoûte de l'acte de lire. Alors, comment créer à l'école un cercle vertueux de lecteur-trice-s qui lisent plus souvent, qui lisent bien, qui aiment lire et qui développent et maintiennent des attitudes positives vis-à-vis de la lecture ? Comment tabler sur les appétences des

nécessaires à l'épanouissement de chacune et de chacun».

Dans une société du savoir comme la nôtre, le gouvernement souligne ainsi l'importance de développer chez les citoyen-ne-s une posture d'apprentissage tout au long de la vie, afin qu'ils et elles puissent s'adapter à ce 21^e siècle encore à construire et y naviguer avec agilité. Pour y arriver, le référentiel mise explicitement sur le développement de compétences langagières, notamment la lecture. En ce domaine, culture et langue apparaissent comme les deux faces d'une même médaille associée au plaisir d'apprendre, et le corps ensei-

de vivre, une partie intégrante de leur quotidien. Comme le fait remarquer l'enseignant, auteur et éditeur pour la jeunesse Yves Nadon dans *Lire et écrire en première année... et pour le reste de sa vie* (2002), si l'objectif n'est plus seulement d'enseigner la lecture au sens strict, mais de former des lecteur-trice-s pour la vie, il convient de travailler sur toutes leurs dimensions constitutives.

Soulignons-le : il y a chez chaque lecteur-trice différentes dimensions interdépendantes, qui touchent à la fois au sens qu'il ou elle accorde à la lecture, à ses pratiques de lecture personnelle, à ses connaissances sur le monde littéraire, à ses préférences et à ses interactions avec d'autres personnes qui lisent. Former des élèves qui liront toute leur vie, c'est créer une communauté d'adeptes de littérature éclairé-e-s, aptes à formuler et à étayer des jugements critiques, esthétiques et éthiques sur les œuvres lues, avides de découvrir et de lire à, et hors de, l'école.

Quatre finissant-e-s de l'école secondaire sur cinq disent ne plus jamais vouloir ouvrir un livre de leur vie une fois leur diplôme en poche.

jeunes dès leur entrée dans le système et miser sur leurs compétences pour créer ce mouvement émancipateur et entretenir cette flamme tout au long et tout au large de la vie ?

En pleine pandémie, en décembre 2020, le gouvernement du Québec publiait son nouveau référentiel de compétences professionnelles pour les quelque 100 000 enseignant-e-s de l'éducation préscolaire, de l'enseignement primaire et secondaire, de la formation des adultes et de la formation professionnelle sur l'ensemble du territoire québécois. Ce document prescriptif, en apparence anodin, venait remplacer le précédent, publié en 2001, en mettant de l'avant une toute nouvelle compétence à développer chez les enseignant-e-s dès leur formation initiale et au fil de leur carrière, soit *soutenir le plaisir d'apprendre*. S'ajoutant aux 12 compétences déjà reconnues, mais revisitées, cette compétence vise à «entretenir chez ses élèves le plaisir d'apprendre, le sens de la découverte et la curiosité en réunissant les conditions

gnant comme un passeur, un entremetteur entre l'élève et la culture—un rôle que le pédagogue français Jean-Michel Zakhartchouk a défini, à la fin des années 1990, comme «l'envie de faire partager un ensemble d'œuvres humaines qui nous aident à vivre, à penser, à aimer, à trouver des réponses comme à trouver du plaisir». Incarner le rôle de passeur-euse-s culturel-le-s au quotidien, agir en tant que médiateur-trice-s d'éléments de culture, c'est la première compétence professionnelle du référentiel, compétence qui sert de fondement à toutes les autres, dont celle visant à stimuler le plaisir d'apprendre. Car la culture permet de trouver des points d'appui essentiels pour mieux se situer dans l'espace-temps qui est le nôtre, en considérant l'apport précieux des humains qui nous ont précédé-e-s ou que nous côtoyons.

Si nous nous appuyons sur les travaux de recherche en didactique de la lecture et de la littérature des dernières décennies, il s'agirait moins de penser aux textes à choisir et à comprendre qu'aux humains à accompagner afin que la lecture devienne pour eux un art

Si la formation de lecteur-trice-s dans la durée doit être la cible à atteindre, la recherche comme les professionnel-le-s de l'enseignement recommandent d'user, voire d'abuser, de la littérature jeunesse. Il se trouve que ce champ vit une période d'effervescence marquée au Québec depuis le tournant des années 2000, tant par la quantité que par la diversité de ses formes, qui se déclinent sur des supports variés, papier, numériques ou multimodaux (qui combinent du texte, des images, voire du son et des matériaux originaux, comme ces fameux livres en caoutchouc pour l'heure du bain ou les livres *pop-up*). Jamais dans l'histoire de l'humanité les enfants et les ados n'ont eu accès à autant de propositions littéraires éclatées, originales, qui représentent tous les pans de la société (par exemple, des personnages forts issus des Premiers Peuples) ni à autant d'univers multiples qui illustrent différents milieux socioéconomiques, et qui peuvent donc convenir à tous les goûts et à toutes les réalités.

Nous sommes bien loin du temps où, comme jeunes, nous devions nous rabattre sur les séries européennes *Martine* ou *Tintin* pour goûter au plaisir

de lire. À ce titre, les plus récentes œuvres littéraires pour la jeunesse offrent des expériences et des situations de lecture plus authentiques que celles proposées dans les manuels scolaires traditionnels sous la forme d'extraits. C'est d'ailleurs pourquoi de plus en plus d'enseignant-e-s les intègrent à leur pratique : au primaire en particulier, près de 95 % du corps enseignant dit recourir à ces œuvres intégrales. Par exemple, l'album *J'élève mon monstre* (2003) d'Elise Gravel et le roman *La nouvelle maîtresse* (1994) de Dominique Demers sont parmi les plus populaires dans les enquêtes menées auprès des enseignant-e-s.

Cependant, bon nombre déclarent avoir un accès limité aux œuvres, que ce soit dans leur classe (43,8 %), à la bibliothèque de leur école (30,9 %), dans les bibliothèques publiques (27,6 %) ou même dans les librairies (43,8 %). Près de la moitié trouve ainsi important d'avoir un meilleur accès aux œuvres littéraires (45,9 %) et de savoir mieux les choisir (40,5 %). Ces données issues de ma thèse de doctorat publiée en 2017 montrent bien certains des défis qui demeurent à relever pour donner au corps enseignant les moyens de ses ambitions.

Il est important de mentionner que les orientations ministérielles actuelles font de l'enseignement du français le domaine d'apprentissage privilégié au fil de la scolarité obligatoire (en matière d'heures d'enseignement, d'évaluation des compétences, etc.). Et que les programmes de formation misent justement sur l'appréciation des œuvres littéraires comme lieu d'orchestration et de synthèse des compétences de l'enseignement du français—soit lire, écrire et communiquer oralement—, et qu'ils accordent aux compétences lectorales la part belle des pourcentages d'évaluation dans les bulletins. Par exemple, 50 % du pointage en français est réservé aux compétences relatives à la lecture et à l'appréciation des œuvres aux premier et deuxième cycles du primaire. Au troisième cycle du primaire et jusqu'à la fin du secondaire, ce pourcentage est établi à 40 %. Cette importance accordée à l'évaluation détourne bien des élèves

des plaisirs que nous pouvons associer à la lecture, d'autant qu'elle se cristallise souvent autour de questionnaires de compréhension écrits, à réaliser seuls, dans un temps prédéfini.

Entendons-nous : la lecture devrait d'abord et avant tout être une expérience globale, un jeu avec la langue et le langage (textuel, visuel, graphique, sonore), s'insinuant entre un-e auteur-trice et un-e lecteur-trice qui embarque dans ce jeu. Ce n'est donc pas tant la lecture en soi qui décourage les enfants et les ados, mais plutôt que nous en faisons pour tenter de les évaluer en ne considérant pas les droits qu'ils et elles s'accordent en dehors de l'école selon Daniel Pennac : ceux de ne pas lire, de sauter des pages, de ne pas finir un livre, de relire son livre préféré, de lire n'importe quoi, de s'identifier aux personnages, de lire n'importe où, de grappiller, de lire à voix haute ou dans sa tête, de ne pas lire du tout.

Autrement dit, lire ne se définit pas seulement comme une activité de décodage et de compréhension de textes. Lire, c'est à la fois une expérience culturelle, un jeu avec le langage et un acte de construction des sens et des significations possibles. Lorsque nous lisons un texte, bien sûr, nous devons décoder et comprendre largement son contenu, mais les plaisirs de la lecture se retrouvent bien davantage dans ses aspects plus affectifs, comme l'interprétation, la réaction et le jugement. Cela est vrai pour tous les types de lecture, mais en particulier pour les œuvres littéraires, pour lesquelles il convient d'apprendre à jouer avec quelques notions qui reviennent tout au long de la vie d'un-e lecteur-trice. Dans *Lire et apprécier les romans en classe* (2019), la didacticienne Manon Hébert a résumé ces notions avec l'acronyme LUPIN, soit langue, univers, personnages, intrigues, narration. Ainsi, apprendre à lire et à apprécier des œuvres littéraires à l'école et au-dehors, de 0 à 100 ans, implique d'abord et avant tout un jeu avec la *langue*, jeu qui permet de constituer des *univers* réels ou imaginaires où se déploient des *personnages* évoluant au cœur d'*intrigues* soutenues par diverses tensions selon une *narration* originale.

Pensons simplement aux multiples versions détournées du conte traditionnel du *Petit chaperon rouge* afin de saisir qu'un tel univers peut être décrit

L'enseignement de la littérature a bien souvent pour effet d'éloigner d'elle.

et exploré de bien des façons en fonction de l'intention artistique : piquer la curiosité, surprendre, tenir en éveil, etc. Celles, notamment, où, tout à coup, le loup devient un allié plutôt qu'un danger, ce qui amène les jeunes à revisiter leur conception de l'histoire originale et à y réagir en fonction de leur bagage personnel et culturel.

Les dispositifs didactiques conçus pour stimuler et soutenir le plaisir de lire de façon moins scolaire sont nombreux et connus depuis des décennies. Par exemple, John Dewey, dans les années 1930, démontrait en quoi les arts, comme la littérature, devaient se vivre comme une expérience esthétique offrant des sensations et stimulant tous les sens, le mot *sens* rimant ici avec sensoriel, sensationnel, sensible, sentimental, voire sensuel. Plus près de nous, en 2019, l'équipe américaine de Michael C. McKenna a montré en quoi l'évaluation de la lecture pouvait être une expérience positive à l'école. Pour ce faire, il faut insister sur une évaluation qui est réellement en soutien aux apprentissages, c'est-à-dire qui ne sert pas seulement à classer et à comparer les élèves entre eux, et sur une évaluation en continu, agrémentée de rétroactions dynamiques visant à mettre en valeur l'ensemble des lecteur-trice-s de la classe, peu importe leurs forces et leurs défis. Par exemple, un dispositif comme les cercles de lecture—qui cherche à faire discuter les élèves sur leurs expériences personnelles des livres—tend à se rapprocher

**Nous sommes bien loin du temps où, comme jeunes,
nous devons nous rabattre sur les séries européennes
Martine ou Tintin pour goûter au plaisir de lire.**

d'un souper entre ami-e-s, où chacun-e échangerait sur ses lectures passées, en cours ou à venir, de façon informelle. Ce type de dispositif peut servir à évaluer les compétences lectorales, mais aussi les compétences à communiquer oralement et à écrire des textes variés (notamment par la tenue d'un journal pour conserver des traces de ses expériences). En matière d'évaluation de la lecture à l'école, il ne s'agit donc pas de créer des situations d'évaluation artificielles, déconnectées des pratiques vécues hors du milieu scolaire, mais bien de se rapprocher des lecteur-trice-s que nous souhaitons former pour la vie.

Pour minimiser les impacts de l'évaluation traditionnelle de la lecture à l'école, il nous faut donc faire le *pacte* qu'il est possible de revaloriser la lecture comme une expérience culturelle, sensible et dynamique, une expérience qui mobilise à la fois les compétences comme les appétences de chacun-e. C'est justement ce que propose l'Université de Sherbrooke aux professionnel-le-s de l'éducation, mais aussi aux citoyen-ne-s, parents et grands-parents. Rassemblée sous l'acronyme PACTE—pour partage et plaisir, mais aussi accès, choix, temps et espace—, cette initiative nous rappelle que lire est un acte qui ne doit pas rester isolé, qui ne doit pas être limité à l'école et vécu en solitaire seulement.

Concrètement, ce pacte souligne l'importance de constituer des espaces de lecture stimulants à l'école comme à la maison. Il peut s'agir, pour le corps enseignant, de mettre en place des dispositifs collaboratifs riches en interactions sociales (cercles de lecture, clubs de lecture, etc.) et de lancer des discussions informelles ou formelles avec les élèves. Les enseignant-e-s sont également invité-e-s à utiliser de façon appropriée la technologie (par exemple, en

faisant lire aux élèves des œuvres pensées pour le numérique) et à garder des traces audio des échanges oraux (pour permettre aux élèves de se réécouter et de s'améliorer). Le pacte suggère enfin aux professionnel-le-s de l'enseignement de donner du temps de qualité en classe pour des lectures indépendantes, d'inviter des modèles adultes de lecteur-trice-s à rencontrer les plus jeunes, d'être soi-même un tel modèle et de valoriser la lecture au quotidien en classe et dans la collectivité.

—

François de Closets, dans un ouvrage au titre provocateur publié au milieu des années 1990 et intitulé *Le bonheur d'apprendre et comment on l'assassine*, affirmait, en citant un de ses amis enseignants, qu'«[u]n professeur vérifie son enseignement en regardant la bibliothèque de son élève vingt ans plus tard».

On peut dès lors se poser les questions suivantes: que restera-t-il une fois le parcours scolaire obligatoire des enfants et des ados terminé? En quoi nos actions communes, partagées entre l'école, la famille et la communauté, auront-elles permis de susciter le désir de lire et de soutenir le plaisir d'apprendre des élèves? Ou, au contraire, en quoi les auront-ils dégouté de ces expériences? En insistant sur le rôle de transmission culturelle des enseignant-e-s ainsi que sur le plaisir d'apprendre, le récent référentiel du gouvernement du Québec est-il de nature à renverser la vapeur? Peut-il accompagner le corps enseignant dans sa volonté de soutenir le goût de lire chez l'ensemble des élèves, et donc pas seulement chez ceux qui aiment déjà lire?

Conjuguée aux orientations des programmes de français, il fait peu de doute dans mon esprit que cette

compétence professionnelle a beaucoup de potentiel et mérite une attention particulière des milieux scolaires et universitaires. Dans le chaos extérieur qu'est la société d'aujourd'hui, nourrir, par des expériences culturelles et esthétiques signifiantes comme la lecture, sa vie intérieure et son intériorité pour vivre davantage en harmonie avec soi et avec les personnes qui nous entourent m'apparaît plus important que jamais. Dans cette perspective également, les enseignant-e-s ne sont pas isolé-e-s du reste de la société; ils et elles savent très bien que la maîtrise de la langue écrite au-delà de l'école enrichit la qualité de vie des individus sur les plans personnel, professionnel et socioculturel. C'est au quotidien que nous devons soutenir les profs ainsi que les enfants et les ados afin qu'ils et elles arrivent à construire ensemble un goût de lire le plus durable possible.

Comme le souligne l'anthropologue Michèle Petit, dans *Lire le monde* (2014), «[l']enjeu, c'est [...] que ces expériences, cette éducation, animent celles et ceux qui en ont bénéficié tout au long de leur vie, quand bien même ils auraient oublié la plus grande part de ce qu'ils ont vécu ou découvert».

Ce n'est qu'à ces conditions que le père inquiet sera quelque peu rassuré et que ma fille Frédérique et ses camarades seront des lecteur-trice-s leur vie durant. ●

Martin Lépine est professeur de didactique du français et vice-doyen à la formation et à la culture à la Faculté d'éducation de l'Université de Sherbrooke. Il a consacré plus de 25 ans au développement du goût de lire chez les enfants et les ados.

Illustration : Pierre-Antoine Robitaille

L'ÉDUCATION VOUS PRÉOCCUPE?

La maternelle 4 ans, les inégalités scolaires, le décrochage scolaire des filles, l'accueil et la francisation, etc.

NOUS, ON Y A PENSÉ.



Lisez
nos grands
dossiers



Fédération autonome
de l'enseignement

NOS RECOMMANDATIONS

Une sélection de critiques culturelles et de coups de cœur parus sur notre site web depuis le dernier numéro.

Nos articles numériques sont réservés aux membres.
Abonnez-vous pour en profiter! atelier10.ca/abonnements

Livres



Granby au passé simple

Akim Gagnon (La Mèche)

Akim Gagnon remonte la 10 de Montréal jusqu'à Granby, vers une maison mobile amochée où l'enfance, puis l'adolescence, craquent de partout. Sur fond de précarité ordinaire et étouffante, l'auteur ressasse ses souvenirs et en soupèse les contradictions: un père visiblement aimant, mais tout aussi visiblement violent, qu'est-ce qu'on peut en retenir, au final? Il y a dans *Granby au passé simple* une exploration de l'amour filial, mais surtout de la masculinité, qui est touchante et pas facile, compliquée, salissante.

Ce père, qui figure d'ailleurs en couverture, est déjà connu du lectorat du Granbyen d'origine.

Dans un des meilleurs passages de son premier roman, *Le cigare au bord des lèvres*, l'auteur raconte: mars 2019, les gens s'entassent au Centre Bell pour un show de Kiss et Gagnon y a entraîné son père, Pop, après l'avoir surpris avec

des billets. Le cadeau n'a pas été simple à orchestrer parce que Pop, on le comprend vite, n'est pas une personne simple. C'est un personnage, un vrai, dont les émotions sont bouleversantes dans leur immédiateté. On le voit soulevé d'enthousiasme devant Kiss, son groupe préféré; on l'observe alors qu'il reçoit avec émerveillement un chandail à son effigie. Mais surtout, on le constate: Pop déborde d'amour pour ses deux fils. Le sentiment est d'une sincérité immense, qui prend toute la place. Le T-shirt du groupe, gardé précieusement sous plastique, et le billet de concert refont surface à la toute fin du deuxième livre de Gagnon. Sauf qu'avant d'y arriver, l'histoire doit déballer de vieilles violences épineuses, recadrées ici comme dans l'œil d'une caméra.

Granby au passé simple commence avec un divorce. Bien que la garde soit d'abord partagée, la vie des deux frères se déplace peu à peu chez leur père. Si les premières scènes sont faites de camping dans le salon, de Pop en «piètre acteur» qui, dévoué, accepte de jouer dans les films qu'il encourage ses fils à tourner, quelque chose de plus sombre rattrape bientôt le récit: le chômage, la dépression de Pop, ses débordements. Avec une tendresse qu'affûte une perspicacité douloureuse, Gagnon décrit comment son père, pourtant sensible et généreux, se transforme et explose. Dans des passages qui donnent mal au ventre, Pop s'emporte avec brutalité. La violence de ses propos, dirigée contre des fils qu'il passe le reste du livre à aimer d'un amour débordant, semble absurde. Mais le propre des violences, après tout, c'est de construire leurs propres logiques redondantes et irréfutables, des culs-de-sac. Ici, tout se détériore: le climat familial, l'équilibre mental de Gagnon, la maison mobile que Pop arrête tout à fait d'entretenir.

Si le roman que Gagnon en tire est long et parfois décousu, et que l'auteur tombe à quelques occasions dans des explications psychologisantes un peu agaçantes, le récit reste un exercice de vulnérabilité réussi et troublant. Moins carnavalesque que le premier livre de l'auteur, moins scatologique aussi, *Granby au passé simple* garde

cependant le même éparpillement allègre, senti, et met bien en mots certaines impressions aussi fugaces qu'immédiatement reconnaissables. Par exemple: «Le feeling de nager dans sa jeunesse avec un maillot de bain d'adulte.»

À lire avec un petit paquet de Reese's, une orangeade, un quelque chose de sucré pour mieux faire passer l'acide de la violence que la conclusion, belle et généreuse, n'apaise pas tout à fait. – AP



Loger à la même adresse

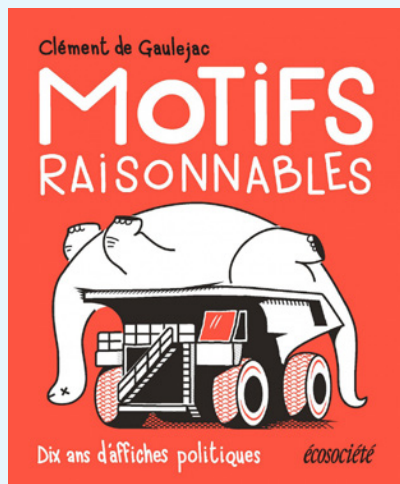
Gabrielle Ancil (XYZ)

À l'heure où l'achat d'une botte de carottes fait exploser nos portefeuilles, la journaliste environnementale Gabrielle Ancil explique comment mettre en commun nos ressources, nos efforts, nos biens, et surtout, notre foyer. Vivre en «communauté intentionnelle»—un terme que vous apprendrez en lisant ce livre—s'avère être bien plus qu'un rêve de hippie. Avec ce tout premier essai, l'autrice donne envie de repenser notre façon d'habiter le monde. Elle nous convainc qu'une fois réunis, les individus sont toujours plus forts que seuls et dispersés. – AL

Adieu les crevettes

Charlotte Francœur (Noroît)

Mère de personne, la narratrice de ce recueil de poésie se livre à une véritable profession de foi prochoix—une prise de position courageuse compte tenu des récents reculs sur la question de l'avortement. Mais au-delà de la portée politique de ses strophes, on s'émeut de lire une parole qui se libère, celle des femmes qui n'ont jamais mené une grossesse à terme et qui doivent encore composer avec la pression sociale. Un livre à mettre entre les mains de toutes les nul-lipares. – CG



Motifs raisonnables

Clément de Gaulejac (Écosociété)

Le caricaturiste indépendant que plusieurs connaissent sous le surnom de «l'eau tiède» publie cette compilation de son travail d'affichiste sous son vrai nom. Joliment mis en page, le bouquin de Clément de Gaulejac s'impose comme une classe de rattrapage sur notre histoire politique récente, du Printemps érable à aujourd'hui. Une occasion pour découvrir les talents d'auteur de ce militant multitalentueux qui publie aussi aux éditions du Quartanier, et dont la plume limpide rappelle celle du regretté François Blais. – CG

Une conversation

Rose-Marie Lagrave et Annie Ernaux (Éditions de l'EHESS)

J'ai dévoré cet échange amical entre Rose-Marie Lagrave, sociologue, et Annie Ernaux, écrivaine nobélisée, deux grandes figures du féminisme en France, respectivement âgées de 79 et 82 ans. On y (re)découvre leur parcours, leurs influences intellectuelles et leur sentiment d'illégitimité. Il y est question de ce qu'écrire veut dire quand on est une femme transclasse, de «l'expérience proprement inouïe d'être seule avec la réalité inexorable d'une grossesse non voulue dans une société qui interdit l'avortement», de «la terrible avancée du temps dans le corps», des leçons politiques de la vieillesse, d'intersectionnalité, des frontières poreuses entre littérature et sociologie, des livres qui mettent des mots sur le senti, tout comme du privilège d'écrire et de la souffrance des caissières. – JF



Testé et approuvé 2

Dirigé par Marie-Julie Gagnon (Parfum d'encre)

Six ans et une pandémie mondiale se sont écoulés depuis la parution de *Testé et approuvé 1* au Parfum d'encre. Maintenant que nous avons découvert les plaisirs de voyager autrement qu'en avion, le collectif revient en force en proposant à la fois des activités qui ont fait leurs preuves et des nouveautés. Parcourir le mini Compostelle de Mégantic? La route des plages de la Côte-Nord? Observer les chevreuils à l'île d'Anticosti? Tout cela, et plus encore, dans ce joli guide qui vous aidera sans doute à choisir vos prochaines destinations, au hasard des pages. – JF



Jumeau jumelle

Marisol Drouin (La Peuplade)

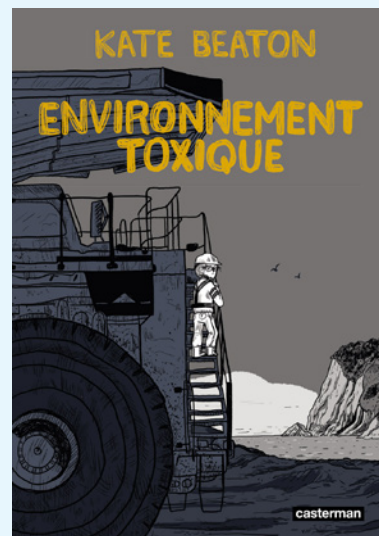
C'est un récit compact et incarné, dont chaque phrase et même chaque mot ont visiblement été pesés. Ce petit livre inclassable, aux chapitres courts comme des poèmes et aussi rythmés

qu'une chanson, s'impose comme une lettre d'amour d'une sœur à son frère. Et nul doute que le principal intéressé aurait été très ému de lire l'ouvrage qui en résulte, si au moins il avait eu le temps de le tenir entre ses mains. Rares sont les auteur-trice-s qui arrivent à écrire sur le deuil avec autant d'éclat, de délicatesse. – CG

Avant que le monde ne se ferme

Alain Mascaro (Autrement)

Alors que l'actualité géopolitique et techno nous assaille chaque jour de ses nouvelles sensationnalistes qui se succèdent à un rythme frénétique, j'ai ressenti un immense apaisement à plonger dans les aventures de cette troupe de saltimbanques errant aux confins de l'Europe et de l'Asie, il y a juste 100 ans. Les traditions millénaires du peuple tzigane, les dresseurs de chevaux, le souffle du vent, le voyage et les rencontres hors du temps... on se croirait dans *Les cavaliers*, de Joseph Kessel (un des plus beaux romans qui soient, quant à moi). Et puis, petit à petit, l'Histoire avec un grand H se met en marche, les frontières se ferment, la guerre se prépare, et le monde tel que le héros l'a connu disparaît peu à peu. – MB



Environnement toxique

Kate Beaton (Casterman)

Originaire du Cap-Breton, Kate n'a d'autre choix pour rembourser son prêt étudiant que de partir dans l'Ouest. Ce sera l'Alberta et les sables bitumineux, pour deux ans en tant que magasinnière. Kate Beaton nous raconte ici son expérience personnelle dans ce monde à part qui tousse, qui fume et où les engins extracteurs font la taille d'un immeuble montréalais. Mais surtout, un univers d'hommes qui, au quotidien ou par de tristes coups d'éclat, lui font vivre l'enfer. Une superbe et poignante plongée dans les mines à ciel ouvert, où le plus toxique n'est pas ce qu'on en extrait. – NLi

Pays de sang

Paul Auster (Actes Sud)

Le romancier de 76 ans, à qui on vient de diagnostiquer un cancer, nous livre une lecture

froide et pessimiste de la société américaine et de son rapport viscéral aux armes à feu. Accompagné de photos glaçantes d'écoles, de supermarchés ou de cinémas désertés à la suite de tueries de masse (sous l'objectif de son gendre Spencer Ostrander), le récit de Paul Auster oscille entre son histoire personnelle, ses réflexions sur les racines historiques de ce mal et son constat terrible sur la situation actuelle. Rien de réjouissant donc, mais la plume et la finesse d'Auster valent le détour, et nous aident à mieux comprendre nos voisin-e-s. – NLI

Le plein d'ordinaire

Étienne Tremblay (Les Herbes rouges)

Poète en herbe et glandeur professionnel, Mathieu se trouve un emploi de nuit au Petro-Canada de Boucherville dans l'espoir de séduire la caissière qu'il y a aperçue. Même s'il vient à peine de terminer son secondaire, le jeune homme a tout un lot d'observations à partager sur le monde et l'aliénation du travail. Le narrateur du

Plein d'ordinaire est d'ailleurs le grand responsable de la magie qui se dégage de ce très sympathique premier roman. Mégalomane tranquille qui regarde de haut l'écosystème du Super Relais, Mathieu pourrait être irritant. Étienne Tremblay parvient à le rendre d'une candeur attachante et, chose rare en littérature québécoise, souvent fort amusante. – LCF

Ville féministe

Leslie Kern (Éditions du remue-ménage)

Le patriarcat est gravé dans la pierre et le béton de nos villes. Dans cet essai, Leslie Kern s'intéresse à la géographie des corps féminins, ceux des mères qui se meuvent dans la ville—«je pourrais commencer par mes épaules endolories à force de pousser tant bien que mal ma poussette dans les rues glacées et enneigées de Toronto»—, ceux des amies qui y flânent—«pour le commun des mortelles, l'amitié fait effectivement partie de la trousse de survie en milieu urbain»—, ceux des manifestantes qui y luttent—«même dans

les cercles militants, les femmes sont en danger». C'est ce point de rencontre entre les corps et les villes qui amène l'autrice à réfléchir à ce que serait une ville féministe. On ne s'étonnera pas de trouver en filigrane une réflexion sur la gentrification de nos quartiers, qui bénéficie à certaines femmes et qui nuit à d'autres. – JF

Stay True

Hua Hsu (Penguin Random House)

Fils de parents taiwanais, Hua Hsu passe ses années d'université à construire son identité autour d'une certaine image du cool, qu'il défend passionnément: la musique grunge et *indie*, la création de zines, le DIY. Sa rencontre avec Ken, plus proche du quart-arrière de football que du *fan* de Nirvana, l'oblige toutefois à reconsidérer les catégories rigides qu'il a appliquées au réel pour juger les autres. Collaborateur régulier du *New Yorker*, Hsu a obtenu cette année le Pulitzer pour ce récit autobiographique à la fois drôle et tragique autour d'une amitié de jeunesse. – LCF

Écrans



Le plongeur

Francis Leclerc

Sept ans après sa sortie remarquée en librairie, *Le plongeur* de Stéphane Larue est adapté au grand écran. D'une matière éminemment cinématographique, le réalisateur Francis Leclerc apprête un trois services réussi, bien que sans grande surprise, à la mise en scène capiteuse et robuste.

Cinématographique d'abord à cause de ce décor qui n'attendait qu'à être mis en images, celui de La Trattoria, bistro huppé (et fictif) typique du Plateau-Mont-Royal. Dans les entrailles poisseuses de cette adresse quelque peu snobinarde, le capharnaüm d'une cuisine où les commandes s'alignent au rythme des jurons, des pintes de rousse et des lignes de coke, le

jeune Stéphane (Henri Picard, parfait dans ce rôle) commence une job de plongeur.

Son expérience des casseroles et de la gastronomie se limite au Kraft Dinner, mais qu'à cela ne tienne: cet amoureux de heavy métal et de science-fiction doit rapidement renflouer ses coffres. C'est qu'entre les quarts de soir qui s'accumulent et ses cours en design graphique, auxquels il assiste de moins en moins, une dépendance au jeu exerce une mainmise totale sur son existence. La Trattoria deviendra un refuge—une drogue contre une autre—où Stéphane se liera d'amitié avec une bande de joyeux drilles vivant en marge de la société, qui compte Bébert (Charles-Aubey Houde), mentor et *party boy* habile aux fourneaux, Bonnie (Joan Hart), anglophone impétueuse, et Greg (Maxime de Cotret), toujours (et étrangement) *busboy* malgré la trentaine bien entamée. L'année s'achève, une douce neige tombe sur Montréal et l'étau se resserre autour de Stéphane selon une mécanique implacable. Car c'est bien connu: la maison finit toujours par gagner.

Le plongeur était déjà, sur papier, un scénario de film en puissance. Francis Leclerc et Eric K. Boulianne (coscénariste de *Viking* et de *Menteur*) ont judicieusement respecté la construction narrative du roman publié aux éditions du Quartanier, se contentant d'éliminer quelques *flashbacks* et de fusionner certains personnages (Jade et Bonnie) par souci d'efficacité.

Le réel défi, apparent dès la lecture des premières pages du roman, était de rendre avec naturel l'effervescence particulière des scènes en cuisine. Avec maintenant sept longs métrages à son actif, dont *L'arracheuse de temps* et *Un été sans point ni coup sûr*, Francis Leclerc a maintenant l'expérience du vieux baroudeur. Sa mise en scène est assurée et dynamique, faite de plans-séquences habiles qui rappellent *Goodfellas* de Scorsese, inspiration pleinement assumée.

L'éclectique trame sonore, où se côtoient classiques du heavy métal (Slayer, Metallica et Iron Maiden), électro (Radiohead période *Amnesiac*, The Chemical Brothers) et musique québécoise (Anonymus, Jean Leloup), finit de nous installer au début des années 2000.

Nous aurions tout de même souhaité que de plus grandes libertés soient prises avec le matériel d'origine; plusieurs échanges et répliques sont repris tels quels, au point où nous vous suggérons de laisser passer le plus de temps possible entre votre lecture et le visionnement. Ironiquement, la fidélité de cette adaptation est sa principale limite. Et outre une fâcheuse tendance à souligner les enjeux dramatiques à l'aide d'une narration hors champ (*Goodfellas* se pointe encore une fois le bout du nez), *Le plongeur* demeure un pari remporté haut la main. – JB

Close

Lukas Dhont

Dans sa plus récente œuvre, le jeune réalisateur belge Lukas Dhont pose sa loupe sur la préadolescence masculine en mettant en scène, d'une manière tout à fait brillante et touchante, l'amitié et l'amour entre deux garçons. Critique éclairée de la socialisation masculine, *Close* s'impose comme un coup cinématographique qui nous frappe, descendant jusqu'aux détails les plus fins d'une relation qui se détériore. Réaliste sans être cru, poétique sans être sentimental, *Close* rend hommage à la beauté perdue des amitiés masculines. – HH

Succession (saison 4)

Jesse Armstrong

La brillante série de Jesse Armstrong dépeint l'univers sans foi ni loi des conglomérats de médias américains, et tout particulièrement de la famille Roy, qui plonge ses mains dans tout ce qui brille, peu importe l'odeur. L'écriture est délicate, l'intrigue haletante, et le plaisir assumé:

qu'il est bon de voir des multimilliardaires s'entredéchirer... – NLI



As bestas

Rodrigo Sorogoyen

Difficile d'imaginer un tel scénario, simple dans sa prémisse, mais extrêmement bien ficelé, qui vous tient en haleine dès le début. *As bestas*,

du réalisateur espagnol Rodrigo Sorogoyen, raconte l'histoire d'un couple français venu s'installer dans les montagnes éloignées de la Galicie pour y pratiquer l'agriculture. Mais ce ne sera pas la vie simple dont il et elle avaient rêvé. Ce sera même un cauchemar que nous suivrons d'ailleurs jusqu'au bout. À voir pour le jeu des acteur-trice-s, surtout, qui livrent des performances exceptionnelles et difficilement oubliables. – HH

Émilienne et le temps qui passe

Coralie Lemieux-Sabourin

Alors que les saisons défilent, une agente de bord à la retraite observe la nature depuis sa modeste demeure, à la campagne. Avec philosophie et humour, elle répare les brèches de sa propriété qui tombe en ruine. Malgré son hésitation à vendre, elle apprend à se détacher doucement de ce qui est, pour elle, son dernier lieu de résistance face au monde extérieur. Un premier long métrage documentaire pour cette jeune réalisatrice pleine de talents, qui emprunte autant aux techniques du cinéma qu'à celles du théâtre. – JF

Dry Ground Burning

Joana Pimenta et Adirley Queirós

Critique acerbe des dérives sociopolitiques et environnementales du Brésil, ce long métrage

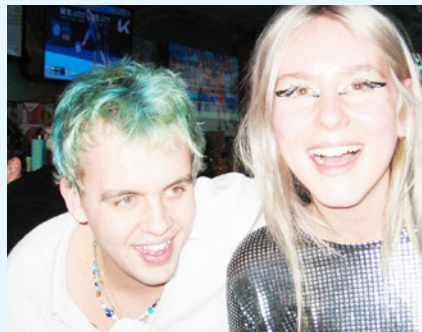
suit les traces d'un gang de rue entièrement féminin qui pompe du pétrole illégalement depuis un pipeline clandestin. Deux sœurs figurent au centre du récit, à l'image d'un Raúl et d'un Fidel Castro, mais en plus révolutionnaires et féministes, parce qu'elles mènent une lutte profondément ouvrière contre les oppressions que subit leur communauté. Mi-fiction, mi-documentaire, l'œuvre ne manque pas de beauté, tant au niveau de l'image que de l'histoire, et nous laisse entrevoir des solidarités dont la puissance est foncièrement émouvante. – HH

Never Gonna Snow Again

Małgorzata Szumowska et Michał Englert

Dans une riche banlieue pavillonnaire de Pologne, Zhenia déambule de maison en maison avec sa table de massage. Il y soigne, par ses mains et ses mots, les corps et les âmes de bourgeois-es dont l'accumulation de biens ne suffit plus à masquer les angoisses. La cinéaste polonaise Małgorzata Szumowska et son acolyte nous livrent un long métrage léché, et composent chacune de ses scènes avec une minutie délicateuse : décors, accessoires, cadrages et distribution sont de véritables réussites. À découvrir sur MUBI, peut-être l'unique plateforme de streaming où ne s'est pas (encore) glissé Adam Sandler. – NLI

Musique



« J'aime quand on danse (tes mains sur mes hanches) »

Lydia Képinski avec Les Louanges
(Chivi Chivi)

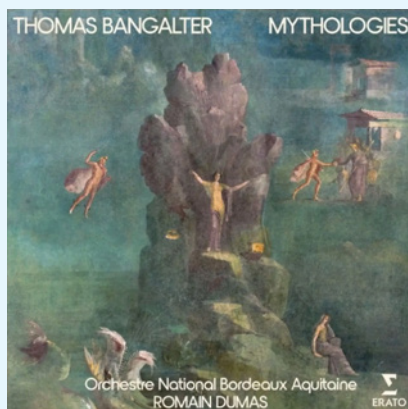
Lydia Képinski et Vincent Roberge (Les Louanges) unissent leurs forces pour un morceau qui se passe de comparaison. Ensemble, les deux artistes aux univers déjà archidistinctifs créent quelque chose d'absolument inédit, un *hit* sur mesure pour les DJ aux inclinations house, et dans un français on ne peut plus québécois s'il vous plaît. Séduisant et frais ! – CG

Solastalgie

Jérôme Dupras, Jérôme Dupuis-Cloutier et Guillaume Saint-Laurent (La Tribu)

Pour aborder le désastre écologique sans, pour une fois, passer par les mots, on écoute ce court album de huit pièces instrumentales. Planantes et un peu mystiques, comme une prière, douces

et lancinantes comme un adieu. Un mélange d'angoisse et de beauté qui semble contenu autant dans la basse et les cuivres que dans ce mot si envoûtant : solastalgie. – MB



Mythologies

Thomas Bangalter (Warner Classics)

Il a troqué son casque de robot pour un costume noir, des lunettes bien rondes, et un nouveau style musical. L'ancien membre de Daft Punk (on le croit sur parole), Thomas Bangalter, revient sur le devant de la scène, pas vraiment de la façon dont on s'y attendait. *Mythologies*, sorti le 7 avril, est une œuvre orchestrale en 23 pièces, composée l'an dernier pour le ballet du même nom chorégraphié par Angelin Preljocaj. L'album est sans conteste réussi, et

bien qu'aucune machine ne se glisse dans ce concert de cuivres et d'instruments à vent, on ne peut s'empêcher d'y chercher ce que Daft Punk aurait bien pu y laisser. Et en cherchant, on trouve. – NLI

Suddenly, Everyone's a Stranger in My Family

Aline Winant (indépendant)

De son propre aveu, l'autrice-compositrice-interprète Aline Winant a profité du désœuvrement du confinement pour monter ses toutes premières maquettes guitare-voix. Dans le maxi qui découle de ce travail, intitulé *Suddenly, Everyone's a Stranger in My Family*, elle aborde ces moments de bascule, à l'image des dernières années : quand tout ce qu'on connaît devient soudainement étrange. Les phrases sont courtes, efficaces, en anglais comme en français, et sa voix douce n'est jamais fragile. – HH

Did You Know That There's a Tunnel Under Ocean Blvd

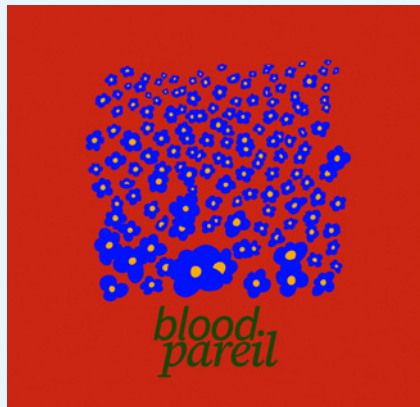
Lana Del Rey (Interscope)

Le neuvième album de Lana Del Rey, connue pour ses chansons poétiques et mélancoliques, est paru en mars dernier. Elle renoue avec les thèmes qui lui sont chers—l'amour, la Floride, l'océan—entremêlés les uns aux autres assez habilement, portés par une voix qui n'a rien perdu de sa splendeur et de sa luminosité. En écoutant l'album, on retourne aux émotions qu'elle sait si bien faire naître, on se sent aussi triste que vivant-e, que chamboulé-e. – HH

Teenagers

French 79 (Grand Bonheur)

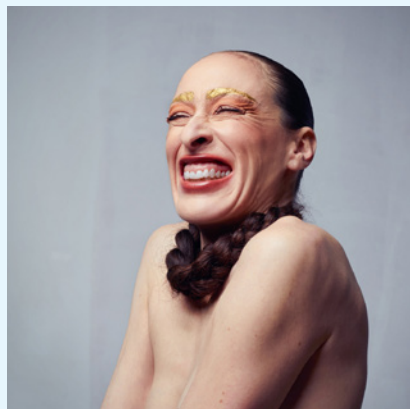
Envoûtantes et solaires, avec leurs sons ronds et leurs notes appuyées, dans la plus pure tradition de l'électro française, les compositions du producteur marseillais Simon Henner donnent le gout d'horizon et d'été. Au rythme de ses chansons, on s'imagine déjà en train de se rouler dans le soleil et de faire du zodiac à toute berzingue, la peau séchée par l'eau de mer. Un album qui arrive à point nommé. – NLi



«blood pareil»

comment debord (Audiogram)

Instrumentistes solides, groove décontracté, paroles décalées, ton espiègle. Voilà la recette du septuor comment debord. Le groupe mont-réalais révélé par les Francouvertes de 2019 se surpasse sur le plan musical avec cette nouvelle chanson savamment orchestrée, et qui semble reprendre des citations entendues dans un 5 à 7 un peu trop arrosé au centre communautaire. – CG



Les jolies choses

Antoine Berthiaume (indépendant)

Pour ceux et celles qui voudraient s'y replonger, la trame sonore de l'excellent spectacle de danse *Les jolies choses* de Catherine Gaudet est maintenant accessible sur Bandcamp. C'est devenu la musique qui rythme mon quotidien et je ne peux qu'être bouleversé à chaque écoute. C'est un immense cadeau de la part du compositeur Antoine Berthiaume qui allonge ainsi la vie de cette œuvre majeure, mais éphémère, comme

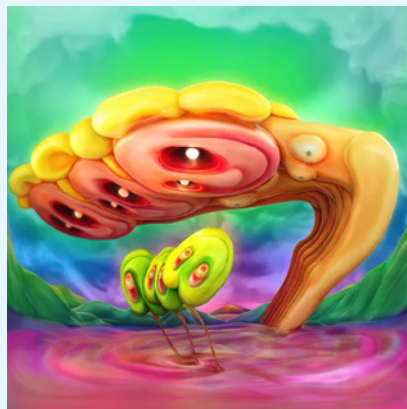
il en va de la quasi-totalité des productions en arts vivants. – MAS



GLAM

LUMIÈRE (Bonsound)

Sur cet album plein de vulnérabilité et d'auto-dérision, Étienne Côté réfléchit à sa condition de chanteur populaire, au trac et aux sacrifices qu'il doit faire pour remplir ses salles, mais surtout pour durer. Un témoignage touchant et rare, surtout venant d'un musicien avec le vent en poupe, un auteur-compositeur-interprète qui a fait les premières parties de Pierre Lapointe, Clara Luciani et Daniel Bélanger. – CG



Spalarkle

felicity (PC Music)

La pop maximaliste et futuriste de l'artiste londonienne felicity étincelle de mille feux. Formant un collage éclaté à l'approche expérimentale, les morceaux varient en intensité, offrant autant de ballades électroniques, un peu *soft*, que de mélodies hyperactives et abstraites. La flamboyance générale des propositions s'accorde bien à l'été, qui pointe aux fenêtres le bout de son petit nez jaune et bourgeonnant. – HH

That! Feels Good!

Jessie Ware (Universal Music)

Elle ne réinvente pas la roue, Jessie Ware, mais elle crée possiblement l'un des meilleurs pastiches de chansons pop des années 1970. S'inscrivant dans la même veine que son opus précédent (*What's Your Pleasure?*), les chansons de *That! Feels Good!* poussent l'exercice

de style disco encore plus loin. Et c'est un style musical qui sied bien à la voix puissante de la Britannique, de même qu'à son propos *sex positive* ancré dans le féminisme de troisième vague. Un album qui appelle à la danse, à la fête, et aux ébats amoureux égalitaires. – CG



«Taimangalimaaq (Time After Time)»

Elisapie (Bonsound)

Après avoir été reprise tour à tour par Miles Davis, Eva Cassidy et P!nk, c'est au tour d'Elisapie de nous proposer une interprétation de «Time After Time», ce classique bienaimé de Cyndi Lauper. Le titre, emprunté par Lauper elle-même à un film de science-fiction sorti en 1979, évoque le rapprochement que la chanteuse a voulu faire entre le sentiment amoureux et l'univers science-fictionnel des machines à voyager dans le temps. Cette fois, la magie opère—à notre plus grand bonheur—en inuktitut. – JF

Collaborateur-trice-s

- AL** Amélie Labrosse, stagiaire
- AP** Amélie Panneton, collaboratrice
- CG** Catherine Genest, cheffe de pupitre, numérique
- HH** Héloïse Henri, boutique Atelier 10
- JB** Jason Béliveau, collaborateur
- JF** Julie Francoeur, rédactrice en chef adjointe
- LCF** Laurence Côté-Fournier, membre du comité éditorial
- MAS** Marc-Antoine Sinibaldi, responsable du service à la clientèle
- MB** Maud Brougère, secrétaire de rédaction
- NLi** Nemo Lieutier, coordonnateur



COURVILLE

ROBERT
LEPAGE

EX
MACHINA

PROJET POLYTECHNIQUE

MARIE-JOANNE BOUCHER
ET JEAN-MARC DALPHOND

MARIE-JOSÉE
BASTIEN

PORTE
PAROLE



LE MISANTHROPE

MOLIÈRE

FLORENT SIAUD

LE PÈRE

FLORIAN
ZELLER

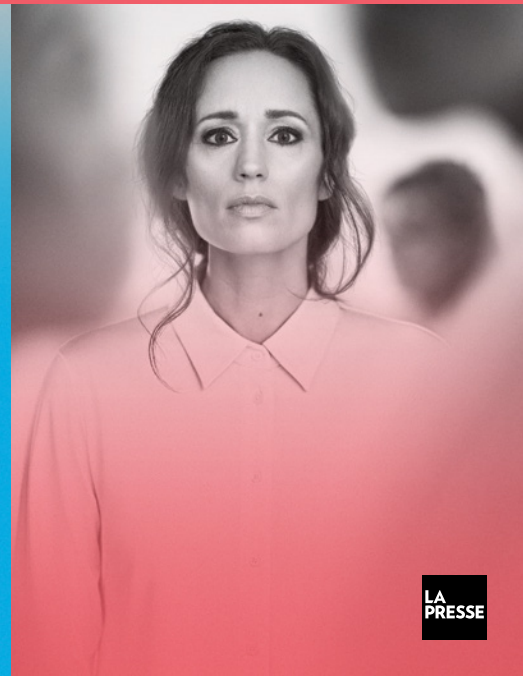
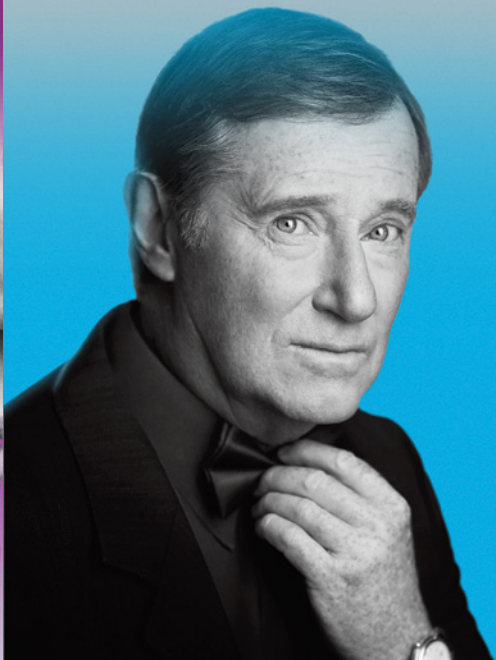
EDITH
PATENAUDE

ENCORE
SPECTACLE

LYSIS

FANNY
BRITT
ET ALEXIA
BÜRGER

LORRAINE
PINTAL





**mission
inclusion**

LE NOUVEAU NOM
DE L'ŒUVRE LÉGER

LA DIGNITÉ, AU CŒUR DE NOTRE IMPLICATION SOCIALE

PARTOUT AU QUÉBEC



ENSEMBLE,
**#PARLONS
INCLUSION**

Dans les Laurentides, Mission inclusion, le nouveau nom de L'ŒUVRE LÉGER, est fière de soutenir 4 projets innovants pour lutter contre la pauvreté et l'exclusion sociale. Des initiatives qui favorisent le mieux-être des familles en situation de vulnérabilité.

De Saint-Jérôme à Boisbriand en passant par Saint-Eustache, Mission inclusion veille à ce que personne ne soit laissé pour compte.

75 ans
d'empreinte
sur le monde!



DONNEZ

1 877 288-7383
missioninclusion.ca



Les guides du Québec nouveau

05 LAURENTIDES

1001 POTS

BIEN PLUS QU'UNE EXPOSITION



expo@1001pots.com • www.1001pots.com

2435, rue de l'Église • Val-David • Qc

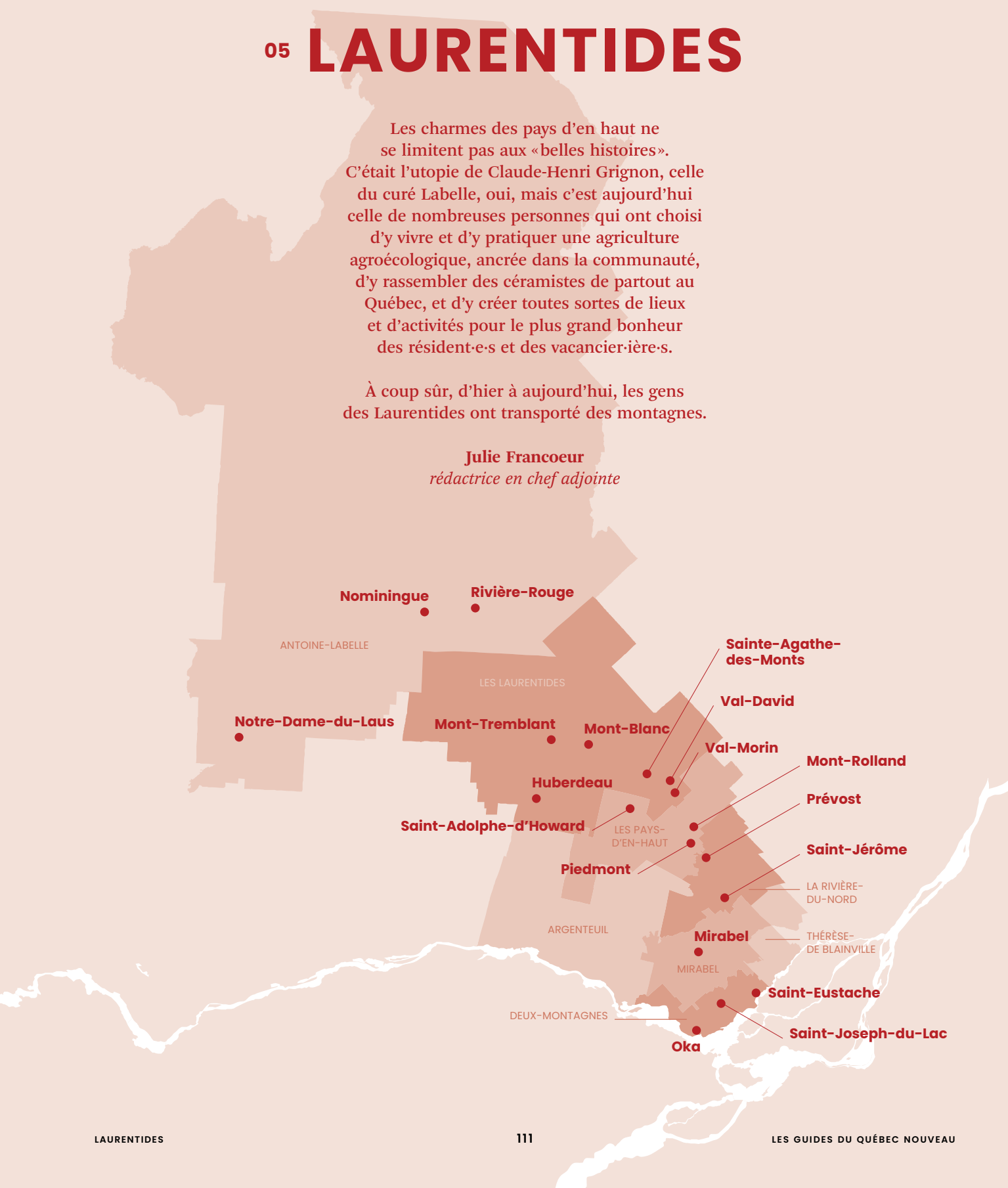


05 LAURENTIDES

Les charmes des pays d'en haut ne se limitent pas aux « belles histoires ». C'était l'utopie de Claude-Henri Grignon, celle du curé Labelle, oui, mais c'est aujourd'hui celle de nombreuses personnes qui ont choisi d'y vivre et d'y pratiquer une agriculture agroécologique, ancrée dans la communauté, d'y rassembler des céramistes de partout au Québec, et d'y créer toutes sortes de lieux et d'activités pour le plus grand bonheur des résident-e-s et des vacancier-ière-s.

À coup sûr, d'hier à aujourd'hui, les gens des Laurentides ont transporté des montagnes.

Julie Francoeur
rédactrice en chef adjointe





Cultiver l'avenir

L'équipe maraîchère de la Ferme aux petits oignons revalorise la place de l'agriculture dans la communauté.

TEXTE **GABRIELLE LISA COLLARD**

PHOTOS **NANCY GUIGNARD**

SITUÉE DANS LA VALLÉE DE LA RIVIÈRE

du Diable à Mont-Tremblant, la Ferme aux petits oignons propose différentes formules d'abonnement à des paniers hebdomadaires de fleurs, de légumes et de fruits certifiés Ecocert Canada. Avec ses quatre points de chute répartis entre Saint-Sauveur et Mont-Tremblant, la coopérative nourrit chaque année près de 1000 familles des Laurentides, de la fin mai à la fin octobre.

Agronome et directrice générale de la ferme, Véronique Bouchard n'était nullement prédestinée à l'agriculture. Originaire de la banlieue de Québec et fille de fonctionnaires, celle qui se décrit à la blague comme une «agronome de l'asphalte» est tombée amoureuse de la terre durant un stage agricole en France. «Ce mode de vie, se souvient-elle, a été une révélation pour moi. Les légumes, les vaches poilues, les ventes directes sur les marchés... Je suis quelqu'un qui a un grand besoin d'être dans l'action, et l'agriculture me permet de canaliser mon indignation face aux iniquités sociales et aux enjeux environnementaux de manière très concrète.»

À l'hiver 2011, après quelques années à se faire la main sur une ferme thérapeutique pour personnes ayant une déficience intellectuelle et qui était implantée sur des terres louées, Véronique et son partenaire de l'époque font l'acquisition d'un premier lopin de quatre hectares à Mont-Tremblant, pour lequel il et elle se présentent devant la Commission de protection du territoire agricole du Québec. Après avoir vu son dossier refusé une première fois—la CPTAQ étant généralement défavorable au morcellement des terres agricoles—, le couple obtient gain de cause, créant par le fait même un précédent juridique qui a pavé la voie à l'acquisition de superficies agricoles par d'autres fermes de plus petite envergure.

Les premières années, aussi gratifiantes que difficiles, se sont déroulées sous le signe du «travail acharné» et de ce que la maraîchère décrit comme une totale absence de frontière entre son métier et sa vie personnelle. «Quand on a

l'espace, on peut faire de l'agriculture avec très peu d'équipement, dit-elle. Mais c'est énormément de jus de bras, et la conciliation travail-famille n'existe tout simplement pas. Démarrer une ferme, dans mon cas, a signifié travailler la veille et le lendemain de mes accouchements!»

Nouveau départ

En 2019, à la suite de sa séparation, Véronique rachète les parts de son ancien conjoint, avec une idée en tête: faire de la Ferme aux petits oignons une coopérative de solidarité. Loin d'être une simple structure juridique, la coopérative représentait pour elle un tout nouveau paradigme—idéologique et logistique—basé sur la confiance, l'entraide et la poursuite d'une mission commune.

En novembre dernier, après avoir exploré différentes méthodes de gestion alternative, Véronique et son équipe de 15 travailleur·euse·s confirment leur choix et, en février, ils et elles procèdent au grand changement.

«Le modèle coopératif, dit Véronique, nous sort du paradigme employeur-employé basé sur la méfiance et le contrôle. Chacun d'entre nous contribue à sa façon et on est tous là parce qu'on veut y être. Ce qui nous rassemble, c'est la mission: prendre soin de la terre, la préserver pour les générations futures et contribuer au bien-être de la communauté, des membres et de l'équipe de travail. Plutôt que de se trouver dans un rapport de force entre le producteur et le consommateur, on nourrit un rapport collectif centré sur le désir commun de protéger notre garde-manger.»

L'agronome ne mâche pas ses mots: l'agriculture québécoise vit une crise sans précédent qui menace nos réserves de nourriture et qui nous forcera tôt ou tard à changer de paradigme. Travaillant dans une industrie où les frais d'exploitation sont particulièrement élevés, les producteur·trice·s agricoles d'ici sont incapables d'atteindre leurs objectifs économique et ils voient leur santé financière et mentale se détériorer année après année. «Les fermes qui atteignent

leurs objectifs financiers se font reprocher leurs pratiques, et celles qui priorisent les pratiques éthiques se font reprocher leurs prix, lance-t-elle. Personne n'y arrive, personne n'est heureux.»

Sur le papier, la Ferme aux petits oignons répond à certaines des plus grandes inquiétudes de notre époque en proposant un modèle indéniablement inspirant. Son succès, toutefois, dépendra directement de l'implication des résident-e-s, des municipalités et des organismes qu'elle espère bientôt compter parmi ses membres. En phase avec les valeurs d'un nombre grandissant de consommateur-trice-s qui, à défaut d'exploiter leur propre ferme d'autosuffisance, achètent des aliments bios, éthiques et locaux, la coopérative offre une occasion d'investissement à haut rendement social et environnemental. L'adhésion, qui coute 1000\$, permet aux membres de contribuer à la pérennité d'un projet correspondant à leurs valeurs, de s'impliquer activement dans les démarches décisionnelles démocratiques de la ferme et de développer une plus grande autonomie alimentaire pour leur famille et leur communauté.

«Au Canada, conclut Véronique Bouchard, 58% des aliments sont gaspillés. On est très déconnecté de notre terre et de ce qui pousse chez nous. Pendant que tout le monde capotait sur le prix de la laitue à neuf dollars la pomme, personne ne parlait du chou, bien moins cher, largement disponible et tellement nutritif.»

L'avenir de l'agriculture, pour elle, se trouve dans la création de systèmes agricoles qui nous permettront de reprendre un certain pouvoir sur notre alimentation, de nous défaire de l'emprise des banques, de la technologie et des mégacorporations qui la détiennent, et de plonger les deux mains dans la terre avec respect et intention.

En plus, c'est prouvé: les coops ont un taux de survie 2,5 fois plus élevé que les entreprises traditionnelles du monde agricole, à qui on octroie pourtant la majeure partie du financement. «Au-delà du profit, philosophe Véronique, il y a la connexion, l'innovation, la générosité et le bonheur d'exercer son métier. Ça aussi, ça compte. Quand on se projette dans l'avenir, est-ce qu'on a envie qu'il ressemble à *WALL·E*, ou bien à *La belle verte*?» •

D'autres initiatives locales pour la transition

J'arrive Laurentides

J'arrive est une application de covoiturage desservant le territoire des Laurentides depuis 2022. Répondant à un besoin criant dans la région, où plusieurs automobilistes se déplacent sur de longues distances quotidiennement pour aller au travail, l'application soutient l'adoption de comportements responsables et la réduction des GES, tout en apportant un complément à l'offre plutôt limitée de transport collectif.



photo: Laurentides j'en mange

Les Serres de Clara

Fondé en 1991, ce projet de jardinage collectif a pour mission d'assurer l'accès à des fruits et des légumes frais aux familles de Saint-Jérôme aux prises avec l'insécurité alimentaire. Les participant-e-s obtiennent des aliments en échange de leur implication au jardin. Les Serres proposent également des activités de formation, notamment d'éducation culinaire, en plus de soutenir les initiatives locales, comme la création de cuisines collectives, et d'offrir une aide alimentaire de dernier recours.

Le marché d'été de Val-David

Chaque année depuis l'an 2000, de la fin mai à la fin octobre, plus de 50 000 personnes se rendent tous les samedis matins dans le village pittoresque de Val-David pour y vivre l'expérience gastronomique de son célèbre marché d'été. Réunissant une quarantaine de producteur-trice-s de viande et volaille, de fruits et légumes et d'une multitude de produits du terroir, le marché a reçu en 2022 l'accréditation Marché de la Terre remise par l'organisme Slow Food. C'est l'un des marchés publics les plus importants au Québec, et il a pour mission de mettre en valeur l'économie locale et les aliments de saison, offerts à un juste prix et issus d'un processus respectueux de l'environnement et des travailleur-euse-s.



Ceci est plus qu'une
destination vacances.

C'est une solution
à la crise climatique.



Découvrez le potentiel des écosystèmes comme outil de lutte et d'adaptation aux changements climatiques sur le territoire québécois.

solutions-nature.org



Plan pour une
économie
verte



Québec 

Le projet *En mode Solutions Nature* bénéficie d'une aide financière du gouvernement du Québec tirée du programme Action-Climat Québec et rejoint les objectifs du Plan pour une économie verte 2030.



Kinya Ishikawa

Arrivé à Val-David en 1980,
le fondateur de *1001 pots* nous
a ouvert les portes de son atelier.

TEXTE ANNE-MARIE BENOIT

PHOTO NANCY GUIGNARD

— KINYA M'ACCUEILLE DANS SON ATELIER —
où s'entassent ses œuvres—tasses, bols et théières—à différents stades de production. Il ouvre son séchoir pour me montrer le mouvement de la terre mouillée d'une théière à peine tournée. En m'expliquant les étapes nécessaires pour transformer le grès ou l'argile en objets usuels, il me tend ses créations pour que je touche leur texture, comme le fini mat et sec d'un bol sortant du four.

Sous ses mots, je comprends qu'il s'agit d'un art qui demande patience et maîtrise, même s'il prétend ne détenir ni l'une ni l'autre. Je cerne alors l'humilité peu commune qui habite l'homme. Comme il parle des objets qu'il crée, je sens la résonance qu'ils ont dans sa vie. Il reproduit chaque pièce encore et encore, pour observer son évolution, apprendre d'elle, parfaire sa technique. Cette répétition, il l'effectue dans le silence et la solitude, où il donne vie à des céramiques qui s'insèrent dans le quotidien d'inconnu-e-s.

C'est une communauté d'amoureux-euses de la poterie qui se tisse sous les mains d'artisan-e-s comme Kinya, reliée par la beauté des objets choisis, la grâce des mouvements qu'ils provoquent. Ses doigts se posent sous un bol, le pouce sur la tranche, et il me mime comment y boire un liquide encore brulant. La forme influence l'usage, les gestes, me confie-t-il. Et ce sont ces gestes qui font vivre son art, la relation à l'objet qu'entretiennent ceux et celles qui utilisent ses créations.

Il y a 34 ans, cherchant à donner un visage à cette communauté, il a rassemblé à Val-David une cinquantaine de céramistes pour une exposition—*1001 pots*—qui est aujourd'hui la plus importante du genre en Amérique du Nord. L'été, le village s'anime de personnes passionnées et curieuses, alors qu'on voyage d'un peu partout pour y assister.

Il m'entraîne hors de son atelier pour une visite guidée des Jardins de silice, installation artistique en constante évolution, qu'il a entreprise il y a plusieurs années pour récupérer les poteries abimées de l'évènement. La chose brisée n'est

pas jetée, emportée on ne sait où : elle est exposée, insufflée d'une nouvelle vie. Chaque pièce est placée avec soin à l'intérieur de cette structure de métal, dont le matériau brut contraste avec les plantes qui y grimpent et la délicatesse des porcelaines emprisonnées dans ses murs.

Kinya construit ses plans en continuité avec ce qui existe déjà dans son environnement, suivant la tradition est-asiatique *shakkei*—«vues empruntées» en japonais. D'une certaine perspective, le toit des Jardins se superpose au clocher de l'église qui se dresse en contrebas; d'un peu plus loin, l'apex de la structure se couronne de la croix. Cette structure des Jardins de silice est un héritage donné et emprunté au paysage que nous habitons, un espace convivial où peuvent se rassembler les humains de notre communauté val-davidoise pour tout genre d'évènement.

Kinya est un visage bien connu et aimé des Laurentides. Non seulement parce qu'il a contribué à son économie et à son rayonnement avec l'exposition *1001 pots*, mais aussi parce qu'il a provoqué des rencontres qui sont devenues des rendez-vous, puis, lentement, une tradition. S'il a déposé ce projet en d'autres mains il y a deux ans afin de se concentrer sur la poterie et ses Jardins, on entend qu'il a encore beaucoup à donner. Notre entretien me communique son amour du partage et de la transmission, et il m'avoue qu'à 80 ans, il souhaiterait un plus grand dialogue entre les générations. •

Kinya recommande...

Les Laurentides en hiver ouvrent l'espace sur l'imaginaire. Le sol recouvert de neige limite les accès et force à ajuster les parcours. Il faut voir au-delà de la rudesse du froid pour trouver la beauté, puiser en soi face au vide du paysage.

Convivial humain spacieux!

l'inter
des Laurentides



TaCL
TRANSPORT ADAPTE
ET COLLECTIF DES
LAURENTIDES



1 877 604-3377
8h à 19h - 7 jours



linter.ca

Suivi en temps
réel Zenbus



Salle de spectacle
Théâtre du Marais
Val-Morin



www.theatredumarais.com

819 322 1414

Les meilleurs endroits pour découvrir les Laurentides

TEXTE MARIE-JULIE GAGNON

PHOTOS NANCY GUIGNARD

DORMIR

La sainte paix

Converti en auberge, le **Couvent Val-Morin** est le cocon parfait pour se retirer du monde (tout en restant connecté-e grâce au wifi). À deux pas de la piste multifonctionnelle du P'tit Train du Nord et du lac Raymond, ce havre de paix est idéal pour un séjour en solo. De petites chambres privées avec salle de bain partagée peuvent être louées à prix modique, et on y croise autant des télétravailleur-euse-s que des mères qui ont besoin de répit, ou des adeptes du plein air. Une cuisine permet de préparer ses repas, et les pièces communes, de croiser d'autres visiteur-euse-s. Différentes retraites axées sur le yoga et le bien-être sont aussi organisées ponctuellement. Comme une auberge de jeunesse, mais sans le bruit et les partys!

À Saint-Adolphe-d'Howard, une maison canadienne érigée en 1839 invite aussi au décrochage dans un environnement feutré. À la fois un gîte de huit chambres, un café et une boutique, **Les Conifères** compte trois bâtiments et une cour intérieure.

Le Couvent Val-Morin — 2043, chemin de la Gare, Val-Morin

Les Conifères — 2483, chemin du Village, Saint-Adolphe-d'Howard



Le Couvent Val-Morin, Val-Morin



Le Mapache, Val-Morin

MANGER

Saveurs d'ailleurs

Cyclistes, fondeur-euse-s, touristes et résident-e-s du coin se croisent été comme hiver dans l'atmosphère conviviale du restaurant **Le Mapache**, à deux pas du Couvent Val-Morin et du parc linéaire Le P'tit Train du Nord. Cette *taqueria* propose une cuisine de marché, des bières de microbrasserie et des vins nature. Le restaurant se trouve dans la réplique d'une ancienne gare, et dispose d'une terrasse pour la saison chaude.

Le Mapache — 1770, chemin de la Gare, Val-Morin



Brasserie Dieu du Ciel!, Saint-Jérôme

Photo: Brasserie Dieu du Ciel!

BOIRE

Bière, vin... ou les deux ?

Une escale dans un vignoble ou une microbrasserie s'insère facilement dans un itinéraire, le temps d'une dégustation ou d'un simple arrêt à la boutique. À Saint-Eustache, le **Vignoble Rivière du Chêne** fait partie des grands favoris. La vue sur les vignes donne l'impression d'être propulsé-e sur un autre continent. En été, il est possible d'y casser la croute et, en automne, de participer aux vendanges.

À la fois un vignoble et une microbrasserie, le **Vignoble Les Vents d'Ange**, à Saint-Joseph-du-Lac, concocte des produits variés. L'entreprise familiale accueille la visite en septembre et en octobre. À Mirabel, la distillerie artisanale **Côte des Saints** propose des dégustations sur réservation les samedis et dimanches. L'orge utilisée est cultivée sur place.

Si vous cherchez un endroit où vous poser plus longtemps, la **Microbrasserie Shawbridge**, à Prévost, permet de boire une bière dans un décor inspiré de la vieille gare voisine. À Saint-Jérôme, la **Brasserie Dieu du Ciel!** offre une expérience similaire à celle des *biergarten*. Aménagée à la manière d'un jardin, la terrasse peut accueillir jusqu'à 200 personnes. Un burger avec ça ?

Vignoble Rivière du Chêne — 807, chemin de la Rivière Nord, Saint-Eustache

Vignoble Les Vents d'Ange — 839, chemin Principal, Saint-Joseph-du-Lac

Côte des Saints — 12465, côte des Saints, Mirabel

Microbrasserie Shawbridge — 3023, boulevard du Curé-Labelle, Prévost

Brasserie Dieu du Ciel! — 248, rue Godmer, Saint-Jérôme

FAIRE

Prendre de la hauteur

Sur le site de l'ancienne pisciculture de Saint-Faustin-Lac-Carré, le **Sentier des cimes** propose à sa clientèle d'emprunter une passerelle de bois pour monter jusqu'à 40 mètres au-dessus du sol. Au sommet se trouve un filet installé au centre de la tour, qui permet de contempler l'horizon de façon sécuritaire. Des activités sont également offertes, notamment des soirées pleine lune et des observations de levers de soleil. Un bar extérieur a été inauguré en 2022 sur la terrasse.

De la fin mai à la fin octobre, **Ziptrek Ecotours**, à Mont-Tremblant, invite les plus intrépides à s'élancer au-dessus de la canopée, le temps d'un parcours de tyroliennes.

Vous visez encore plus haut? Inauguré en 2014 au sommet du mont Sainte-Catherine, à Sainte-Agathe, le **Tyroparc** offre une bonne dose d'adrénaline. C'est ici que la plus haute tyrolienne en Amérique du Nord permet de se retrouver entre ciel et terre, à 915 mètres au-dessus du boisé. Ouvert toute l'année. De superbes points de vue en perspective!

Sentier des cimes — 737, rue de la Pisciculture, Mont-Blanc

Ziptrek Ecotours — 1000, chemin des Voyageurs, Mont-Tremblant

Tyroparc — 400, chemin du Mont-Catherine, Sainte-Agathe-des-Monts



Sentier des cimes, Mont-Blanc

DORMIR

Camping et glamping

Bel Air Tremblant. Un village composé de chalets, de dômes et d'autres hébergements atypiques qui offrent luxe et confort, sauna privé et Netflix inclus. On trouve l'excellent restaurant japonais Ekki Sushi sur le site.

80, rue des Sept Sommets, Mont-Tremblant

Parc régional du Poisson Blanc. Pour dormir sous la tente sur une île déserte ou dans l'un des refuges minimalistes concoctés par Atelier L'Abri. À noter que certains ont un accès à l'internet sans fil.

37, chemin de la Truite, Notre-Dame-du-Laus

Les Toits du Monde. Tipi, cabane perchée dans les arbres, yourte ou maison de Hobbit?

1795, chemin des Faucons, Nominique



Parc régional du Poisson Blanc, Notre-Dame-du-Laus

Photo : Caleb Gingras

BOIRE, MANGER, FAIRE

Les cinq incontournables de Julie Corbeil

Réalisatrice de documentaires, Julie Corbeil est une grande amatrice des Laurentides, qu'elle a habitées pendant plusieurs années. Elle a notamment réalisé un portrait de l'artiste multidisciplinaire René Derouin, qui a fait de Val-David sa ville d'adoption. Voici ses lieux de prédilection.

Boulangerie Merci la vie. « Ils laissent le pain fermenter pendant 72 heures.

Les viennoiseries, comme les chaussons pommes-poires-framboises, sont toujours chaudes et parfaites. Ils ont une approche internationale, mais avec un côté terroir : les herbes et les légumes sont cultivés sur leur terrain, les vins nature sont pour la plupart québécois... et ils font de délicieux risottos à la thaïlandaise. »

485, boulevard des Laurentides, Piedmont

Olodge—Café Plein Air. « Un café-boutique pour les adeptes de plein air. Il y a plusieurs endroits où télétravailler, et le café est délicieux. On peut s'installer sur les divans en cuir ou les tabourets, et profiter de la vue sur les falaises d'en face. »

670, boulevard des Laurentides, Piedmont

Centre d'exposition de Val-David. « Cet espace permet de découvrir des artistes étonnants. René Derouin y a exposé à plusieurs reprises depuis qu'il réside tout près. »

2495, rue de l'Église, Val-David

Murale «Autour de mon jardin». « Il y a quelques années, l'épicerie Metro qui se trouve au cœur du village de Val-David, à côté du centre d'exposition, devait déménager sur la route 117. Pour éviter cela, René Derouin a créé une immense murale autour du bâtiment, qui met en vedette la biodiversité des Laurentides. La fresque continue aujourd'hui d'attirer les curieux. »

2500, rue de l'Église, Val-David

Réserve naturelle Alfred-Kelly. « Autrefois appelée "parc des Falaises", cette réserve proche du parc linéaire Le P'tit Train du Nord est moins fréquentée que les autres parcs de la région. C'est l'un des endroits qu'a parcourus le légendaire Jack Rabbit, pionnier du ski de fond en Amérique. Les falaises de Prévost sont magnifiques. Il y a aussi un petit lac. »

1272, rue de la Traverse, Prévost



Boulangerie Merci la vie, Piedmont



**FERME
NORDIQUE**



**REFUGES & SPA
4 SAISONS**



**BUVETTE
DE FERME**



**APÉRO FERMIER
SUR RESERVATION**



**DE LA FERME
A LA TABLE**



**VINS
NATURE**



**PADDLEBOARD
DE RIVIERE**



A L'ENTRÉE DU PARC NATIONAL DU MONT-TREMBLANT



RÉSERVATION
819-303-1160
3633, CH DU LAC-SUPERIEUR
FAROUCHE.CA





Parc linéaire Le P'tit Train du Nord

FAIRE

Parcs pour tous les goûts

Les parcs où chausser ses raquettes ou ses bottes de randonnée pullulent. Dans les Basses-Laurentides, le **parc national d'Oka** compte de nombreux sentiers, dont certains sont accessibles aux personnes à mobilité réduite, ainsi qu'une superbe plage. On y trouve aussi des emplacements de camping et des prêts-à-camper où les animaux sont acceptés. Le **parc régional Val-David - Val-Morin** est pour sa part un territoire protégé de 600 hectares qu'on explore à pied, en vélo de montagne, en raquettes ou en ski de fond. Au **parc régional de la Rivière-du-Nord**, à Saint-Jérôme, on trouve entre autres un parcours à obstacles, des terrains de camping, des refuges et des sentiers d'interprétation qui mènent vers les chutes et les vestiges d'une ancienne pulperie. Le canot, le rabaska, la pêche, le kayak, le ski de randonnée et la marche sur la neige font également partie des multiples activités possibles sur le site. De Saint-Jérôme à Mont-Laurier, l'incontournable **parc linéaire Le P'tit Train du Nord** suit le tracé de l'ancien chemin de fer, qui a joué un rôle de premier plan dans le développement du secteur. Aujourd'hui, on y croise été comme hiver des sportif-ive-s qui s'époumonent sur ses 284 kilomètres, chaussures de course ou skis aux pieds. Secret bien gardé, le **parc régional Kiamika** a été inauguré en 2013. Des arbres plus que centenaires et des plages sablonneuses font partie de ses plus grands atouts. Trois points d'entrée sont disponibles pour accueillir les excursionnistes.

Parc national d'Oka — 2020, chemin d'Oka, Oka

Parc régional Val-David - Val-Morin — 5966, chemin du Lac-La Salle, Val-Morin (secteur Far Hills), et 1165, chemin du Condor, Val-David (secteur Dufresne)

Parc régional de la Rivière-du-Nord — 750, chemin de la Rivière-du-Nord, Saint-Jérôme

Parc linéaire Le P'tit Train du Nord — 1272, rue de la Traverse, Prévost

Parc régional Kiamika — 1850, boulevard Fernand-Lafontaine, Rivière-Rouge (secteurs Kilby, du Barrage et de la Montée-Miron)

MANGER

Tomber dans les pommes

À Saint-Joseph-du-Lac, le **Domaine Lafrance** a vu se succéder trois générations de pomiculteur-trice-s. Autocueillette l'automne, visite de la cidrerie, de la distillerie et du musée toute l'année... Surtout, on ne quitte pas l'endroit sans avoir goûté aux calvados et aux gins! Tout près de là, la **Cidrerie Lacroix** inaugure à l'été 2023 une nouvelle terrasse ouverte de l'heure du brunch à l'heure de l'apéro. On en profite pour déguster des cidres ou manger un repas du terroir en admirant la vue sur le verger.

Si vous vous rendez chez **Labonté de la pomme**, à Oka, pour rapporter de quoi faire des tartes avant l'arrivée de l'hiver, sachez que le site offre des activités toute l'année. À la **Cabane à pommes**, où des repas adaptés selon les saisons sont servis au cœur du domaine, les brunchs gourmands sont à l'honneur. L'été, il faut absolument vivre l'expérience d'un piquenique dans les vergers.

Domaine Lafrance — 1473, chemin Principal, Saint-Joseph-du-Lac

Cidrerie Lacroix — 649, chemin Principal, Saint-Joseph-du-Lac

Labonté de la pomme et la Cabane à pommes — 405, rang de l'Annonciation, Oka



Labonté de la pomme, Oka

Photo: Labonté de la pomme

FAIRE

Nuits magiques

À Mont-Tremblant, le parcours illuminé **Tonga Lumina** présente la montagne autrement une fois la nuit tombée. Signée Moment Factory, l'expérience nous immerge dans sa légende sur un sentier de 1,5 kilomètre. Du côté du **Domaine Saint-Bernard**, on observe les étoiles grâce à un télescope de haute qualité.

Tonga Lumina — 1000, chemin des Voyageurs, Mont-Tremblant

Domaine Saint-Bernard — 539, chemin Saint-Bernard, Mont-Tremblant



Tonga Lumina, Mont-Tremblant

Photo : Moment Factory



Gare de Mont-Rolland, Sainte-Adèle

FAIRE

Gares à part

Une dizaine de gares historiques ont pu être sauvées de la démolition, le long des 284 kilomètres de l'ancienne voie ferrée tant rêvée par le curé Labelle, grand défenseur de la colonisation des Laurentides. Au kilomètre zéro, la vieille **gare de Saint-Jérôme** témoigne de l'importance du réseau ferroviaire dans la région. À Sainte-Adèle, la **gare de Mont-Rolland**, inaugurée en 1891, abrite désormais un café et une boutique. À Prévost, l'ancienne gare de Shawbridge, aujourd'hui **gare de Prévost**, a accueilli de 1898 à 1937 les touristes venu-e-s pratiquer des sports d'été et d'hiver. Restaurée en 1985, elle sert aujourd'hui notamment de bureau d'accueil touristique et de relais pour les sportif-ive-s qui prennent d'assaut les pistes du plus grand parc linéaire de l'Amérique du Nord.

Gare de Saint-Jérôme — 160, rue de la Gare, Saint-Jérôme

Gare de Mont-Rolland — 3065, rue Rolland, Sainte-Adèle

Gare de Prévost — 1272, rue de la Traverse, Prévost

FAIRE

Marchés et festivals

De nombreux événements ponctuent la vie des Laurentien-ne-s. Certifié Marché de la Terre par le mouvement international Slow Food, le **Marché de Val-David** propose des produits locaux, frais et saisonniers tous les samedis matin, de la fin mai à la fin octobre, et un samedi sur deux le reste de l'année, à l'église de Val-David. À Sainte-Agathe-des-Monts, le **Marché-sur-le-Lac** présente le travail des producteur-ice-s de la région de 15h à 19h sur la place Lagny tous les vendredis, du 23 juin au 1^{er} septembre.

Depuis 30 ans, une centaine d'artisan-e-s convergent chaque été à Val-David pour offrir au public une immersion dans l'univers de la céramique. Plus qu'une exposition, **1001 pots** propose une rencontre entre l'art et la nature en juillet et en août.

Né d'un désir de connexion entre l'humain et l'art, le festival **Contre-Courant** présente une série de concerts en pleine nature (les endroits varient d'une année à l'autre). Un rocher, une forêt, une ferme ou même un plan d'eau se transforment en scène éphémère, le temps d'un spectacle estival.

Marché de Val-David — 1361, rue de l'Académie, Val-David

Marché-sur-le-Lac — 2, rue Saint-Louis, Sainte-Agathe-des-Monts

1001 pots — 2435, rue de l'Église, Val-David

Contre-Courant, contre-courant.ca



1001 pots, Val David



**RESPIREZ LE PARFUM
DE LA NATURE.**

VIVRE POUR JOUER



mont-tremblant.ca

Dans leurs mots

SÉLECTION **GABRIELLE ROBERGE**

Quand j'ai acheté un terrain pour presque rien, 3 000 dollars, comme si j'étais le premier, c'est comme si j'étais un pionnier. Tout le monde dans les Laurentides, on était un peu comme ça. Il y a la tradition du curé Labelle, la colonisation des Laurentides, mais c'est une colonisation avortée. On ne pouvait pas cultiver ces terres de roches [d']où je tirerai une partie de mon œuvre sur le précambrien.

René Derouin, *Territoires des Amériques* (2022)

Je suis devenue une fille du Nord, une fille de bois, de forêt, une fille qui se sent mieux devant les ratons laveurs et les renards que devant ceux de son espèce. Je suis devenue quelqu'un qui marche plus aisément sur la terre, les pierres et les branches que sur l'asphalte. Je me suis créé des racines près d'un lac, comme un grand peuplier faux-tremble, et on ne pourrait me transplanter, me faire survivre ailleurs.

Stéfani Meunier, *L'étrangère* (2005)

Ça m'a toujours fait rire, la Porte du Nord juste avant Saint-Sauveur : le vrai Nord, ce n'est pas des condos de touristes et des Saint-Hubert sur le bord de l'autoroute, c'est la forêt, les maringouins, la rivière Rouge et ses dunes de sable et ses cabanes à patates frites.

Julie Dugal, *Nos forêts intérieures* (2020)

Ce pays, encore inconquis. Terre d'espérance des pauvres... Terre d'espérance des déshérités. Des tout-nus qui n'ont que leurs mains pour richesse et leur dos à user. Et une confiance, une confiance tenace en de beaux lendemains.

Le choc entre les Premières Nations et les colons dans les années 1880 raconté par **Francine Ouellette**, *Au nom du père et du fils* (1984)

Nous voilà lancés en pleine forêt de merisiers, d'érables, de hêtres; et tantôt dans les ravins, tantôt sur le flanc des montagnes, nous traversons des ruisseaux pittoresques, qui nous annoncent le voisinage de poétiques nappes d'eau. Or, à tout moment nos éclaireurs crient : Voilà un lac !

La colonisation des Hautes-Laurentides vue par **Alphonse Leclaire**, dans « Impressions », *Revue canadienne* (1893)

*souvenirs, souvenirs, maison lente
un cours d'eau me traverse
je sais, c'est la Nord de mon enfance
avec ses mains d'obscur tendresse
qui voletaient sur mes épaules
ses mains de latitudes de plénitude*

Gaston Miron, *L'homme rapaillé* (1970)

Je vis à Huberdeau, dans les Laurentides. Ce petit village est certes aimable et attachant, mais il n'est pas beau. La forêt mixte qui l'entoure est magnifique, les vallées glaciaires se fauillent dans le corps des collines cambriennes, la rivière Rouge, qui creuse son chemin dans le sable et les roches arrondies, est fabuleuse; nous sommes au paradis. Mais le sommes-nous vraiment ?

Serge Bouchard, *L'œuvre du Grand Lièvre filou* (2018)

*je regrette de ne pas avoir protégé le secret
celui du sentier des pierres et des bouleaux
du vinaigrier et des poèmes venus du village*

Claude Beausoleil, « Les sonnets de Val-David », *Sonnets numériques* (2007)

Oh ! Dans l'train pour Sainte-Adèle
Y avait rien qu'un passager
C'était encore le conducteur
Imaginez pour voyager
Si c'est pas la vraie p'tite douleur !


Félix Leclerc, « Le train du Nord » (1950)

DUCEPPE

ROYAL
SALLE DE NOUVELLES
CHIMERICA
MOI, DANS LES RUINES ROUGES DU SIÈCLE
DOCTEURE
LAU
WHITEHORSE
LA SUSPENSION CONSENTIE DE L'INCREDULITE
N'ESSUIE JAMAIS DE LARMES SANS GANTS
RUN DE LAIT
PAS PERDUS ! DOCUMENTAIRES SCENIQUES

**SAISON
2023-24**





C'est une photo où une femme apparaît
en personnage oublié.
Une boîte enchantée où mon visage
se dessinerait s'il le pouvait,
dans un miroir inversé.

C'est une tentative de réparation.
Le fracas des choses inachevées.

Élise Turcotte

Autoportrait d'une autre

Une généalogie de la tristesse et de la création par l'autrice de *L'apparition du chevreuil*

alto

Éditeur d'étonnant

Un jeu d'enfants

Marie-Sissi Labrèche



JE DEVRAIS PRÉPARER LA LASAGNE OU DU MOINS

penser à un plan B pour le souper, comme une salade ou des foutues croquettes de poulet, parce qu'ils vont avoir faim tantôt, ça va crier, ça va réclamer à manger, mais je n'arrive pas à penser à autre chose, à préparer mon cours de bio pour demain, corriger les copies, faire le ménage, pelleter la neige sur le gazon, non, rien, je l'attends.

C'est comme ça chaque jour vers 16h30, je n'arrive plus à me concentrer sur quoi que ce soit, c'est maintenant fixé dans mon ADN. Je tourne en rond devant la porte comme une folle dans un asile avec la petite chatte qui me suit partout, ou je reste sur le sofa immobile telle une stupide statue à l'affût du moindre pas, les yeux rivés sur la baie vitrée du salon, qu'il faudrait que je lave. J'attends de la voir arriver, minuscule point bleu au loin, trainant des pieds, le sac à dos plus gros qu'une usine bringuebalant derrière la tête, j'attends qu'elle monte les quelques marches qui mènent à la maison, qu'elle tourne la poignée qui perd son étain de jour en jour, laissant des écailles brillantes sur les mitaines, qu'elle entre avec ses grosses bottes pleines de neige et qu'elle me dise ce vers quoi toutes les secondes de mes jours sont désormais concentrées: est-ce qu'on l'a écœurée à l'école aujourd'hui?

La plupart du temps, elle me dit que c'a été, que la journée était normale, que les cours étaient bof, mais qu'en science, français, théâtre, elle a eu une bonne note; qu'elle a des devoirs, des tonnes, surtout en maths; qu'elle a été au local de Madame Aline—une genre de professeure de pastorale sans religion—, pour ne pas diner seule; que la bouffe de la cafétéria était moyenne; qu'elle a mangé des pâtes ou du poisson pané. Puis elle prend la chatte dans ses bras, boule d'amour ronronnante, et s'enferme dans son univers devant l'écran de son ordinateur avec des biscuits et du lait. Ça va, je peux respirer, préparer la lasagne, corriger quelques copies, me faire une manucure, passer à autre chose, avoir une vie, quoi. Par contre, quand elle me répond que c'a mal été, qu'on l'a niaisée, qu'on lui a dit «t'es grosse», «t'es laide», «tu te penses bonne», mon cœur se jette par terre, mon esprit menace de se déverser dans les craques du sofa et des cris de manifestants envahissent toutes mes pensées, mais je dois vite me ressaisir: «Calme-toi, calme-toi» que je me répète, car il faut que je sois la présence rassurante sur laquelle elle peut compter, la présence qui la soutiendra, qui l'aidera à trouver une solution.

Je ne dois surtout pas réagir comme cette fois où, alors qu'elle était en sixième année du primaire, deux semaines avant la fin des classes, elle m'avait appris qu'elle avait reçu des menaces de Petite maudite n° 1 et Petite maudite n° 2, qui avaient planifié de lui flanquer une volée après la fête de l'école. La douleur que j'avais ressentie s'était traduite par un rire nerveux, débile, un rire de film d'horreur comme je n'en avais jamais eu, qui s'était terminé en une espèce de grognement venu de loin, de ma gorge, de mon ventre, de mon passé de petite fille que les autres ont fait chier aussi, un grognement de maman ourse prête à tout pour son oursonne. Puis, je m'étais mise à hurler dans la maison, une vraie furie, j'en volais presque au plafond, si bien que je lui avais fait peur, le rouge de ses lèvres l'avait quittée. Je l'avais ensuite prise dans mes bras pour lui dire que ça n'allait pas se passer

comme ça, qu'elle n'avait pas à endurer ça, que l'école se devait d'être un endroit sécuritaire, pas un lieu où on marche dans les corridors la peur au ventre, que j'irais leur parler, à ces petites énerguènes, les accrocher par le collet, leur câlisser une volée moi-même s'il le fallait.

À ce moment-là, je n'étais plus une maman, mais une gamine de son âge, 12 ans, prête à en découdre avec les jeunes de sa classe. Inquiète, ma fille, qui n'aime pas la violence, qui a même rechigné à participer aux cours de boxe en éducation physique, s'était réfugiée devant son ordi, dans ses jeux vidéo où elle a le contrôle sur les méchants. J'avais alors appelé mon mari à son travail : *Faut qu'on parte! Faut tellement qu'on s'en aille de cette maudite banlieue pourrie! Qu'on se mette des timbres dans les cheveux pis qu'on s'expédie à Tombouctou! Pourquoi on a déménagé ici aussi? Y a juste du monde en baskets et en lycra accro au sport! Faut vendre, faut vendre! Faut vendre malgré les taux d'intérêt maniacodépressifs! Faut retourner vivre à Montréal où y a des écoles d'art dramatique! Bérénice cadre pas ici, elle est trop différente des autres. Pis nous aussi, on cadre pas! On fait tache comme notre gazon jaune! Ça fait cinq ans qu'on habite ici et on n'a même pas d'amis, à peine des bonjours sur notre rue. Faut qu'on parte! Je me fous de la piscine creusée, je me fous du barbecue, je me fous du gazon, c'est juste du décor, ça cache tout le laid de l'humanité! Je veux retourner dans le béton où le monde a l'esprit ouvert, calvaire!*

Voilà ce que je voulais lui dire, mais j'avais tellement mal pour ma fille que ce n'était que des hurlements et des hoquets qui sortaient de ma bouche. Mon mari m'avait raccroché au nez, il était en réunion et tout le monde m'entendait, mais je m'en foutais. J'étais une maman ourse qui voulait défendre sa progéniture qui se fait intimider à l'école parce qu'elle est différente, parce qu'elle raffole de la danse, pas la danse classique, avec des tutus et des chaussons à pointe qui rendent gracieuse, non, celle des comédies musicales comme dans *High School Musical*, chanter, danser, *acter* avec des paillettes et des chapeaux hauteformes, c'est ça, son rêve, alors qu'ici tous les enfants en baskets et en lycra ne jurent que par le soccer et le hockey; différente parce qu'elle préfère discuter au lieu de courir comme une dératée après un ballon débile. Déjà à cinq ans, lors de ses cours de natation, elle préférait s'asseoir sur le bord de la piscine et parler avec les autres enfants plutôt que sauter à l'eau et suivre les consignes des animateurs en maillot rouge et gougounes assorties, qui s'énervaient avec leur sifflet dégoulinant de bave; différente aussi parce qu'elle est un peu ronde, un peu, pas beaucoup, cinq kilos, pas surprenant, elle n'aime pas le sport, mais adore manger, elle me donne même des notes à chaque repas : 6 le chili, 8 l'osobuco, 10 le bœuf bourguignon; différente parce qu'elle a un accent français, son père est Français, et puis elle a passé toute sa petite enfance dans des garderies tenues par des Algériennes et des Marocaines qui avaient un accent français prononcé, des femmes qui parlaient mieux que beaucoup de Québécois. Différente surtout parce qu'elle n'a pas peur de dire ce qu'elle pense, de prendre de la place, Bérénice assume ses différences, ce sont les autres qui veulent la rentrer dans le rang, un beau petit rang de carottes toutes pareilles. J'en ai marre de cette culture-là, ça fait des mois que ça

dure, je n'en peux plus, j'ai mal partout. Même les ansiolytiques que j'avale par poignées ne viennent pas à bout de ma banlieue.

Au début, dès la première chicane avec Petite maudite n° 1, qui était alors son amie, j'ai su qu'il fallait intervenir. J'avais dit à Bérénice que si on ne réagissait pas tout de suite, ça risquait d'empirer, de s'envenimer, «il faut tuer le poussin dans l'œuf pendant qu'il est encore chaud!», que je lui avais dit en blaguant, pour dédramatiser, pour ne pas qu'elle s'en fasse trop, pour qu'elle comprenne que c'est quelque chose qu'on peut corriger, mais elle ne voulait pas, par peur, par orgueil, je ne sais pas. Alors, je m'étais retenue à deux bras pendant des semaines, assise sur le sofa, pas loin de son ordinateur, à suivre d'une oreille une série Netflix et de l'autre à l'entendre se faire insulter par Petite maudite n° 1 et ses amies quand elle tentait de les rejoindre sur les réseaux sociaux. J'avais beau lui répéter de quitter ça, de venir regarder un film Disney avec son père et moi, qu'on allait lui en trouver un bon, ou «pourquoi pas une partie de Monopoly?» que je lui disais avec de la joie traficotée dans la voix, mais non, elle voulait jouer avec des gamines de son âge, pas avec des vieux croutons souffrant de toutes sortes de bobos qui nécessitent de la pommade à longueur de journée. Je n'avais pas le choix, je la laissais faire et je la regardais, l'âme en peine, s'accrocher avec l'espoir que les choses changent, que les autres se rendent compte que c'est une fille bien, cool, fine, aimable, qu'elle mérite qu'on lui fasse une place. Mais ça continuait: «ah non, pas elle», «t'es niaiseuse», «on veut pas de toi ici». Plein de phrases assassines qui donnaient des coups de couteau dans sa petite estime en construction. Sa petite estime déjà au ras des pâquerettes malgré son jeune âge, à cause de l'anxiété généralisée, car tout l'inquiète, ma fille: la mort, les maladies, les devoirs de maths, la violence dans le monde, les catastrophes possibles, les catastrophes impossibles, les devoirs de maths, les mauvaises notes, les examens, l'infini de l'espace et tous ces trous noirs prêts à nous gober, et encore les devoirs de maths. Et ç'a duré comme ça jusqu'à la fin de l'année scolaire. Elle ne m'en parlait pas, ne me disait pas que son ex-amie, Petite maudite n° 1, s'était fait une nouvelle meilleure amie, Petite maudite n° 2, une sportive en baskets et en lycra beaucoup plus grande que les autres. À cet âge, 12 ans, les hormones, chez plusieurs, ont déjà fait leur apparition. Il n'est pas rare de voir dans les classes de sixième des filles avec du bonnet C et des moitiés d'hommes le visage décoré d'ilots de poils, les jambes sortant de sous leurs pupitres.

Et sa prof de sixième qui ne faisait rien pour l'aider, qui empirait même tout en faisant d'elle son souffre-douleur, ça encourageait Petite maudite n° 1 et les autres enfants à se moquer de ma fille. Quand il se passait quelque chose en classe, c'était forcément la faute de Bérénice. Cette enseignante lui avait même dit qu'elle ne croyait pas à son anxiété, alors qu'une batterie de tests et de psys l'ont diagnostiquée et qu'un certificat dort quelque part dans un des classeurs de l'établissement. Et quand elle nous a raconté ce qu'elle vivait à l'école et qu'on a essayé de la soutenir, la prof l'a traitée de menteuse, tout était la faute de Bérénice, selon elle. Même à la fin de l'année

quand ma fille a éclaté en sanglots devant le directeur, incapable de se contenir plus longtemps parce que les petites maudites lui avaient encore dit ou fait des méchancetés, son enseignante a pris la défense... des petites maudites! Oui, leur défense, en affirmant que ma fille contribuait elle-même à son malheur en faisant comme les autres, des niaiseries. Comment pouvait-elle réagir face à ses tortionnaires qui lui tiraient les couettes ou l'arrosaient de jus d'orange quand les adultes avaient le dos tourné? Il faut dénoncer l'intimidation, entend-on partout. D'accord, mais si personne n'écoute?

Heureusement, le directeur avait bien vu que ma fille était la victime. Mon mari et moi, on pense encore à lui écrire une lettre de bêtises, à cette enseignante, ou à aller crever les pneus de sa Kia, ou les deux. Car ça se peut, des profs qui intimident. On l'a vu à *Envoyé spécial*, une institutrice était constamment sur le dos d'un gamin de neuf ans. Les parents du petit s'inquiétaient de le voir perdre toute envie d'aller à l'école et de développer de nombreux problèmes de santé: maux de ventre, nausées, insomnies... symptômes classiques chez les petits intimidés. Les parents s'étaient donc plaints à la direction, mais personne ne les avait pris au sérieux. Ils avaient dû faire plusieurs démarches pour prouver que cette institutrice était perverse. Finalement, ils avaient eu gain de cause et la sorcière avait été renvoyée de l'école, mais transférée dans une autre région où probablement elle a recommencé son manège sur d'autres petites victimes. Parce que les *bullies*, si on ne les arrête pas, ce sont des trains lancés à grande vitesse: ils renversent tout sur leur passage.

Même si Bérénice ne voulait toujours pas que j'intervienne, me suppliait presque à genoux les mains jointes pour que je ne fasse rien, cette fois-là, quand ma petite avait éclaté en sanglots devant le directeur, je n'avais pas pu me retenir et j'étais allée attendre ses jeunes tortionnaires à la sortie des classes. J'avais repéré Petite maudite n° 2 que je connaissais un peu, car elle était venue à la maison, en début d'année scolaire, souriante et mielleuse avec moi, l'adulte, et elle avait mangé toutes les tomates cerises de mon jardin. Parce que quand ma fille invite des amies à la maison, ce qui arrive rarement, je fais tout pour que les enfants se sentent bien, qu'ils aient envie de revenir, qu'ils voient qu'on est une famille accueillante, mais surtout que Bérénice est adorable. Je sors les chips, les fraises Tagada, la salsa, les boissons sucrées, la totale. Donc, Petite maudite n° 2 avait été bien traitée. Alors, je comprenais encore moins qu'elle s'en prenne à mon enfant quelques mois plus tard. Ce jour-là, je lui avais dit que ce n'était pas bien de faire des menaces à Bérénice, que ma fille n'est pas méchante, qu'elle veut juste des amies, qu'elle fait de l'anxiété et que tout ça, toute cette merde, l'empêche de dormir, qu'elle souffre de maux de ventre, de nausées... Petite maudite n° 2 était plus grande que moi, elle aurait pu m'attendre avec ma fille à la fin des classes et nous casser la gueule à toutes les deux. Malgré ça, la gamine n'avait pas dit un mot, m'avait écoutée en évitant mon regard et quand je lui avais demandé si elle allait arrêter ses méchancetés, elle avait répondu «oui» et s'en était allée. Tout de suite après, j'étais tombée sur Petite maudite n° 1 et rebelote, toujours sans m'énervier, calmement: l'anxiété, les maux de ventre, qu'il faut que ça arrête sinon je préviens les parents. Petite

maudite n° 1 m'avait dit qu'elle arrêterait, puis « merci » et elle était partie. Bérénice, qui m'avait vue à l'œuvre de loin, était venue me rejoindre tout juste après, inquiète. Je lui avais alors dit que dorénavant elle aurait la paix, que les petites maudites étaient prévenues, que maintenant « c'est tolérance zéro ». Le soulagement se lisait sur son visage, ses yeux pétillaient, son sourire aussi : « Oh, merci maman ! Merci maman ! Merci maman ! » C'était comme Noël en juin. Malheureusement, le père Noël n'existe pas.

Dès le lendemain, ç'a recommencé. Mais ça n'a pas duré, l'école se terminait. Puis, ce fut le camp de jour. Bérénice a toujours aimé ça, le camp de jour, chanter à tue-tête des chansons de feux de camp, faire des chorégraphies boiteuses sur des musiques trop pop ou encore dessiner des licornes les jours de pluie dans un grand local qui sent les souliers de course mouillés, elle adore. Mais cet été, elle n'y est allée qu'à trois occasions, elle était ostracisée. Petite maudite n° 1, dans le même groupe qu'elle, s'était arrangée pour qu'aucun autre enfant ne lui parle. Résultat, Bérénice n'a plus voulu retourner au camp, elle ne voulait même plus aller au parc de peur de rencontrer les petites morveuses. Un été dans la maison avec pas d'amies, à se fondre dans des jeux vidéo ou des réseaux sociaux pour parler à des inconnues à l'international, des petites Françaises surtout. Mais elle avait hâte à la rentrée scolaire, enfin, elle changeait d'école, quittait le vilain primaire pour le grand secondaire où une nouvelle vie serait possible, elle espérait se faire une gang, se lier d'amitié avec des gamines avec les mêmes goûts qu'elle, la danse, le théâtre, l'*acting*, la discussion et aussi, pourquoi pas, des amies avec qui elle pourrait créer des petites comédies musicales qu'elles mettraient sur YouTube.

Le premier jour du secondaire, elle était fin prête pour sa nouvelle vie de grande, ses nouveaux habits à l'effigie de son école, son sac à dos rempli d'effets scolaires aussi lourd qu'un frigo. Mais rien ne s'est passé comme elle le souhaitait. Elle s'est retrouvée seule devant ses deux tortionnaires ; pas étonnant, il n'y a qu'une seule école secondaire dans notre banlieue pourrie. On aurait dit que, durant l'été, Petite maudite n° 1 et Petite maudite n° 2 avaient passé le mot autour d'elles qu'il ne fallait pas parler à ma fille, qu'elle était méchante, une vraie méchante avec une cape noire, qu'elle ne prenait pas les blagues, qu'elle racontait des mensonges pour faire du mal aux autres, qu'elle avait des idées diaboliques plein la tête... Le premier accrochage : une nouvelle amie de Petite maudite n° 1 et Petite maudite n° 2 s'est mise à l'embêter, à lui faire des crochepieds en éducation physique, car ça se passe souvent en éducation physique, j'ai remarqué, comme dans les films américains, c'est à croire que c'est là, dans ces grandes salles froides pleines d'échos, que naissent les *bullies*, c'est peut-être dû à un surplus d'hormones, à un trop-plein d'énergie, à une confiance en soi exacerbée, je ne sais pas, mais les jeunes accros au sport se transforment souvent en petits tortionnaires, et ce n'est pas ce qui se passe du côté du hockey junior qui viendra contredire la chose, y a qu'à penser à l'eau bouillante, aux parties génitales scotchées sur une cuisse devant les *coachs* qui ferment les yeux et s'en vont en se disant qu'il faut que jeunesse se fasse. M'enfin. Les crochepieds ont fait rigoler le reste de la classe, qui s'est liguée contre Bérénice. Ma fille ne

me racontait que des bribes, de crainte que je m'énerve et que je déboule à l'école dans ma Nissan Kicks et que j'engueule tout le monde à la ronde. Je ne savais donc pas qu'à chacune des pauses, des jeunes passaient à côté d'elle pour lui balancer des grossièretés, que les grandes sœurs des petites maudites s'amusaient à la heurter au passage quand elle marchait dans les corridors, que dans le bus, on lui volait systématiquement sa place à l'avant, la place de ceux qui ont la nausée dans les transports.

Puis, il y a eu cette scène, cette scène digne de Stephen King, où dans les vestiaires à la sortie du cours d'éducation physique les petites maudites avec leurs nouvelles amies se sont mises à la taquiner sur son corps, à la traiter de grosse en chœur tout en s'amusant à toucher le dodu de son ventre. Plus Bérénice leur disait d'arrêter, plus elles continuaient. Encore plus fort. Encore plus nombreuses. Bérénice a tenté d'en faire part à sa prof de sport, mais cette dernière, étant occupée avec un autre enfant, lui a répondu qu'elle n'avait pas le temps. Ma fille s'en est donc allée à son cours de sciences, mais a éclaté en sanglots. L'enseignant lui a tout de suite enjoint d'aller voir la TES. Et c'est quand elle est revenue à la maison qu'elle m'a raconté ce qu'elle venait de vivre. Mon cœur s'est vraiment jeté par terre, je l'ai même vu un moment bouger comme un poisson hors de l'eau. Je fulminais, je voulais aller leur parler, aux petites pas fines, leur sacrer une volée, crisse. Je voulais aller parler à leurs parents, leur sacrer une volée, sacrer une volée à leurs grands-parents et, tant qu'à y être, déterrer leurs ancêtres pour leur sacrer une volée aussi. Je me voyais très bien engager des Hells Angels pour faire sauter leurs voitures électriques et leurs baraques à un million et leurs piscines creusées. À la place, j'ai écrit à la direction de l'école :

Bonjour,

Ma fille Bérénice vient de rentrer de l'école et m'a raconté ce qu'elle avait vécu aujourd'hui. Elle a été victime d'intimidation. Après le cours d'éducation physique, des filles de sa classe se sont moquées d'elle, l'ont traitée de grosse, elles l'ont aussi bousculée. Bérénice a pleuré et s'est sentie mal toute la journée. Depuis le début de l'année, tous les enfants semblent ostraciser ma fille. Chaque jour, elle me dit qu'elle mange seule, que personne ne veut être son ami. Elle m'a aussi appris qu'on racontait de vilaines choses sur elle, qu'on dit que c'est une fille de pute, une débile... Peut-être que quelqu'un a lancé des rumeurs sur elle? Déjà au primaire, elle était victime d'intimidation. Bérénice est une proie toute désignée: elle souffre d'anxiété généralisée, de plus, c'est une extravertie qui aime s'exprimer. Proie facile, que je vous dis.

S'il vous plait, faites quelque chose le plus vite possible. Et dites-moi quelles sont les mesures que vous allez prendre aussi. Je suis prête à rencontrer chacun des parents de ces enfants afin qu'ils sachent ce qui se passe. Tenez-moi vite au courant, je suis terriblement inquiète et je ne sais pas quoi faire.

Puis, j'ai attendu les courriels de retour. J'étais quand même tout à l'envers, hyperinquiète, hyperémotive, hyper n'importe quoi.

Les champignons communiquent entre eux, on ne sait pas s'ils se disent des trucs comme «y a de la nourriture par ici, un vrai buffet chinois», «attention un prédateur approche», ou encore «tais-toi, pétasse, tu m'empêches de me concentrer», mais au travers de longues structures filamenteuses souterraines, ils se parlent. Eh bien, je suis comme un champignon avec ma fille, ce qu'elle ressent, je le ressens, elle me communique tout depuis qu'elle est née: joie, peine, virus, gastro... Si elle ne va pas bien, je ne vais pas bien. Et ça, aucun mantra, aucune lasagne à cuisiner, aucune occupation, aucun alcool, aucune pilule ne peut me sortir de la tête ce que vit ma fille. Bérénice subit de l'intimidation, je n'ai que ce sujet à la bouche. Difficile de travailler en pareilles circonstances, évidemment, au cégep où j'enseigne la bio, je n'arrêtais pas d'en parler autour de moi, et comme j'en parlais *non-stop*, d'autres profs se sont ouverts à moi. Une enseignante m'a avoué que son fils avait déjà été victime d'intimidation et que depuis il peinait à se faire des amis, le pauvre se sent tellement seul parfois à errer comme un fantôme dans les couloirs de son école à l'heure du midi qu'il appelle sa mère via FaceTime juste pour pouvoir parler à un être humain, voir un visage sympathique. Une autre m'a raconté que sa petite nièce de huit ans est victime de violence en deuxième année du primaire, des fillettes lui ont même mis la tête dans le bol de toilette. Un autre collègue m'a confié qu'il a passé son primaire et son secondaire à se faire humilier, pousser, tabasser parce qu'il était grassouillet, mais il n'en a jamais parlé à ses parents, parce que dans le temps, c'était comme ça, c'était courant, c'était normal, c'était accepté. Résultat: aujourd'hui, même s'il a perdu du poids, il ne déjeune et ne dine jamais. Mais d'où vient toute cette violence, ce besoin d'écraser les autres? Les psys disent que les personnes qui intimident sont soit des enfants laissés un peu trop à eux-mêmes, soit des enfants qui sont écrasés par des parents trop sévères, soit des enfants qui sont eux-mêmes victimes d'intimidation, soit des enfants qui, pour ne pas être pris pour victimes, s'en prennent aux autres. En plus, pour rajouter une couche, il paraît que le comportement de l'humain à l'adolescence est pas mal semblable à celui du singe, à cause du *boost* d'hormones, les deux veulent se tailler une place au soleil parmi leurs pairs, ils sont impulsifs et violents parfois. En résumé, l'école secondaire, c'est *La planète des singes*.

Quoi qu'il en soit, le lendemain, j'ai reçu un message de l'école dans lequel on me disait que l'équipe prenait les choses très au sérieux, qu'elle allait parler aux gamines, qu'elle allait mettre à profit leur brigade anti-intimidation... Enfin, on va pouvoir respirer, que je me suis dit. J'étais contente pour Bérénice. Mais ma petite n'est pas conne, elle ne s'est pas réjouie plus que ça, elle sentait que les rebuffades reviendraient, que le père Noël est juste une grosse invention marketing pour vendre du coca-cola. Quelques semaines plus tard, les petites phrases assassines ont résonné de nouveau dans les corridors et les casiers et même dans les cours quand les profs avaient le dos tourné: «t'es conne», «t'es laide», «on t'aime pas la face». Merde, mais pourquoi c'était comme ça? Pourquoi, malgré les avertissements de la direction, les gamines continuaient-elles? C'est quoi le

problème? Les enfants n'ont vraiment plus peur des conséquences aujourd'hui? C'est à cause de la garderie? Des parents hélicoptères? Des OGM? Et si c'était à cause de Bérénice? Si c'était ma fille qui attirait ça? Peut-être que ma petite a un comportement de victime? J'ai donc dit à Bérénice de moins s'affirmer, de moins parler en classe, de moins prendre de place, de s'effacer un peu, de faire tapisserie, et ça me faisait mal, de lui dire ça, de s'éteindre, mais bon. Elle m'a répondu qu'elle agissait déjà comme ça depuis plusieurs semaines. Avant de pousser ma fille à avoir autant de personnalité qu'un pot de mayonnaise pour ne pas attirer l'attention, j'ai pris le téléphone et j'ai appelé une psy choisie comme ça au hasard dans le bottin de l'Ordre des psychologues.

Une heure plus tard, on est donc débarqués, toute la famille, avec nos grosses bottes pleines de neige dans le bureau de la psy, qui avait accepté de nous rencontrer sur-le-champ; sûrement qu'elle se cherchait de nouveaux contrats, qu'elle avait un condo ou un chalet à payer ou même des dettes de jeu. La psy, la pauvre, arrivait à peine à en placer une tellement qu'on se déversait sur elle, qu'on vomissait notre malheur sur elle. On voulait que ça s'arrête. On posait des questions, mais on ne la laissait pas répondre, on était tellement énervés, tellement à bout. Finalement, quand la psy a réussi à prendre la parole, elle nous a dit que ce n'était pas la faute de Bérénice. Que les *bullies* peuvent s'en prendre à n'importe qui, qu'ils se fixent sur quelque chose qui dépasse et s'y acharnent... Que présentement dans les écoles primaires et secondaires, l'intimidation est un véritable fléau, que notre fille doit cependant mettre ses culottes, dire haut et fort «ça suffit». Au retour, à la maison, on a donc inondé notre fille de conseils, la sommant de mettre son poing sur la table, de dire aux petites maudites d'arrêter leurs conneries en pleine classe, en les regardant droit dans les yeux, le menton haut, les poings bien appuyés sur les hanches comme les superhéros, «dis-leur que tu vas aller te plaindre au directeur, à la police, au ministre, que ta mère va se présenter chez leurs parents avec un bazooka! Et dis-leur... et que... et que...». Mon mari et moi, on était comme l'entraîneur de Sylvester Stallone dans *Rocky*, il ne nous manquait plus que la petite serviette autour du cou. Mais encore une fois, même si Bérénice a fait ce qu'on lui a dit, ça n'a pas marché.

Avant-hier, Bérénice est revenue de l'école avec les traits déformés, les épaules tournées vers le sol, les larmes aux yeux, dès qu'elle a ouvert la bouche, elle s'est mise à crier qu'elle détestait l'école, elle était rouge de colère, ses larmes dardaient les murs, elle m'a raconté l'enfer qu'on continuait de lui faire vivre et m'a dit qu'elle était à bout. Petite maudite n° 1 et Petite maudite n° 2 se sont fait des amies, plein d'autres petites maudites comme elles, et toutes ensemble se sont mises à lui lancer des effaces et des élastiques durant les cours de maths. Ma fille s'est plainte au professeur, mais celui-ci n'a rien vu, complètement débordé, sa classe compte une trentaine d'élèves dont la moitié est aux prises avec un TDAH. Il a quand même averti les gamines de se tenir tranquilles sinon quelque chose. À l'heure du dîner, alors que Bérénice mangeait seule, une de la gang des petites maudites est venue s'asseoir à sa table. Bérénice lui a dit: «Si t'es venue pour me

niaiser, j'aimerais mieux que tu t'en ailles. S'il te plaît.» Ma fille a dit «s'il te plaît». Et c'est ça qui me fait le plus mal. Elle est polie, gentille, aime la justice, pourquoi est-ce qu'on s'en prend à elle comme ça? J'ai donc écrit une lettre aux parents.

Aux parents de X et de Y

Ça fait un bon moment que j'aurais dû communiquer avec vous, mais Bérénice me suppliait de ne pas le faire. Mais là, ça a assez duré...

Et là, j'ai tout déballé, tout ce que ma fille subissait depuis un an et demi, les «t'es bonne à rien», «dégage, grosse conne», «laideronne», les bousculades, les effaces et les gommes derrière la tête, les couettes tirées, les crochepieds, les rigolades, la scène de *Carrie*, les maux de ventre, les maux de tête, les insomnies en série, tout, tout, tout, j'ai tout dit et aussi qu'on voulait que ça cesse sinon c'était la police. Mon mari est allé porter la lettre aux parents, pas moi, j'avais peur de hurler, de casser des objets et même de graffigner les murs. Mon mari leur a dit que si elles n'arrêtaient pas leur intimidation, il y aurait de graves conséquences. À son retour à la maison, il m'a dit que c'était très émotif. Les parents étaient tout à l'envers, ils venaient eux-mêmes d'apprendre ce qui se passait et ils n'en revenaient pas que leurs petites chéries aient pu agir de la sorte, les filles allaient être punies. Malgré cela, hier, Bérénice a eu du mal à dormir. Maux de ventre, maux de tête, nausées, ç'a tout pris pour qu'elle trouve le sommeil et moi aussi. J'ai dû avaler trois Rivotril avec de l'alcool. C'est un documentaire sur les poissons-clowns qui a eu raison de moi.

Et là, je l'attends, incapable de me concentrer sur quoi que ce soit, même mettre les croquettes de poulet au four, c'est au-dessus de mes forces. Je ne suis pas allée enseigner aujourd'hui, j'ai passé la journée à tourner en rond dans la maison comme une folle dans un asile avec la petite chatte sur les talons. Oh, j'entends des pas dans la neige. Bérénice arrive. Respire, respire. Elle tourne la poignée de porte. Elle entre dans la maison avec ses grosses bottes pleines de neige qu'elle enlève en les faisant valdinguer partout, m'en fous, elle peut même les lancer dans la fenêtre si elle le souhaite, je ne suis pas le genre de mère qui s'énervé sur les choses qui traînent, je ramasserai. Elle enlève son gros manteau, sa tuque, son foulard. Ses yeux sont brillants. A-t-elle pleuré ou c'est le froid de l'hiver qui fait ça? J'accroche quelque chose qui ressemble à un sourire dans mon visage et, avec des paillettes dans la voix, je lui demande:

«Allo mon petit champignon! Comment ç'a été aujourd'hui?» ●

Marie-Sissi Labrèche est née à Montréal. Elle s'est fait connaître au tournant du millénaire avec *Borderline* (2000), son premier roman, qui a été porté à l'écran par Lyne Charlebois. Elle a ensuite publié une dizaine d'ouvrages, dont le plus récent: *225 milligrammes de moi* (2021). Pendant 12 ans, elle a travaillé comme journaliste pour la presse féminine avant de se réorienter vers la scénarisation.



(R)évolution

Le travail est humain

Un documentaire sur le sens au travail

Et si travailler et entreprendre ENSEMBLE était une solution!

Tournée 2023-2024



Je veux voir le
documentaire

Je veux organiser
une projection



reseau.coop/revolution

s'écrire toute seule

MARIE DARSIGNY

j'ai bien peur que le poème ne voie jamais le papier

je ne trouverai pas les mots entre deux mailles déposées sur
mes aiguilles, le cliquetis métallique ne rythmera que ma
nouvelle solitude

(calendar time vs body time)

le scénario est pourtant simple: extérieur nuit et intérieur
corps, les gestes qui nous sont chers devraient être auto-
matiques et pourtant

s'il vous plaît je vous en prie j'aimerais

seulement

écrire

ce n'est pas en tricotant que l'inspiration me viendra, ce n'est
pas en diluant toutes les saisons de *90 Day Fiancé* sur ma
rétine attentive dans le noir du salon que j'arriverai à orga-
niser mes vers ou ma prose ou même une liste d'épicerie

mes propres images ne sont pas claires, je mélange mes sou-
venirs entre la honte et la culpabilité et le gout est toujours
âcre, moi qui adore les sucreries, dommage

je dis que je veux écrire mais je ne sais pas vraiment si j'en
ai envie, ce n'est pas une histoire de volonté ou de désir,
c'est une comptine qui souligne l'habitude, ce spasme
récurrent alors que je ne sais plus si j'ai envie de parta-
ger, peut-être que je veux garder pour moi mes salissures
et mes éclaboussures, mes grands dégâts que j'ai déjà
exploités comme des petites entreprises, moi CEO entre-
preneuse *born in 1986*

le poème ne verra pas le jour facilement, mon anxiété existen-
tielle s'ennuie de la désinhibition, du chaos, de la pause,
de l'urgence qui dicte tout mouvement

désolée, désolée (chanter: mettre un pied devant l'autre et
recommencer)

l'incapacité d'ordonner mes pensées sera toujours le caillou
dans mon soulier

imagine si on vivait dans le bois, IMAGINE les petits fruits et
les compotes, NON MAIS IMAGINE nos marinades dans la
fraicheur de notre grange avec nos animaux et toute leur
laine, oh, leur laine, je la filerais, je la teindrais dans des
grandes bassines, je choisirais soigneusement les dégra-
dés, une couleur par souvenir désagréable, mélanger tout
ça, mes petites noyades malléables

Marie avait un petit mouton et absolument aucun désir de
vendre ses tricots en boutique, NON, mes nœuds m'appar-
tiennent et je continuerai à les organiser sans calendrier,
sans recette, sans patron, sans mode d'emploi

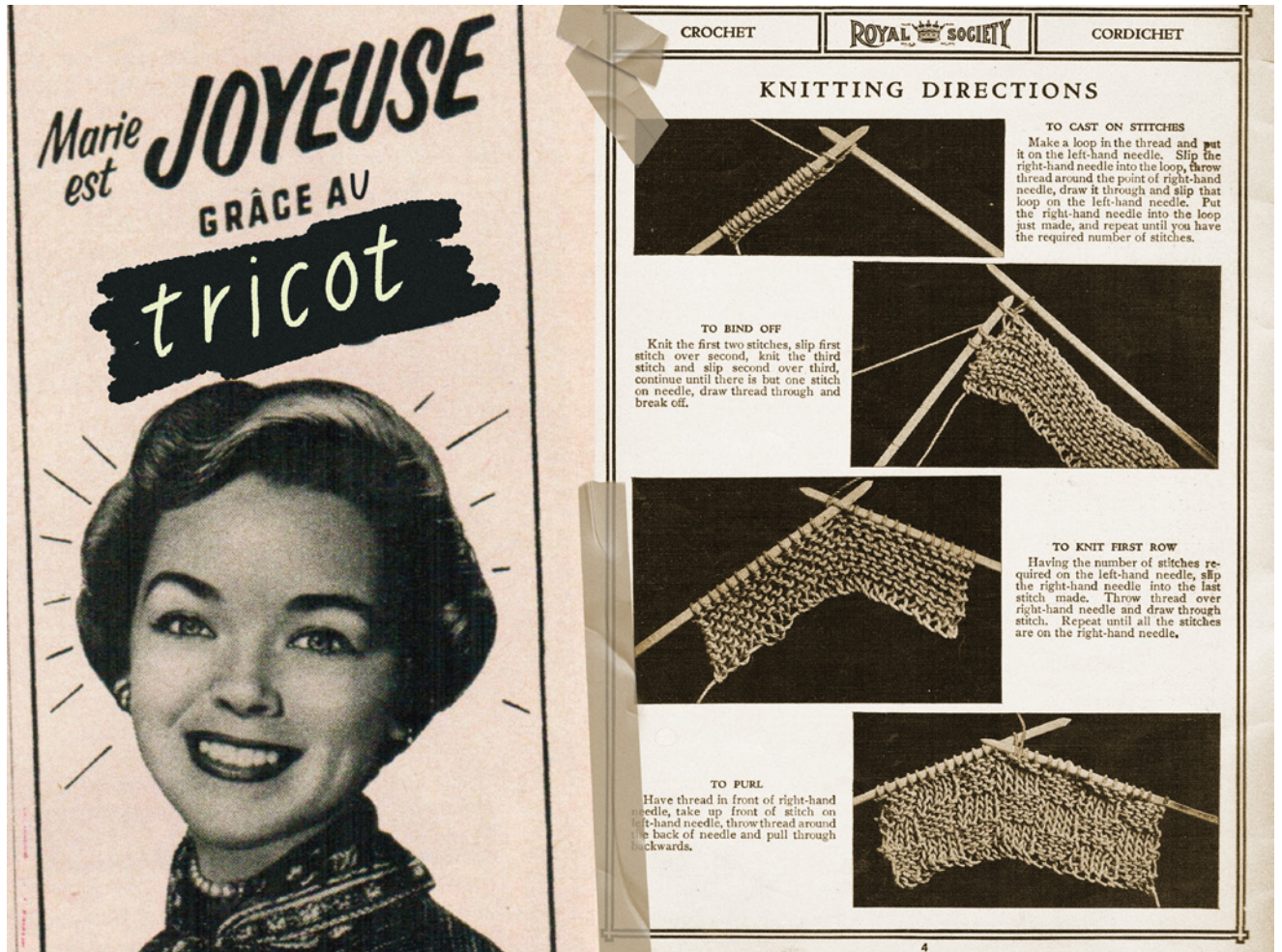
imagine dans l'espace gaufré entre le coton ou le mohair,
imagine qu'il y ait la naissance d'un tout petit poème

le poème serait brièvement entre mes mains et demain il
serait déjà loin, je vous ferai signe quand il partira en
tournée, quelqu'un d'autre que moi pourra mercantiliser
son talent, on pourra lui assigner une valeur et le vendre
sur Ticketmaster et je ne serai plus responsable de lui

la foule crierait pour son apparition, un délire collectif pour
les plus petites révélations, tout le monde se tiendra la
main pour acclamer ce poème qui montera sur scène pour
dire: je me suis écrit tout seul

de mon côté, tranquille spectatrice aux fils emmêlés sur mes
genoux, je cognerai mes baguettes l'une contre l'autre et
je répondrai en criant:

SOLO!



Marie Darsigny est poète et essayiste. Son dernier récit, *Encore*, est paru au printemps 2023 aux Éditions du remue-ménage. Son essai « Entre talons hauts et attitude butch » a été publié dans *Nouveau Projet 15*.

Œuvre: Marie Darsigny, *s'écrire toute seule*, 2023. Collage numérique.

**Devenez membre
de la communauté**

Ateli

**Nous avons le plaisir
d'annoncer la création du
statut de membre d'Atelier 10.**



er10

Bénéficiez d'un ensemble de privilèges, tout en joignant une communauté de gens qui, comme vous, travaillent à la construction du Québec nouveau.

Inclut un accès gratuit à des contenus et des événements exclusifs, ainsi que des rabais sur nos abonnements, à notre boutique et chez nos partenaires.

Devenez membre !

atelier10.ca/abonnements

REVUES CULTURELLES QUÉBÉCOISES

ARTS VISUELS
CINÉMA
CRÉATION LITTÉRAIRE
CULTURE ET SOCIÉTÉ
HISTOIRE ET PATRIMOINE
LITTÉRATURE
THÉÂTRE ET MUSIQUE
THÉORIES ET ANALYSES



Graphisme et illustration: Anne-Julie Dudemaine

sodep
revues culturelles
québécoises

SODEP.QC.CA

Boutique



Vitrine sur les artisan·e·s d'ici

Atelier 10 offre les tablettes de sa boutique à l'artisanat d'ici : livres et magazines, illustrations, chandelles, papeterie, jouets, et bien d'autres choses encore. De beaux et bons produits, faits au Québec par des gens de talent et de passion.

atelier10.ca/boutique-physique

156, rue Beaubien Est, à Montréal

Ouverte de 11h à 18h

fermée le lundi

514 270-2010

Nouveau Projet 24 en 24 idées

À tout moment de la vie, il y a au moins un élément qui nous échappe. ¶ La bonne marche d'une existence est sans doute mieux servie par un plan quinquennal que par un minutage rigide. ¶ On peut se demander ce qu'il adviendra de la démocratie et de la discussion publique, dans un monde où notre paresse et notre ennui se nourriront mutuellement. ¶ Au Japon, on construit sur ce qui existe déjà. ¶ Prêcher l'amour et la tolérance auprès de terroristes ne fonctionne plus. ¶ L'agriculture permet de canaliser son indignation de manière très concrète. ¶ La richesse offerte par un territoire ne vaut pas grand-chose si les gens qui y habitent ne participent pas activement à sa protection et à sa valorisation. ¶ Il y a trop de variétés de jujubes. ¶ Le visage de Laval n'a jamais été uniquement celui du *driveway*, de la voiture et de la maison unifamiliale. ¶ Certaines activités permettent de faire taire le bruit de nos usines intérieures. ¶ Faire ses boîtes, c'est du sérieux. ¶ Les gestes qui nous sont chers devraient être automatiques et pourtant. ¶ Lorsqu'on choisit de laisser derrière soi ce qui ne nous convient plus, la vie nous tape sur l'épaule en disant «Bravo, *good job*». ¶ Les mères offrent, quoi qu'il advienne, un héritage précieux à leurs enfants: le sens de la résistance. ¶ Le père Noël n'existe pas. ¶ Dans un monde où les idées seront de plus en plus «générées» par l'intelligence artificielle et d'autres robots, nous aurons besoin, plus que jamais, d'entendre de vraies de vraies voix. ¶ Si le sensationnalisme médiatique était jadis symbolisé par une photo sanglante ou un titre frappant, il se manifeste aujourd'hui par l'amplification intéressée de controverses virtuelles. ¶ L'enseignement de la littérature a bien souvent pour effet d'éloigner d'elle. ¶ Trop de jeunes du Nunavik reviennent du Sud avec la mine basse. ¶ Comment être adulte dans un monde où les chiens sont en laisse? ¶ Un écrivain doit trouver son os et le gruger toute sa vie. ¶ Nous sommes méconnaissant·e·s de la chose alimentaire. ¶ Les restauratrices sont au bout du rouleau. ¶ Le monde continuera bien après nous, et les hirondelles aussi.

ATTITUDE™

OCEANLY™

BEAUTÉ SANS PLASTIQUE



Un nouveau regard sur la beauté

Soins solides révolutionnaires

EWG VERIFIED™ | SANS PLASTIQUE | VÉGAN | ACHAT LOCAL

ca-fr.attitudeliving.com

+ durable + égalitaire
+ vert

REER



**l'avenir
meilleur**

**avec le REER
écosolidaire**

ENVIRONNEMENT • LOGEMENT SOCIAL •
CULTURE • ÉCONOMIE LOCALE